

Cendrine VARET

Un tout petit caillou

Roman

« Je vais vous apprendre à vivre et vous allez m'apprendre à mourir ».
(Chaplin à Oona¹)

¹ *Oona et Salinger*, Frédéric Beigbeder.

0

De l'infini

Et tout commence

Le Petit Vieux a déplié son doigt fourchu, l'a tendu aux étoiles, et la Voie lactée a aspiré le vieil homme si délicatement qu'il a disparu de la surface de nos vies sans laisser la moindre trace, sans faire le moindre bruit, sans le moindre crissement de râle, sans la moindre rigole d'humidité au coin des yeux.

Sans le moindre rictus de regrets.

Aucun souffle n'a fait écho dans les plis de la montagne.

Un tout petit caillou se détacha de la paroi rocheuse, roula sur la terre friande, traversa les herbes rases d'un vert tendrement moelleux, ricocha dans l'opalescence d'une frêle cascade, sautilla par-dessus les petites pimprenelles et s'échoua aux pieds de Champa.

Le Petit Vieux était heureux.

Sa petite Champa avait accompli des miracles.

Des myriades de miracles rien que pour lui.

On ne remercie pas les miracles.

1

Le soleil de la mort

Aujourd'hui on m'appelle le Petit Vieux, mais avant d'être vieux j'étais petit oui.

Quand j'étais petit, parce que oui je l'ai été c'est vrai tu peux me croire, les Vieux avaient l'habitude de mourir comme ils vivaient. Et là où ils vivaient. Seuls ou accompagnés. Chez eux ou sous les étoiles. Isolés ou entourés. Malheureux ou bien heureux. Oubliés avant l'heure ou retenus jusqu'à la dernière minute.

Malades ou en plein soleil. Dans leur sommeil de mort.

Moi aussi je veux mourir tel que j'ai vécu, maître de mes actes et de mes pensées. Je veux mourir vivant et libre, à côté de mon chien. Oui j'insiste, c'est ainsi que je veux mourir.

Je porte mon dos courbé comme l'ongle incarne le doigt insensiblement douloureux du diabétique de la chambre d'à côté. Le poids des ans n'a rien à voir là-dedans. Au contraire, plus les années passent, plus je me sens léger. Il s'agit simplement d'une colonne vertébrale vertigineusement torsadée qui au fil du temps a pris des plis indéplissables. Une véritable courbure de virage en épingle. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Ne va pas chercher plus loin, les ans ne me pèsent pas. Au contraire, plus les années passent, plus je m'évapore, moins je me pèse. Je flotte autour du temps qu'il me reste à vivre, je pense déjà mon avenir comme un passé proche. Si proche déjà. Non, ce qui me pèse ce sont les autres. Et la vie d'*ici*.

La vie en retrait

Mon Alibi

Ici ça sent le vieux à tous les étages.

Ça sent la vieille peau qui pue.

La vieille popote des cuisinières sous vide.

Ça sent la douche une fois par semaine.

Ça sent l'oubli.

Je connais les odeurs de toutes les urines. J'en ai les narines imprégnées imbibées comme un anonyme des incontinents. L'urine de celui qui s'oublie plusieurs fois par jour, celle oubliée dans les plis des chaussettes, celle collée aux rides du pantalon, celle que l'on dissimule sous le matelas, celle qui dégouline dans les savates, celle arrivée trop tard aux toilettes.

L'urine que l'on ne peut plus retenir.

Semblable aux souvenirs : ceux que l'on ne retient plus et tous ceux qui ne nous retiennent plus à la vie.

Je suis *ici*, dans cet établissement sous haute surveillance, depuis déjà bientôt dix mois. Ma détention provisoirement permanente. C'est sûr, « l'éternité, c'est long. Surtout vers la fin » comme le laissent supposer ces mots que se disputaient Kafka et Woody Allen.

Lorsque Victor, mon kiné depuis de nombreuses années désormais, est entré chez moi, là-haut dans ma montagne, il m'a retrouvé inerte sur le sol en bois de mon chalet. J'étais violet et froid comme la mort. J'étais étendu là depuis au moins deux nuits, cerné par *mon* urine. Un hors d'œuvre avant la maison de retraite, petit échantillon de ma vie à venir.

Mon Alibi était assis à côté de moi et me reniflait régulièrement les cheveux. Ça me chatouillait le crâne. Parfois il venait lécher mon oreille, ça me faisait frissonner et me tenait en éveil, en état de conscience. Ce chien avait dû apprendre les premiers gestes de secours dans une autre vie ! Il glissait le bout de sa truffe à l'intérieur de mon poing recroquevillé, en forçait le passage pour déplier mes doigts engourdis et raidis par le froid d'une mort proche, et la chaleur de son souffle se diffusait dans tous les plis de mon corps. Et à mon âge je peux te dire que ce ne sont pas les plis qui manquent... Mon pauvre Alibi en perdait haleine d'aboyer depuis deux jours. Mais pour qui ? Pour quoi ? Ses jappements ricochaient sur les parois des montagnes pour se perdre, essoufflés et étouffés, au fin fond d'une crevasse. Te fatigue pas mon vieux, c'est la fin, c'est pas plus compliqué

que ça. Ce qui m'ennuie le plus dans cette histoire c'est que je vais te laisser seul, tout seul ici, toi qui n'es même pas capable de dégoter le moindre moucheron à te mettre sous les crocs. Tu vas vite crever de faim mon pauvre vieux clébard. C'est pas comme ça que je voulais que ça se termine toi et moi. Ah ça non, tu peux en être certain ! Je ne t'ai pas sorti du chenil pour te laisser crever de faim, de soif et de désespoir tout seul dans la montagne. Quel maître indigne je fais là. Tout ça je te le dis dans ma tête et tu ne peux pas l'entendre. Ce fichu malaise m'a coupé la chique et j'arrive même plus à te parler pour te rassurer mon vieux.

Lorsque les secours sont arrivés, Alibi était allongé de tout son long sur mon corps alors presque sans vie, telle une couverture de survie, ultime rempart contre les assauts d'une mort lente mais cruellement certaine. En m'enveloppant ainsi de sa chaleur, Alibi était parvenu à me maintenir en vie et à sauver ma pauvre vieille carcasse. Y a pas à dire, un chien à poils longs c'est peut-être pénible à toiletter mais ça rend bien service le jour où vous êtes laissé pour mort sur le sol frigorifique de votre chalet.

Ils m'ont transporté en hélicoptère jusqu'à l'hôpital car pour venir chez moi c'est soit en âne soit en hélicoptère. Ils ont préféré un moyen de transport plus moderne, plus obéissant et plus rapide que l'âne. Plus coûteux aussi. C'est leur choix. Moi je n'étais pas pressé d'aller à l'hôpital.

« Mon Al... mon Alibi... je veux... »

- Chut, calmez-vous monsieur.

- Je veux mon Al... mon Alibi avec moi.

- Plus tard, on verra plus tard. Ne vous inquiétez pas pour votre chien, ma collègue va s'en occuper.

- Pauvre... con... tu peux pas com...prendre.

- Chut, reposez-vous maintenant, on va décoller. »

Ils n'ont pas voulu prendre Alibi dans l'hélicoptère, « c'est pas hygiénique » qu'ils m'ont dit plus tard à l'hôpital quand je me suis réveillé. Quand je vois où ils m'ont mis aujourd'hui, je me demande ce qu'ils entendaient par « hygiénique ».

Ils m'ont ensuite expliqué qu'une dame de la SPA était venue chez moi pour récupérer mon chien et le mettre à l'abri dans un chenil jusqu'à ce je puisse venir le chercher ; dans le cas contraire, il demeurerait chez eux en attente d'une adoption.

Mon pauvre Alibi, c'est vraiment pas la vie que je t'avais choisie ça, pas du tout. Pardonne-moi mon pauvre toutou, je ne t'abandonne pas tu sais. C'est la vie qui nous abandonne.

À l'hôpital ils m'ont fait toute une batterie d'exams et ont trouvé un cancer, une tumeur au cerveau. Quand le médecin chef de service m'a dit que j'avais une « tumeur », j'ai d'abord entendu « tu meurs » et là je me suis dit qu'il allait vraiment trop loin ce petit con. Comment pouvait-il se

permettre de me tutoyer ? Il avait au moins trente ans de moins que moi, un peu de respect pour les vieux tout de même !

C'est seulement lorsqu'il m'a montré les clichés de l'IRM et que j'ai vu l'intérieur de mon cerveau que j'ai réalisé que j'en possédais un ! Ce n'est pas rien pour un ancien flic de quatre-vingt-trois ans de découvrir qu'il a un cerveau. J'ai failli en avoir une crise cardiaque...

Oui, je suis flic, enfin je l'étais. La Fouine qu'on m'appelait. J'ai quatre-vingt-trois ans et des poussières. C'est important les poussières à mon âge. Il n'y a d'ailleurs plus que cela qui compte. Je me prépare à devenir une petite poussière toute légère et translucide, mais si compacte qu'une fois installée dans l'œil du diable celui-ci ne pourra plus s'en débarrasser, même en se rinçant l'œil sur toutes les pépées à la ronde des enfers.

Je suis veuf. Et à ma connaissance, je n'ai pas d'enfants.

Et ici, dans l'établissement qui a choisi de m'héberger, on m'appelle toujours La Fouine. Mais on m'appelle aussi parfois le Petit Vieux.

Voilà, je crois que vous avez fait le tour de moi. Tout est dit.

Ou presque.

Car le reste, ce qui vaut vraiment la peine d'être vécu et donc cité, je le vis actuellement. Je le vis sur le tard, sur le bien trop tard hélas. La cerise sur le gâteau. Mais la grosse cerise, plus grosse que le gâteau même. Je suis un petit malin, j'ai gardé le meilleur pour la fin. *La* meilleure.

Si on m'avait dit un jour que je vivrais le meilleur de ma vie dans cette pourriture de maison pour vieux rabougris, je n'y aurais pas cru du tout. Mais pas du tout.

L'équipe médicale m'a alors expliqué que je ne pourrais pas rentrer chez moi et m'a envoyé à la Mort De Rire, la MDR, autrement dit la Maison De Retraite.

Sans mon chien. Alibi.

Una vez se ama²

Et ce sera toi.

Voilà comment, et ce bien malgré moi, j'ai atterri *ici* à la Résidence *Au fil du temps*, au milieu de toutes ces vieilles peaux de vaches toutes plus déprimantes les unes que les autres. Moi La Fouine, dit Le Petit Vieux, 1 mètre 87 et des poussières, grand pour son âge et malgré ce surnom ridicule, scoliotique, râleur, de beaux restes autour de l'os, yeux ambrés, reste de cheveux pour auréoler la tumeur, une mystérieuse étoile noire tatouée juste au-dessus de l'omoplate gauche, un petit diamant délicatement incrusté au creux du lobe de l'oreille gauche les semaines paires, de l'oreille droite les semaines impaires.

Lorsque je suis arrivé dans ma chambre qui désormais serait mon unique maison, le matelas était encore tout chaud du corps de mon prédécesseur, découvert mort ici le matin même. Bienvenue au Paradis ! J'ai installé le peu de vie que les secours avaient eu le temps d'empaqueter avant mon baptême de l'air : une brosse pour le peu de dents qu'il me restait, un caleçon court, un caleçon long, mon téléphone portable, mon ordinateur portable et mon casque audio. Sans oublier mon gilet-serpillière, mon poncho miteux jamais lavé en plus de vingt ans de bons et loyaux services et mes ignobles charentaises. La grande classe quoi !

Et comme je suis un vieux fouineur bien élevé, aussitôt installé dans ma nouvelle demeure je suis allé frapper à la porte voisine afin de présenter ma vieille carcasse. Son occupante a traîné sa savate jusqu'à moi, m'a serré dans ses petits bras d'oisillon déplumé et s'est présentée, fièrement dressée sur ses pointes de pieds.

« Bonjour Toi ! qu'elle s'exclame, gaie comme un pinson né la veille. Comment tu t'appelles ? Bonjour Toi, t'es mignon dis-moi ! Comment tu t'épelles Toi ?

- La Fouine, que je lui réponds.

- Ah mais ça dis-moi c'est un très beau joli prénom tout mignon ! J'adore les animaux. Moi, mon prénom c'est Al, m'informe-t-elle en versant son petit bec à mon oreille. Et mon nom c'est Zheimer. C'est pas facile à retenir, mais je sais que je m'appelle comme ça parce que j'ai entendu les infirmières parler de moi entre elles tout à l'heure dans le couloir. Avant d'entrer, elles disaient : « C'est toi qui t'occupes d'Al Zheimer aujourd'hui ? »

Là-dessus, elle glissa sa main au fond de la poche de mon gilet XXL en me demandant :

² « On n'aime qu'une fois » en Espagnol.

« Dis, t'aurais pas une clope qui fait rire, et le p'tit coup d'gnôle qui va avec ? C'est pour mon canari, il déprime... »

Mais j'avais beau scruter les alentours, je ne voyais aucun canari... C'est qu'elle commençait même à me foutre la pétoche la vieille... Tiens, ça m'apprendra à être poli et vouloir faire le beau dans les étages.

« Dis donc ma petite Fouine c'est pas tout ça mais faut que je te laisse, j'ai du monde à manger ce midi. J'attends mes parents, ils devraient pas tarder... »

Là tu vois, toute Fouine que je suis, j'ai porté ma main derrière ma tête et j'ai commencé à gratter comme pour atteindre la couche profonde de mon cerveau et faire mes ingénieux calculs : la vieille avait au moins quatre-vingts piges et vu son état je n'osais même pas imaginer celui de ses parents... Ça faisait peut-être longtemps qu'elle les attendait mais ça faisait déjà longtemps que ses parents ne pensaient plus à elle...

Le midi, à la cantine, la vieille Al prenait sa tranche de jambon sous vide et la roulait dans du papier à cigarette pour la fumer tel un vieux cow-boy édenté. Du jambon-pétard qu'elle s'esclaffait, le jambon qui te fait pisser de rire dans la culotte que t'as pas !!! Elle engueulait les cantinières en réclamant son verre de lait Durex. « Voici votre verre de lait *Duralex* », s'empressait de rectifier la cantinière qui, elle, ne devait pas boire que du petit lait et n'avait pas dû voir un Durex depuis belle lurette.

Une fois servie, elle y trempait son dentier, l'égouttait dans d'amples gestes dont tout le monde pouvait profiter à la ronde et le remplaçait dans sa bouche. Puis tournait un œil malicieux vers son voisin de table et, dans un large sourire, lui souhaitait « Bon appétit mon Titi ! ».

Des visites ? Oh ça oui tu peux me croire, on est loin d'être seuls à la MDR : entre les soins de l'infirmière tous les matins à l'aube – même pas belle entre nous soit dit, fini le mythe de l'infirmière sexy moitié pin-up moitié femme fatale, à moins qu'ils ne les réservent aux patients plus vigoureux... – et cette manie qu'elle a de venir te tirer du lit avant le chant du coq comme si elle craignait que tu sois en retard — mais en retard de quoi, pour quoi ? —, entre la visite de Victor mon kiné — le plus sympa de tous mais il n'avait pas beaucoup de mérite entre nous soit dit —, entre celle du pédicure à l'haleine fétide dégoulinant sur mes orteils mycosés, entre les rendez-vous chez la coiffeuse hystérique dès qu'elle croisait sa silhouette dans le miroir – « mon Dieu je me demandais bien qui pouvait surgir ainsi devant moi ! » —, entre le téléviseur allumé sur cent-cinquante décibels vingt-sept heures sur vingt-quatre dans le hall central, entre l'animatrice montée sur ressorts qui pète le feu du matin au soir, entre les visites de la bibliothécaire avec ses lectures

soporifiques, spasmodiquement éructées, et les danses de balais des techniciennes de surface, ah ça oui tu peux me croire on n'est jamais seuls ici. On ne s'ennuie pas. Pas assez même. À tel point que je rêve de m'ennuyer ! Je me demande s'ils ne créent pas tout ce bruit en permanence, toute cette agitation par crainte que l'on ne s'endorme définitivement, que l'on parte pour nos grandes vacances éternelles plus tôt que prévu. Je me demande s'ils ne font pas tout ça autour de nous pour nous maintenir en vie le plus longtemps possible. Nous entourer en permanence avant que nous ne nous enfoncions dans notre solitude éternelle. Finalement je me demande s'ils n'ont pas plus peur de la mort que nous...

Lorsque ce jour-là l'infirmière est entrée dans ma chambre pour venir scruter les zones obscures de mon cerveau tumoral, j'avais les écouteurs reliés à mon ordinateur vissés à fond sur mes oreilles et j'écoutais une chanson de Lhasa, artiste précocement décédée d'une tumeur elle aussi.

*Una vez se ama, pues de una vez por siempre.
Si aún por breve tiempo estuvieras a mi lado,
Envuelto en mi rebozo, suspenso en mi beso,
Dejando tu cuidado entre flores olvidado.
Si aún por un momento estuvieras a mi lado.*

« On n'aime qu'une fois, et une fois pour toujours.
Si même pour un bref instant tu étais à côté de moi,
Enveloppé dans mon écharpe, suspendu à mon baiser,
Laisant oubliés tes soucis parmi les fleurs.
Si même pour un moment tu étais à côté de moi. »

L'infirmière a sauté sur mon lit telle une lionne affamée, et je me suis dit « ah enfin elle succombe à mes charmes et se laisse aller, c'est pas trop tôt ! », puis elle a secoué mes draps dans tous les sens, arraché mon casque en me hurlant au plus profond de mon cerveau que c'était pas bon du tout ça pour mon cancer du cerveau. Elle prenait soin de ma boîte crânienne comme s'il s'agissait de la boîte de Pandore qui allait lui exploser à la tête !

Non mais de quoi je me mêle !

Ma frétillance

La petite frétillait le champagne, c'était un vrai régal.

Une fois la grande asperge d'infirmière partie à l'autre bout du bâtiment, j'ai repris mes écouteurs, ouvert Google et j'ai tapé « Replay La Grande Librairie » de la semaine dernière. C'était la rentrée littéraire et comme chaque année il y avait la petite Amélie Nothomb et son dernier né, *Ma Frétillance*. Elle a du cran cette petite, moi je te le dis. Elle aime le champagne, ça se voit dans son regard, elle a l'œil qui pétille quand elle parle. Les idées fusent dans son cerveau comme la bulle se précipite en haut du verre lorsque tu verses ton champagne dans la coupe. Loin d'être bête la petite, elle a tout compris...

Nouvelle année littéraire, nouvelle rentrée, nouvelle formule pour le présentateur : celui-ci était en train d'expliquer aux téléspectateurs que désormais, à chaque fin d'émission, une rubrique intitulée « l'auteur-tiroir de la semaine » consacrerait quatre minutes et trente secondes à un auteur qui avait vu son manuscrit refusé chez de nombreux éditeurs et destiné à demeurer éternellement au fond du tiroir de sa vie. Le présentateur expliquait également à son auditoire que sous la masse de manuscrits refusés qu'il recevait depuis de nombreux mois par ces auteurs anonymes, il pensait qu'il était de son devoir de sélectionner les meilleurs et de donner sa chance à un malchanceux, en lui permettant de s'exprimer sur son manuscrit, en proposant un extrait choisi et lu par lui-même, le bouche à oreille ferait le reste, les réseaux sociaux, un éditeur aux aguets. Ou le néant.

Ce soir-là c'était un auteur bien évidemment totalement inconnue surnommée Champa qui inaugurerait la nouvelle rubrique avec son manuscrit *Le Bonnet orange*.

Champa répondait au présentateur qu'elle faisait avec les mots ce qu'elle ne pouvait faire avec sa vie. Elle donnait vie à des vies, déroulait des kilomètres de bitume humain, distillait des années de personnages qu'elle aurait aimé connaître ou éviter, croiser ou rencontrer, ignorer, aider ou abattre. Elle incarnait tour à tour toutes ces vies qui s'échappaient du bout de ses doigts et des méandres de son cerveau tels des filets de glaise. Elle extirpait la substance humaine dans ce qu'elle peut posséder de plus sombre. Le meilleur ne l'intéressait guère. Le bonheur encore moins.

Et à la question : « Pourquoi commencer votre livre par le chapitre zéro ? », elle répondait en toute simplicité et spontanéité que si elle le pouvait elle recommencerait bien sa vie à zéro, que seule l'écriture lui permettait de réaliser ce vœu, que lorsque nous naissons nous sommes bien contents que le zéro existe, et que de toute façon il faut bien commencer par zéro pour arriver quelque part. Que le zéro remplit agréablement les vides de nos vies. De lui tout peut partir, et de là tout peut

arriver. Il est le début et la fin de tout. Il incarne à lui seul l'espoir et le désespoir, n'est-ce pas fabuleux ? Que serions-nous sans le zéro... ?

Le présentateur acheva cette nouvelle chronique par un avis tout à fait personnel de sa lecture de ce manuscrit en quête d'éditeur : « Ce roman aux allures de polar est tout simplement unique et inclassable. Il allie de manière subtile suspense purement réaliste, humour et fantaisie, horreur et poésie, tendresse. Champa est une magicienne des mots qu'elle transforme et à qui elle donne une nouvelle vie. On ne lit pas *Le Bonnet orange*, on le lit et le relit, et chaque lecture nous fait découvrir de nouvelles perles. La fin, bouleversante, ne pouvait pas être autre et pourtant elle vous frappe au cœur. Mais attention, si vous lisez ce roman vous risquez comme moi de ne pas avoir la patience d'attendre la prochaine œuvre de Champa qui, je l'espère, en écrira beaucoup d'autres.

Chers téléspectateurs, je vous remercie de votre fidélité, et vous propose de nous quitter sur un extrait du *Bonnet orange*, en attendant une nouvelle émission. À la semaine prochaine, merci, et très belle soirée. »

JE (NE) ME SOUVIENS (PAS)

Ma petite Princesse Évidence.

Mon petit Papa Bonheur.

Lorsque mon père est revenu, je savais que ce n'était pas le même, mais ce n'était pas grave.

Je savais que c'était un autre papa, un papa de substitution comme ils disent dans les dictionnaires, mais un vrai quand même. Un papa avec une grosse voix qui me faisait peur quand il s'énervait, un papa avec des grandes mains toutes chaudes pour garder les miennes à l'abri quand je n'avais pas de gants, des poils partout dans les oreilles pour retenir les secrets que je lui chuchotais, et quand je m'allongeais près de lui, que je posais ma tête sur ses cuisses, c'était plein de poils noirs rigolos que je voyais sortir de ses narines. Maman avait un petit nez en trompette et lui un gros nez-balayette, ils allaient bien ensemble.

Lorsque mon nouveau père est arrivé, j'étais toute petite, tellement petite que je ne tenais pas encore debout, je n'étais qu'un « titube » comme il disait, mais déjà mon petit bout de moi savait qu'il viendrait. Je ne me souviens plus de tout ça bien sûr, normal j'étais trop petite. Mais le cerveau a un cœur au fond de la tête qui se souvient de tout, même de tout ce qu'on ne peut pas retenir, même de tout ce qu'on oublie. Ça s'appelle la mémoire. La mémoire se souvient. Elle se souvient de tout, elle se souvient même quand elle oublie, ça aussi je le sais. Elle garde tout. Retient tout. Retient tout en nous. Et elle stocke un peu partout, là où elle trouve de la place, et alors elle fait des traces dans le corps, des traits dans le cœur, des ronds dans l'âme, des spirales dans la personnalité, des petits points dans l'humeur, des tourbillons dans le caractère, que sais-je encore ?

Elle se souvient de tout ce qu'on oublie. Elle se souvient même de ce que la vie oublie.

Elle se souvient aussi de tout ce que j'ai oublié. Et ce n'est pas parce que j'ai oublié que ça n'a pas existé. J'ai oublié mais je sais. C'est pour ça qu'aujourd'hui je peux vous raconter tous ces débuts. C'est grâce à elle. Tout ça, c'est grâce à la mémoire du cœur de ma tête.

J'étais tellement petite que maintenant il est comme mon vrai papa, il a grandi avec moi, et c'est vrai, c'est toujours ce qu'il me dit :

« Ma petite princesse, c'est vrai que j'ai pas coupé ton cordon d'ombilic, mais c'est pas grave, l'important c'est la vie, la vie d'après. Notre vie d'ensemble, celle de tous les trois. Celle de tous les jours. Celle de tes premiers sourires, celle de tes premiers mots, celle du premier pipi au lit, celle de l'école et du premier chagrin d'école, celle des petites roulettes, celle des premiers bobos que je te mercurie au chrome de tes écorchures, celle de nos paponilles et de tous nos bonheurs.

La vie de notre vie, c'est ça l'important ma petite princesse. Mon importance c'est toi, c'est l'évidence que tu as été dans ma vie dès que je t'ai prise dans mes bras. Et cette évidence que tu resteras à jamais. » »

Le sujet du manuscrit interpella immédiatement l'ancien flic que j'étais. C'était bien la première fois que quelqu'un m'interpellait !

Je pris mon téléphone, composai le numéro de la rédaction de l'émission, me fis passer pour un quelconque conseiller éditorial d'une quelconque petite maison d'édition en devenir à la recherche d'une perle rare et, en deux temps trois mouvements, obtins une copie PDF du précieux manuscrit.

La manière dont cette petite bonne femme avait présenté son roman m'avait touché, moi le mariolle de service, mais ça, je ne le dirais pas.

Champa

Elle aimait les cœurs usés, froissés comme des feuilles d'automne diaphanes.

Du haut de ses soixante-neuf ans Champa en paraissait beaucoup moins.

Elle avait cependant l'âge où l'on commence à regarder sa montre de plus en plus souvent dans le muet espoir que l'usure des piles figerait le temps avant que celui-ci ne mette un terme à notre vie. L'âge où l'on commence à dresser des bilans, généralement guère positifs, et à se poser des questions de plus en plus tournées vers le déclin. Pourquoi ? Comment ? Pourquoi moi ? Et pourquoi pas moi ?

Champa était la championne des histoires d'amour ratées qu'elle accumulait à une vitesse phénoménale. C'était là la grande réussite de sa vie. Elle trônait tout en haut du podium, là où jamais personne ne pourrait l'atteindre.

Outre l'écriture, Champa aimait deux choses dans la vie : les animaux et les gens usés, et plus particulièrement les personnes âgées. Ils la bouleversaient à un point inimaginable.

Elle aimait l'instinct animal, le contact rude et tout à la fois délicat des animaux. Elle aimait leurs attitudes, leur indépendance naturelle et les dépendances qu'ils développaient lorsqu'on les domestiquait.

Elle aimait les fragilités et les failles des personnes âgées. Celles qui faisaient leur force. Elle aimait leurs solitudes, leur dépendance quotidiennement accentuée.

Elle aimait leurs attitudes. Leurs latitudes. Elle aimait le cœur des Vieux, les vieux cœurs cassés, usés, rapiécés, hors d'haleine, rabotés, brûlés, recousus, déchirés, écorchés, froissés comme des feuilles d'automne diaphanes.

Elle était fascinée par ceux qui perdaient la tête comme on dit. C'était peut-être une chance pour eux après tout. Un refuge pour les fracassés de la vie. Pour ceux qui avaient trop souffert, ceux qui ne pouvaient plus encaisser. C'était la soupape de sécurité du cerveau lorsque celui-ci avait été mis à trop rude épreuve. Un refuge qui leur permettrait de boucler leur vie en toute innocence, sans blessures nouvelles, sans lendemains en point d'interrogation ou de suspension, sans passé rompu et qui les mettait à l'abri de tout danger extérieur.

Champa aimait les vies usées jusqu'à la corde. Sa corde à elle était déjà bien usée...

Champa aimait donc sa vie. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Et elle se servait copieusement.

Champa animait des ateliers d'écriture dans divers endroits de désespoir qui sentaient bon la fin de monde : prisons, maisons de retraite, hôpitaux, centres éducatifs pour jeunes délinquants...

Elle avait l'habitude de clôturer chacune de ses séances par un moment plein de tendresse et de vie qui contrastait avec les lieux qu'elle fréquentait et qui permettait à chaque personne le souhaitant de passer un moment de partage avec les animaux de compagnie qu'elle prenait avec elle lors de ses déplacements : lapins, chats, chiens, cochons d'Inde.

Cette méthode appelée « zoothérapie » était désormais reconnue et commençait à faire ses preuves même auprès des plus récalcitrants. Il paraissait même que le cheval accomplissait des miracles et que le lama était la nouvelle coqueluche de la zoothérapie. Mais ce n'était pas vraiment évident de faire entrer un cheval ou un lama dans une prison ou dans un hôpital. Et surtout de les en faire sortir.

Ce goût pour l'usure humaine et sa générosité envers autrui venaient de loin, du plus loin des stigmates de son enfance. Car on a tendance à l'oublier, mais Champa avait été une enfant avant d'être une femme de soixante-neuf ans.

Elle avait grandi dans un cocon d'amour avec des parents qui ne cessaient de l'encenser. De l'ensorceler dans une vie qui n'était pas la sienne. Qui n'aurait jamais dû l'être. Ses parents ne lui avaient jamais caché l'adoption, ses origines et l'abandon qui avait marqué les premières minutes de sa vie.

Ils avaient articulé toute leur vie autour de la petite Champa, leur bijou, leur bonheur de tous les instants, et ce, bien avant son arrivée. Ils l'avaient tellement attendue que lorsqu'elle était arrivée dans leur vie ils ne parvenaient même plus à mesurer leur joie. Cela dépassait tout entendement. Ils l'avaient célébrée comme on sabre un Jéroboam à la fin d'une course en solitaire.

« Tu es le champagne de nos vies, tu es notre petite Champa pour la vie ! », pleuraient-ils en chœur battant la chamade.

Ils en avaient tant rêvé qu'ils se demandaient d'où venait ce débordement de bonheur soudain si simple et si facile. Le bonheur les rendait presque bêtes, abrutis comme deux idiots face à cette petite poupée dorée adorée au premier regard. Ils en étaient conscients mais ne voulaient pas s'interdire cette béatitude qui, ils le savaient, n'arriverait qu'une fois dans leur vie. Ils avaient envie de la bouffer jusqu'à s'en faire péter le cœur et les boyaux, jusqu'à s'en faire péter les artères et tout le plexus solaire en milliards de poudre d'amour. Ils se roulaient en boule tout autour d'elle comme pour mieux incruster leurs pores dans les siens, mêler les couleurs de leurs épidermes en une palette dont seul Gauguin possédait les secrets. De leurs trois odeurs ils ne voulaient en faire qu'une. La

leur. Celle qui ferait désormais leur empreinte familiale et que la petite Champa porterait aux générations futures comme un don du ciel.

Quelques jours durant, la peau de Champa avait conservé le goût sablé de son pays, le goût salé des écumes ensoleillées de son bord de mer. Puis le sel avait cédé la place à la douceur du Blédilait, et les écumes du bord de mer à l'écume sucrée des boudoirs aux commissures de ses petites lèvres tendres et charnues.

Les premiers jours, ils dévorèrent Champa comme un plat unique et gastronomique, la couvrant de baisers chauds emplis de vibrations survoltées, et pouvaient demeurer immobiles de longues minutes face à elle, fascinés par ses petits pieds de bébé, son corps minuscule de pantin agile et souple comme une guimauve, ses petits doigts aux ongles translucides acérés comme des griffes de petit félin sauvage.

Et le petit félin grandit.

Et lorsque Champa fut en âge de grandir, elle grandit. Vite. Vite et mal. Si vite et si mal. Et elle allait tout faire pour fuir cette vie qui n'était pas la sienne. Ces vêtements qu'elle n'aurait jamais dû porter. Ses parents qui n'étaient pas les siens. Ses parents à la peau trop blanche, ses parents aux yeux bien trop clairs et aux cheveux bien trop lisses pour qu'elle puisse y mêler les siens. Elle se mit à maudire ses parents que d'autres auraient vénérés.

Champa rêvait de vivre la vie qu'elle méritait. Celle qu'elle aurait dû avoir si on l'avait laissée là d'où elle venait. La misère. Elle rêvait de misère. Sa misère, la sienne, son patrimoine génétique. Celle qu'on lui avait subtilisée en l'adoptant. Elle se mit donc, presque du jour au lendemain, à rejeter ce bonheur en bloc. violemment. Et ostensiblement. Elle voulait remettre les choses à leur place, sa vie à sa place. Elle rêvait tout simplement de la vie qu'elle aurait dû vivre si on l'avait laissée là-bas. Sa vie à elle.

Elle avait toujours eu l'impression d'avoir volé sa vie. Même si au début elle était trop petite pour le formuler ainsi, elle avait toujours ressenti comme une profonde falaise au fond d'elle-même.

Elle n'avait jamais envisagé de rechercher ses parents biologiques, non, ce qu'elle voulait c'était simplement retrouver sa vie biologique, celle des origines, retrouver sa mue.

Un après-midi elle ôta ses baskets et son jean, prit son sac à dos et claqua la porte du bonheur comme d'autres l'auraient bruyamment ouverte. Elle rêvait de marcher nus pieds sur la terre noire de son pays, d'avoir la peau brûlée et de retrouver sa couleur originelle. Champa rêvait. D'avoir les pieds usés, les plantes si épaisses que jamais plus elles n'auraient pu saigner ni cloquer. Elle rêvait d'une vie rude. La sienne. Celle qu'on lui avait volée. Elle rêvait de danger et de pauvreté. De devoir se battre pour survivre. Vivre ne l'intéressait guère, elle vibrait de survivre.

Elle rêvait de mériter sa vie.

Elle voulait tout simplement retrouver l'accent que faisait sa langue lorsqu'elle l'articulait dans sa bouche et la rondeur des mots lorsqu'ils en sortaient. Retrouver le souffle chaud d'une langue maternelle qu'elle n'avait même pas eu le temps d'oublier.

Elle voulait retrouver la couleur mordorée de ses épaules soyeuses, que l'amour de ses parents avait peu à peu résorbée. Elle voulait retrouver le goût de terre brûlée de ses racines profondes.

Alors elle avait quitté son jean et ses baskets et était allée arpenter les bas-fonds de son existence et des ruelles sombres de la ville. Elle avait rampé pour se hisser au sommet des bas-fonds, elle avait volé pour exister, elle avait frappé pour se faire entendre, elle avait dû se faire mal pour se sentir mieux, elle avait tout fait pour rattraper sa vie d'avant. Elle avait volé des vélos, volé des scooters puis des voitures afin de pouvoir voler de ses propres ailes. Elle avait disparu. Elle avait volé des voitures et y avait élu domicile. Avec tous les dangers que cela impliquait. En quelques semaines, Champa avait vécu sa vie d'errances jusqu'à la corde. Mais ses plantes se mirent à cloquer et à saigner abondamment car la peau de ses pieds était bien trop fine pour la survie.

Alors elle s'était réfugiée dans les bras solidement tatoués d'un jeune SDF qui pansa les plaies de ses petits pieds trop fragiles et trop tendres pour la rue. En échange, elle lui offrit un toit, celui de la voiture qu'elle avait volée quelque temps auparavant. Champa avait froid, elle avait faim, elle avait soif. Alors elle apprit à tendre la main paume vers le ciel pour étancher sa soif de survie, apprit à arracher les sacs des petites vieilles pour assouvir sa faim du monde, apprit à courir les pieds à vif pour échapper aux flics et au froid.

Mais Champa avait peur. Et on ne peut survivre dans la peur.

Elle avait raison d'avoir peur. Dans la rue, les regards étaient sombres et obliques, noirs comme la terre de son pays, les regards brisaient ses pupilles habituées aux regards clairs et horizontaux de ses parents en mille éclats vermeils, les regards croisés dans la rue inquiétaient la petite Champa.

Dès qu'elle le pouvait, elle partait se réfugier dans les bras de son SDF, nichée au creux de ses odeurs de toutes les couleurs, rassurée de pouvoir être aux aguets à deux. Elle apprit à partager sa voiture, apprit à refermer sa main sur la sienne, apprit à aimer celui qu'elle aurait totalement ignoré il y a seulement quelques semaines de cela. Champa apprit à ouvrir ses cuisses en grand écart pour sauver son cœur, apprit à fermer sa gueule quand lui l'ouvrait trop fort, apprit à partager son corps avec les potes de son copain SDF, Champa apprit avec son cul comme d'autres auraient appris avec leur cerveau et leur cœur. Jusqu'au jour où Champa se retrouva à la porte de sa propre voiture tout simplement parce qu'une fille moins farouche qu'elle avait su ouvrir ses cuisses en grand écart sans avoir à l'apprendre.

Champa avait peur. Et on ne peut survivre dans la peur.

Elle avait suivi ses propres traces et s'était perdue sur son propre chemin.

Car sa vie d'avant était loin, bien loin, si loin qu'elle n'en voyait plus la moindre poussière de sable. Elle avait vécu sa vie d'errance jusqu'à la désillusion.

Et c'était bien cette désillusion qui lui remettrait les pieds dans ses baskets et son cul dans ses jeans Levi's.

C'est à cette période qu'elle avait eu le déclic, celui qui lui avait donné envie de se tourner vers les autres et les aider. Ceux qui en avaient réellement besoin. Ceux qui rêvaient d'avoir sa vie à elle. Lorsqu'elle eut suffisamment grandi, elle comprit qu'elle n'avait pas volé sa vie, mais que des gens au grand cœur la lui avaient simplement offerte. Comme on offre un cadeau. Vital celui-ci.

Depuis, elle cherchait à réparer ses errances, à faire oublier à ses parents le mal qu'elle leur avait infligé, cherchait à se faire pardonner auprès des plus faibles, ceux qu'elle avait volés, se faire pardonner auprès des petites vieilles à qui elle avait démonté les épaules lors de ses vols à l'arraché. Depuis, elle arpentait les lieux de fin ou de bout de vie pour mieux accompagner toutes ces fragilités jusqu'au bout. Et réparer. Les réparer eux. Réparer ceux qui ne pourraient jamais l'être. Les préparer à quitter la vie. Et réparer son cœur.

6

Le Petit Vieux

Des fêtes et des Morts. Toussaint, un pour tous.

Avant, quand j'étais jeune, car oui tu peux me croire je l'ai été, on n'aimait pas les flics. Alors pourquoi donc ai-je choisi de devenir flic, vas-tu me dire ? Bonne question petit. Mais sache que je n'ai rien choisi, en tout cas pas ça. Ce métier s'est imposé à moi, j'ai pas pu faire autrement, il m'a sauté à la gorge et aux tripes sans même que j'aie eu le temps de prendre la fuite. Il fallait que je sauve ceux qui ne pouvaient plus l'être, avant qu'il soit vraiment trop tard pour eux. J'aime ramasser les hommes à terre. Les femmes aussi d'ailleurs mais ça c'est pas pour les mêmes raisons, si tu vois ce que je veux dire...

Sauver les autres m'aide à réparer et oublier que je n'ai pas su sauver les miens.

Alors je t'entends déjà me dire que si je voulais vraiment sauver des vies alors pourquoi j'ai pas commencé par devenir chirurgien ? Parce que ça, chirurgien, c'est un vrai métier, me diras-tu, un métier qui suscite l'admiration de tous et qui sauve vraiment des vies. Toutes les vies. Les petites, les grandes, les belles, les moches, les vies qui viennent de naître et celles qui s'appêtent à faire le grand saut, celles qui puent, celles qui valent des millions, les vies qui font la manche, les vies malsaines et perverses, les vies de travers et les vies au mérite, les vies au vitriol et les vies sans frontières, les médaillées, les condamnées, les vies lisses, les vies suicidaires et les vies utiles, les vies sans espoir – un chirurgien essaiera de les sauver, de les rafistoler, quitte à ouvrir et fermer plusieurs fois de suite s'il le faut. Toutes. Il les sauvera toutes.

Eh bien tout simplement parce que c'est pas un chirurgien que j'ai attrapé par le cou ce jour-là, mais un bon petit flic sans prétention au grand cœur. Et que ce métier m'a sauté à la gorge comme un Pitbull affectueux et amical et ne m'a plus jamais lâché.

Et puis tu sembles oublier que je viens seulement de découvrir, à quatre-vingt-trois ans et des poussières – oui n'oublie pas les poussières mon petit, c'est important les poussières à mon âge, ça et la radote c'est tout ce qu'il me reste – que je possède un cerveau, et quel cerveau tu peux me croire ! Mais bien évidemment, si j'avais su plus tôt que j'avais un cerveau alors j'aurais sauté au cou du chirurgien, pas du flic. Bon allez, tu dois te dire que le Vieux perd la tête, mais non je blague...faut bien rire ! On n'est pas là à la Mort De Rire de MDR pour pleurer mon gars crois-moi !

Oui, ce jour-là c'est un flic qui a sauvé ma vie, du moins ce qu'il en restait. De ma vie. Parce que je suis sûr que t'as envie de savoir pourquoi je te dis « ce jour-là » et pas un autre, pourquoi pas « ce jour-ci » ou « cette nuit-là ». Alors je vais te le dire avant de changer de chapitre, car je suis peut-être une peau de vache, mais j'ai quand même un peu pitié de toi, toi l'impatient, toi le curieux. Parce que si tu ne l'es pas, curieux je veux dire, alors c'est pas la peine de rester là, tu peux te lever et partir loin de moi.

Elle était pas bien grande ma vie à l'époque, oui ça tu peux me croire, j'étais tout petit, j'avais six ans et des poussières, celles qui n'étaient pas encore aussi importantes qu'aujourd'hui. Enfin si, mais pas pour les mêmes raisons.

J'étais à la maison avec mes parents et ma sœur, tout le monde profitait de ce jour de semaine suspendu au calendrier comme posé dans un hamac douillet, un petit jour férié pour célébrer les morts, la vie des morts. Parce que oui, les morts ont une vie. Ils ont une adresse, une vie que les vivants prolongent en pensant tous les jours à eux. Ou pas.

« Aujourd'hui c'est la fête des Morts », nous avaient dit nos parents. Quelle idée bizarre de faire la fête avec des morts. Comment un mort pouvait-il faire la fête ? Non mais vraiment n'importe quoi. La fête c'est gai, c'est chaud, c'est joyeux, ça danse, ça respire le bonheur, alors qu'un mort, c'est figé et froid. Ça fait peur un mort.

« Aujourd'hui les enfants, on va aller acheter des fleurs et les apporter à Papy et Mamie ».

Alors oui j'étais peut-être petit et pas très futé, mais enfin là fallait pas me prendre pour un Al Zheimer, je savais très bien que Papy et Mamie étaient morts depuis longtemps.

Mais à peine mon père avait-il ouvert la porte pour aller chercher la voiture, que quatre hommes avec des cagoules sont entrés dans la maison et nous ont séquestrés. Oh ça n'a pas duré longtemps je te rassure, mais qu'est-ce que le temps, long ou court, dans ces cas-là ? Dans ces cas-là le temps est intemporel, les secondes s'étirent vers l'éternité et les minutes n'existent plus qu'en heures figées au cadran de nos vies suspendues à la mort.

Le temps ne compte plus, il décompte.

Non, ça n'a pas duré longtemps, quelques minutes. Quelques minutes seulement. Mais quelques minutes suffisantes aux malfaiteurs pour tuer mes parents et ma sœur. Là, comme ça, d'un coup, sous mes yeux. Effacé mon avenir. Effacé mon jour férié. Disparues les fleurs pour Papy et Mamie. Figé le poulet-frites qui aurait ressemblé aux dimanches de toutes nos vies.

« Lui, on l'épargne les gars ».

Et ils sont partis, me laissant là, seul au milieu des morts et de la fête.

Seul, des pétales plein la tête.

Je n'ai jamais su et ne saurai jamais pourquoi ils m'ont soi-disant *épargné*. M'épargner de quoi ? N'ont-ils pas plutôt voulu me punir, mais me punir de quoi ? Me condamner à vivre sans eux ? Me faire souffrir encore plus en me laissant ainsi cette vie sauve dont oui je voulais me sauver et m'échapper à tout prix ?

Ces quelques petites minutes d'éternité avaient comme condensé toute ma vie passée et déterminé celle à venir. J'avais deux vies désormais : celle d'avant et celle d'après.

Dans celle d'avant, avant d'il y a seulement quelques secondes, nous étions tous les quatre vivants et heureux. Si vivants. Et dans celle d'après, celle de maintenant donc, j'étais seul vivant, si vivant, et eux trois morts, tellement morts.

Je suis resté assis sur la chaise, immobile comme si j'étais mort moi aussi. Sauf que j'entendais mon cœur se battre et faire des ricochets partout dans ma tête, partout dans mon ventre, partout où il pouvait se battre. Comme une boule dans un flipper. Car oui, à mon époque il y avait encore des boules dans les flippers. Mon cœur prenait toute la place qu'il n'avait plus, il était partout, il me débordait et seuls ses échos me rappelaient que j'étais vivant. Je sentais qu'il voulait sortir de moi et me secouer fort par les bras pour me dire qu'il fallait réagir, agir, faire quelque chose, parler, bouger, marcher, courir, sortir, crier, pleurer, hurler, vivre.

Vivre.

Le reste s'est effacé au moment où les coups de feu ont éclaté mes tympans. Les mots sont restés coincés au fond de ma gorge, pire qu'une angine, mes pieds mes bras mes jambes mes doigts mes paupières sont restés bloqués comme si quelqu'un me tenait attaché sur ma chaise et m'interdisait de bouger. Comme si bouger c'était vivre et que vivre c'était dangereux.

J'ai entendu au loin, car de loin je pouvais encore entendre. Mais seulement de loin, le contraire de maintenant si tu veux, où je n'entends plus que si ta bouche est collée à mon oreille, va comprendre quelque chose toi dans tout ça. J'ai donc entendu de loin une petite sirène rouler à fond et plus elle s'approchait de moi moins je l'entendais.

En bas, loin dans la rue, j'ai compris que quelqu'un annonçait leur arrivée :

« Je les entends ! J'entends les sirènes ! Les sirènes arrivent... »

Une petite sirène arrivait. Rien que pour nous, rien que pour moi. Et elles seraient même plusieurs d'après ce que disait la voix dehors. C'est beau et c'est gentil une sirène. Ça brille, ça a de longs cheveux rougeoyants roulés en cascade autour de la poitrine, et une jambe écaillée à n'en plus finir. Enfin, c'est surtout ma sœur qui aurait été heureuse de voir arriver les sirènes...

Après j'ai vu des pompiers qui passaient partout autour de moi, devant moi, derrière moi, sur tous les côtés de moi, me regardaient, accroupis et cramponnés à ma chaise, ouvrir la bouche en grand

et articuler au ralenti comme si je regardais un film qui allait trop vite et que je ne comprenais plus. Ils me tendaient les bras pour me déraciner de ma chaise, mais je ne pouvais pas, ne voulais pas ouvrir les yeux sur la vie d'après. Et les refermer sur la vie d'avant.

Ils tendaient leurs bras vers moi, mais je ne pouvais pas m'y réfugier.

J'ai vu des dames habillées en blanc comme des fantômes de la fête des Morts s'agiter et courir dans tous les sens au ralenti elles aussi, pour couvrir les corps de mes parents et de ma sœur comme si elles voulaient les faire disparaître encore plus vite. Comme s'ils n'existaient plus et n'avaient jamais dû exister.

Un seul homme est venu vers moi vraiment. En vrai. Et pas au ralenti. Un flic.

C'était un flic. Il a foncé droit sur ma chaise, n'a pas pris le temps de s'accroupir pour me parler, n'a pas pris le temps de me regarder, n'a pas pris le temps d'articuler, n'a pas pris le temps, celui qu'on m'avait déjà pris, tout pris. Il a foncé droit sur moi tel un bolide au regard fou, m'a arraché de ma chaise sans me demander mon avis, m'a porté dans ses bras transporté dans les airs en me secouant dans tous les sens, n'a pas pris le temps de prendre des précautions, et mes bras se sont refermés autour de son cou. J'étais bien. J'avais peur, je tremblais, je revenais à la vie. Oui. J'étais bien.

Tu vois, c'est ce cou-là que j'ai serré, c'est autour de ce cou-là que je me suis accroché, c'est ce cou-là qui m'a sauvé.

Après, et aujourd'hui encore, quand je ferme les yeux, j'ai sous les paupières l'odeur du poulet-frites qui me pique les yeux, les visages de ma sœur et de mes parents qui illuminent mes nuits d'une lumière blanche, j'ai sous les paupières les pétales de la fête et des Morts qui virevoltent aussi légèrement que ce mot évoque la légèreté, mais ces pétales de la fête des Morts m'aveuglent et me précipitent vers des profondeurs abyssales.

Le flic est venu me voir à l'hôpital et j'ai remis mes bras autour de son cou pour qu'il m'emmène avec lui. Comme la première fois à la maison. Mais il a desserré mes doigts enfoncés dans la chair de sa nuque, a embrassé mon front comme pour bénir quelque chose qui m'avait déjà fait trop de mal. Il a déposé un petit paquet en carton sur mon lit, est parti et je ne l'ai jamais revu. Jamais.

Tu voudrais bien savoir ce qu'il y avait dans ce carton, hein ?

Tu le sauras bientôt je te le dirai.

Victor*Mon vertigineux beau gosse*

« Ah, voilà le plus beau ! Bonjour mon ami, comment vas-tu ?

- Moi ça va à la perfection, mais c'est à vous qu'il faut poser la question. Comment va la tête ?

- À merveille ! Elle va à merveille. Enfin je la sens ! Je ne me suis jamais senti aussi intelligent que depuis qu'on m'a appris que j'avais une tumeur au cerveau. C'est *formi-diable* tout ça !

Et toi jeune homme, comment va la vie, la vraie je veux dire ? Celle du dehors, celle que tu respirez et que tu ne sens même plus... Toujours aussi charmeur à ce que je vois, j'te jure t'en rates pas une... t'as sans doute remarqué que tu ne la laisses pas indifférente la petite infirmière qui s'occupe d'Al ? Tu lui fais même un effet fou, je le sais parce que dès que je lui parle de toi, et tu te doutes bien que je rate pas une occasion de le faire, ses petites joues pâles s'animent d'un feu significatif qu'elle tente tant bien que mal de dissimuler, mais son cœur reprend vite le dessus sur sa pauvre petite raison, et le kiné par ci, et le kiné par là, et il s'occupe bien de vous, hein La Fouine qu'il s'occupe bien de vous ? Toujours le sourire, toujours le petit mot qui fait du bien à la journée...et ses mains, vous avez vu ses mains comme elles sont belles...un pianiste du massage, un virtuose des soins...c'est sûr sa femme doit être heureuse...ah si seulement... Mais dites-moi La Fouine, vous pensez qu'il est marié ? Il ne porte pas d'alliance... Oh mais ça ma Petite Souris des îles, faut pas s'y fier, ça veut rien dire. Bien au contraire... Ce sont souvent les plus mariés qui ne portent pas leur alliance ! Dites La Fouine, est-ce qu'il vous parle de moi parfois ? Est-ce qu'il me regarde quand je sors de votre chambre...est-ce qu'il attend que je sois tournée pour me retourner du regard ?

Les pauvres petites, arrête de les faire souffrir mon ami...

- Bon, je voudrais pas casser l'ambiance, mais si on s'y mettait ? On dirait pas comme ça, mais on a du boulot !

- Mon pauvre Victor t'es bien trop sérieux, tu travailles trop. Tu voudrais pas faire une petite pause, te rouler un petit pétard, me verser une petite goutte et me parler de toi ? C'est bon l'eau-de-vie pour un vieux en fin de vie, tu le sais ça ? On t'a pas appris ça à ton école de kinés ?

Rhooo t'es vraiment pas drôle mon pauvre Victor !

- Bon allez, remettez votre T-shirt, sortez de votre fauteuil et venez un peu vers moi au lieu de me raconter des âneries.

- Minute papillon, j'arrive ! »

Et voilà, tu vois, avant il suffisait que les gens me voient une fois pour qu'ils me demandent immédiatement de me déshabiller, les femmes arrachaient mes T-shirts avec leurs dents pour étreindre mon corps d'athlète et caresser mes abdos sculptés par Monsieur Nestlé en personne. Et aujourd'hui, même mon kiné me demande de me rhabiller pour venir vers lui. Cela en dit long sur les étapes de la vie, je peux te le dire.

J'ai obéi, car j'obéis toujours à Victor, même quand j'ai envie de le traiter de petit con, j'ai donc remis mon T-shirt, pris appui sur les accoudoirs de mon fauteuil et déplié ma vieille carcasse jusqu'à ce que ma colonne vertébrale freine mon élan et me rappelle à l'ordre. Lorsque j'ai relevé la tête pour capter le regard de mon kiné – que j'espérais impressionné, le regard je veux dire – j'ai été ébloui par le fichu néon surplombant la porte de cette fichue chambre qui me faisait désormais office de chalet. Un minuscule point lumineux est alors venu frapper ma pupille, a envahi ma rétine pour s'incruster au plus profond de mon cerveau et y squatter le peu d'espace qui y restait. Le néon a alors pris toute la place dans mon œil, le visage de Victor avait perdu tous ses contours pour se fondre et se confondre avec le blanc des murs, seules quelques taches irrégulières venaient parsemer son front par ci, trouser ses joues par là, une véritable petite vérole. Victor, peu à peu, disparaissait de mon champ de vision, sa silhouette se fondait dans les murs telle un passe-muraille. Je sentais que je le perdais.

Que je commençais à me perdre.

Seul un professionnel comme Victor était susceptible de déceler le petit vertige qui accompagna ce trouble visuel. Et celui-ci serait passé totalement inaperçu si la petite infirmière était entrée à ce moment-là pour détourner l'attention de Victor sur son petit cul rebondi comme un rebord de lavabo.

Mais je n'ai pas eu cette chance, et Victor a vu immédiatement ce que personne d'autre n'aurait vu : le vertige, mon déséquilibre, et le déni dans lequel je me réfugiais. Mais ça, le déni, je ne devrais même pas être autorisé à en parler ici même, car par définition je ne peux pas formuler mon déni. Tu vois, c'est cruellement magique la vie : avant, j'avais besoin de me siffler une bouteille de rhum pur pour avoir la tête qui tourne (et encore...), et maintenant il suffit que je parle de la petite infirmière pour que ma tête se mette à tourner toute seule.

- Vous allez bien ? me demanda immédiatement Victor.

- Oh arrête un peu, tu m'emmerdes avec tes questions ! Laisse-moi tranquille, tout ce que tu as réussi à faire avec tes conneries, c'est me donner mal au crâne. Voilà, t'es content ?

- Je ne pense pas être responsable de votre mal de crâne...

- Mais tu ne comprends donc vraiment pas que tout ce qui m'importe désormais c'est de retrouver mon vieil Alibi, de le serrer tout contre moi, de respirer son odeur qui pue et de mourir avec lui ? Tu

te rends compte, tous ces mois sans moi, il doit vraiment se demander où j'ai disparu, et pourquoi je l'ai abandonné. Et ça je peux pas le supporter Victor. Il est vieux lui aussi, pas bien en forme lui aussi, et je veux pas qu'il meure dans un chenil, loin de moi. Non, ça je ne peux pas le supporter. Je veux qu'il meure avec moi, tout contre moi. Et je veux mourir tout contre lui.

- Oui je comprends, mais là franchement, je ne vois pas ce que je peux...

- Fous-moi la paix je te dis ! File, c'est fini pour aujourd'hui, je veux plus te voir ! Tu m'emmerdes Victor ! Tu comprends ça ? Tu m'emmerdes ! »

Al, maman, papa et les autres

Tous les autres. Nous les autres.

Et maintenant, je vais te parler un peu d'Al. Oui je sais, tu voudrais que je te dise ce qu'il y avait dans le carton de Mon Flic, mais avant cela laisse-moi le temps de te présenter cette vieille bique d'Al, tu découvriras bien plus tard le rôle qu'elle aura à un moment crucial de ma vie.

Al ne vivait plus vraiment sa vie. C'est sa vie qui vivait en elle. Et n'en faisait qu'à sa tête. Plein de bouts de vie d'avant qui s'incrustaient dans ses bouts de vie de maintenant.

Alors, tout se mélangeait et elle ne maîtrisait plus grand-chose. Des bribes. Des pans. C'est la vie qui se vivait d'elle. Mais elle, elle ne vivait plus la vie.

Elle attendait ses parents, elle attendait son mari alors qu'ils étaient morts depuis belle lurette. Son cerveau vrillait de mille feux. Et personne ne pourrait plus les éteindre, personne ne pourrait plus rien pour elle. À part son canari imaginaire et ses tranches de jambon au pétard qui la faisaient pisser de rire dans la culotte qu'elle ne portait pas.

Lorsque ses enfants venaient la voir, eux, bien vivants, elle ne les reconnaissait plus, ne les voyait plus.

« Viens maman, on va aller manger tous les quatre à la cantine, ensuite on ira faire un petit tour dans le parc tous ensemble.

- ...

- Qu'est-ce qu'il y a maman ?

- ...

- Tu viens maman, on y va ? Tu es prête ?

- Ben oui je suis prête, pourquoi voudrais-tu que je ne sois pas prête ? Laisse-moi juste une minute que je donne à manger à mon petit canari et j'arrive. Lui au moins il est gentil avec moi.

Mais ne me regardez pas comme ça, je sais très bien qui vous êtes ! Arrêtez de me faire des blagues et de m'appeler maman, j'aime pas ça vous le savez bien. L'autre jour quand j'ai dit à La Fouine que j'attendais mes parents il m'a pas crue, mais moi je savais bien que vous finiriez par venir me voir. Surtout aujourd'hui. Aujourd'hui c'est mon anniversaire, les infirmières me l'ont fêté ce matin. Oui, je leur ai dit, trente-cinq ça se fête, c'est tout rond, ça roule, ça glisse, ça fait des bulles, j'attends

mes parents et elle là, celle qui les accompagne c'est ma sœur. Et ça, ça s'oublie pas mes petits cocos chéris.

- Maman, c'est pas des blagues...

Allez, viens, dépêche-toi le repas va être servi, après ça va refroidir et on n'aura plus le temps de rien.

- Mais le temps ! Pff on a tout le temps qu'on veut, on s'en fout du temps ! Vous êtes toujours pressés vous les parents, c'est pas vrai ça...

On ne descendra pas à table tant que mon mari ne sera pas arrivé. Il a toujours été là pour mes anniversaires alors c'est pas aujourd'hui qu'il va rater ça. »

Hannah, Sarah et Abel encadrèrent leur mère comme on incruste une photographie sépia au creux d'un vieux médaillon et sortirent de la chambre bras dessus bras dessous. À eux quatre ils formaient une chaîne humaine qui en disait long sur la vie et ses chaos, chaîne dans laquelle chaque famille aurait pu retrouver un petit bout de médaillon lui appartenant.

En quelques mois seulement ils étaient devenus les parents de leur mère, elle si dynamique et vive d'esprit, elle l'ancienne prof de lettres, aux aguets de tout, à l'affût de la moindre performance, à l'abri de toute misère, à la vie brillante et pétillante, aux enfants comblés et comblants, au mari exemplaire. Elle qui n'aurait jamais dû basculer venait de bousculer leurs vies de manière irrémédiable. L'irrémédiable. Toi, la colère du diable.

On pouvait lire sur les visages de ses trois enfants toutes les angoisses que cette situation engendrait. Si Abel prenait tant bien que mal sur lui en souriant et plaisantant à tout bout de champ, on ne pouvait pas en dire autant de Sarah dont les yeux brillants criaient toute sa détresse. Lorsqu'elle voyait sa mère ici, c'étaient tous les souvenirs qui remontaient et étranglaient sa gorge déployée en mille éclats de larmes. Sa mère devenait un être fragile, aussi fragile qu'un nourrisson tout fripé et qu'il allait désormais falloir élever tant bien que mal vers la sortie de secours. Au début, les premiers temps, les premiers signes, ils en avaient souri, c'en était presque drôle de l'entendre dire de telles absurdités. Mais peu à peu, les dérapages étaient devenus moins drôles, et même totalement effrayants.

Car sa mère c'était pas ça, c'était pas ce visage émacié et déjà dans l'au-delà de leur vie, c'était pas cette voix dénaturée, criarde et si proche de la folie, la folie qui fait peur. Sa mère c'était pas ces doigts recroque-vrillés sur la poignée de la porte. Leur mère c'était le soleil, leur mère c'était la joie de vivre et d'aimer. De les aimer eux. Tous les trois. Les images qu'avait Sarah de leur mère, c'était l'éclat de la pleine lune dans ses cheveux, l'éclat de ses rires au creux de leurs oreilles, ses doigts fins et délicats autour de leurs mains. Même qu'elle disait toujours que la vie était mal faite, que

c'était triste de n'avoir que deux mains lorsque l'on avait trois enfants. Et que toutes les mamans du monde devraient avoir autant de mains que d'enfants pour pouvoir les tenir tous ensemble en même temps par les mains. Le cœur est multipliable, déployable à l'infini pour ses enfants, les mains non et c'est bien dommage.

Leur mère c'était leur petit nid, leur confidente de tous leurs moments, leur assurance vie, leur protection, leur imperméable, leur paratonnerre, leur ombrelle, leurs bases, leur voilier, leur alphabet en toutes les langues, leurs six continents et plus, leur igloo, leur île, leurs points cardinaux, c'était leurs artères principales et toutes leurs petites artéριοles, leur mère c'était la peau qui recouvrait leurs corps, c'était leur sang, celui qui faisait battre leurs cœurs à l'unisson, et celle qui avait fait d'eux des adultes heureux et épanouis. C'était elle leur mère. Et pas une autre.

À table, ils purent et surtout durent assister à l'ignoble délire de cette nouvelle mère. Elle habituellement si discrète et réservée, si introvertie et pudique, se tenait assise comme une enfant sur sa chaise, les pieds flottant comme une balançoire sous le vide de sa chaise trop haute, les jambes ouvertes sur la culotte qu'elle ne portait plus. Ils se regardaient en travers de la table, gênés pour les autres, et pour les uns, gênés pour elle, gênés pour eux-mêmes, ne sachant plus que faire, que dire face à celle que tout le monde ici appelait Al.

Aujourd'hui, puisqu'elle avait des invités, et pas n'importe lesquels, le repas serait quelque peu amélioré.

Mais Al réclamait son jambon à tue-tête, son papier à cigarettes et tout le bazar habituellement réservé à ses repas.

« Mes parents !!!, je vous avais bien dit qu'ils viendraient... Personne voulait me croire. À part mon petit canari bibi.

- Oh tais-toi un peu Al, tu nous fatigues avec tes parents. Ils sont morts tes parents, et ça fait déjà bien longtemps.

- Tu sais que j'aime ta petite tubulure là au coin des yeux ma Fouine adorée. Tubulure, tubulure, c'est tellement rigolo ce mot. Je sais plus ce qu'il veut dire mais je m'en fouuuuuus totalement vous entendez ? La tubulure au coin de tes yeux ça te va tellement bien ma petite Fouine que je me fous totalement de ce que ça veut dirrrrrrrreuh ! Meuh meuh meuhhhhhh !

- Al, tu vois pas que ce sont tes enfants qui sont là... Tu vois pas le mal que tu leur fais. Tu pourrais au moins t'abstenir. Pour eux tu pourrais te taire au moins quelques minutes. Pour eux. Tu pourrais faire ça bon sang Al...

- Toi Goldorak remets ton anorak à l'envers et dégage, laisse mes parents tranquilles ! », hurla-t-elle au fond des yeux de La Fouine.

Blanche de colère, elle bondit de sa chaise trop haute, ramassa les plis de sa jupe entortillés dans la ceinture de son peignoir défraîchi, et se précipita sur le Petit Vieux comme s'il fallait à tout prix qu'elle élimine de sa vie ce dangereux individu. Il lui en voulait c'était certain. Depuis le début. Elle le savait, il lui en voulait depuis le début et il allait lui payer cette insolence de trop.

Le Petit Vieux eut tout juste le temps de prendre ses jambes à son cou – ce qui, pour un homme de sa taille et surtout de son âge, représentait un réel exploit – et de filer loin de ce petit démon incontrôlable. Une course effrénée s'engagea alors dans les couloirs de la MDR, elle à ses trousseaux, patinant sur le sol plastifié astiqué comme un miroir, si beau miroir, et lui, poursuivi par un bolide qui en voulait à sa peau flasque et laiteuse. Sa peau d'un autre temps. Il ne manquait plus que les supporters sur le bord de la route pour soutenir et applaudir les performances du Petit Vieux qui arriva à bout de souffle dans sa chambre, chambre qu'il s'empressa de fermer à clé. À double tour. Vieille folle va !

C'est qu'elle commençait sérieusement à lui foutre la pétoche c'te vieille bique...

La rencontre

Ma quatrième dimension.

Là où il y a de l'amour, il n'y a pas de question.

Tous les après-midi, j'aimais tremper mon sachet de tisane dans un mug à mon effigie, hideux cadeau de bienvenue du directeur de la MDR, le pauvre, comment pouvait-on, si jeune déjà, avoir de tels goûts ? D'accord, la reine d'Angleterre avait le sien depuis des années, mais c'était pas une raison pour perpétrer le kitch à tous les étages. On n'était pas loin de la maltraitance là...

J'étais donc en pleine contemplation, en arrêt sur mon sachet de tisane flottant à la surface de ma tasse, gonflé d'eau comme une voile gorgée d'un vent déchaîné au beau milieu d'un océan désert piqué d'un soleil puissant, lorsqu'un petit papier tomba de l'enveloppe dans laquelle était emballé le sachet : « *Là où il y a de l'amour, il n'y a pas de question.* »

Cette citation me sortit immédiatement de ma méditation. Pff trouvez-moi l'auteur de cet aphorisme que je lui explique deux ou trois choses de la vie. Alors, de deux choses l'une : soit il n'a jamais trouvé l'amour, soit il n'a pas de cerveau. T'es fou toi ! Là où il y a de l'amour il n'y a *que* des questions. Et surtout des questions sans réponses !

Alors là franchement il se fout de nous celui-là c'est pas possible autrement. Je crois que je préfère encore les blagues Carambar. Elles ont le mérite d'être drôles...

J'aimais accompagner ma tisane par un bon bouquin, de préférence un bon gros polar de saison et d'évasion. Ça me rappelait ma jeunesse chez les flics. J'étais ainsi dans ma chambre, tristement peinard, malheureux sans mon Alibi, *Les temps sauvages* entre les mains, les doigts de pieds en éventail, à poil sur mes draps – à oualbé comme aurait dit Victor, mon cher kiné –, allongé sur mon lit comme sur un transat au soleil et je me régalaux aux côtés du commissaire Yeruldelgger qui « ... resta quelques instants immobile, son regard plongé dans les yeux noirs de la vieille, à vouloir chercher un sens à ce qu'elle venait de dire. La peau de ses mains, fripée comme un papier huilé, était étonnamment douce et fraîche dans les siennes. Il se troubla à imaginer que celle de son visage pût l'être autant, et la beauté de la vieille lui sauta soudain au cœur. Cette femme avait été belle et

désirable et le restait encore à l'intérieur. Quelque chose d'animal, comme une survivance instinctive. »³

Je l'aimais ce Yeruldelgger, il me plaisait bien ce type. Lui et moi on aurait fait une belle équipe ! J'appréciais tout particulièrement son humour décapant et son attitude face à la vie. Un désespéré qui y croyait encore. Et crois-moi, fallait l'être pour faire ce métier.

Depuis combien de temps personne n'avait pris ma main flétrie, à part la truffe de mon chien ? Depuis combien de temps personne n'avait pris ma main dans la sienne pour me dire que j'avais la peau douce ? À quand remontait la dernière fois que quelqu'un avait vraiment regardé mon visage, vu mon regard, détaillé mes rides et avait vu ma beauté recto-verso ? Qui se souvenait encore de mon tatouage à l'omoplate, à part Victor ?

Tu vois mon petit Victor, je t'accorde tous les privilèges. Celui de me toucher. Celui de me guider. Celui de me regarder quand je suis à oualpé, celui de m'engueuler quand je veux pas écouter tes conseils. Celui d'être bien plus que mon kiné. Celui d'être mon seul ami. Celui d'être le seul que je supporte après Alibi.

Je suis peut-être vieux, mais tu sais que le cœur des vieux, même diaphane, bat encore à tout rompre ? Tu sais que mon cœur n'est pas qu'une définition wikipédiatrique d'un « organe creux et musculaire qui assure la circulation du sang en pompant le sang par des contractions rythmiques vers les vaisseaux sanguins et les cavités du corps » ? Le mien n'est pas creux, il est plein d'attente, celle qui fait vivre même quand on n'a plus beaucoup d'années à vivre, car c'est mathématique, arrivé à un certain âge, t'as beau savoir super bien compter, t'as beau ne plus savoir compter du tout, tu sais que tu n'en as plus pour longtemps et que les doigts de tes deux mains suffiront amplement à compter jusqu'au bout.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi on interdisait l'accès de la MDR à mon vieil Alibi, inoffensif comme une peluche, alors que des vieilles peaux comme Al étaient admises, bien plus nuisibles à nos santés mentales et physiques. Jamais Alibi ne se permettrait de sauter à la gorge de qui que ce soit comme l'avait fait Al l'autre jour. Jamais.

Ici, mon Alibi ferait des ravages j'en suis certain ; il serait la mascotte, celle que tout le monde s'arracherait. Notre mascotte. Il ferait briller tous les yeux y compris les plus sombres, il ferait s'agiter toutes les mains même les plus paralytiques. Il sèmerait le bonheur dans toutes les pièces comme il le fait dans ma vie depuis quatorze ans. Je le revois en ce premier jour, celui de notre rencontre. J'étais arrivé au chenil un matin. En étais reparti le soir. En ce lieu de non-retour, il était

³ Ian Manook, *Les temps sauvages*, Le livre de poche, p.358.

le seul à ne pas se plaindre, ne pas aboyer, ne pas regarder plus loin que la boue de sa cage. Il semblait ne plus rien attendre de l'homme. Il était tout chiot mais semblait déjà tout vieux ratatiné sur sa fatalité. Il était hirsute comme une bogue de châtaigne et petit comme une boule de neige qui serait venue se nicher au fond de ma paume. Enroulé sur lui-même, il semblait attendre la mort. Alors j'ai plié ma carcasse jusqu'à ce que mes genoux claquent à ses oreilles. Un craquement. Rien de plus. J'ai vu le bout de son oreille droite se redresser discrètement, en un frémissement si ténu que seule une vieille Fouine comme moi était capable de détecter. J'ai alors émis un petit *clac* du coin de ma bouche, tendu la main ; le frémissement de son oreille est aussitôt retombé dans l'oubli. Il était déjà retourné dans sa boule. Alors j'ai cessé tout mouvement, tout son. Moi aussi j'ai fait le mort. Assis en tailleur. Toute la matinée. Et lorsque mon ventre a gargouillé la faim je n'ai pas bougé. Tout l'après-midi je suis resté assis devant sa cage. Il n'a pas bougé. N'a manifesté ni crainte ni espoir. Rien. La nuit tombait sur le jour et les fourmis dévoraient mes jambes depuis des heures. La responsable du chenil m'a fait un signe au loin signifiant qu'il était l'heure de partir. Alors je suis parti. Comme j'étais venu. Avec ma solitude en bandoulière. C'est à cet instant que j'ai senti un mouvement derrière mon dos. Celui de *mon* chien. Ce chien qui semblait me dire que non il ne fallait pas que je parte déjà. Les bras levés, j'ai dessiné de grands moulinets dans le ciel en direction de la responsable. Elle est arrivée en courant, essoufflée, avec son trousseau de clefs harnaché à son ceinturon. Le temps de trouver la clef correspondant à cette serrure, mes mains étaient devenues moites et la truffe de mon chien brillait telle une étoile de plus dans mon ciel. Il n'a pas eu d'élan, n'a pas franchi le seuil de sa cellule en un bond de joie, il n'a pas sauté sur sa liberté. Car il ne savait pas la liberté. Je suis parti et il m'a suivi. Sans me regarder. Sans émettre le moindre son. J'ai ouvert les portières de mon pick-up. Il a essayé de sauter sur le marchepied mais s'est ratatiné au sol. Son premier regard pour moi m'implorait de l'aider. Alors je l'ai aidé. Et nous avons foncé droit où la vie nous attendait. Là-haut au chalet, dans nos montagnes. Alibi a ravivé en moi ce que je croyais perdu à jamais. Je l'ai animé à la vie. Ensemble, nous nous sommes réanimés.

Je le revois grandir à mes côtés et oublier peu à peu ses peurs ancestrales. Celles que jamais je ne pourrai sonder. Je le revois découvrir sa vie nouvelle. La vie. Jouer avec un mouton de poussière, renifler une croûte de fromage enfouie sous le canapé, ronfler sur l'édredon de mon enfance, tirer ma manche du bout de ses crocs pour réclamer ses randonnées. Je le revois me découvrir, me regarder du fond de son regard. Je le revois commencer à devenir chien gâté. Pourri. Je le revois m'attendre sur le seuil du chalet, la première fois qu'il a agité sa queue à la joie de me voir revenir des courses. Ah ça c'est certain il a vite appris le bonheur !

Je le revois à travers ses âges. Nos âges. Descendre les alpages et courir vers moi, sa petite langue rose débordant ses babines. Heureux de me retrouver. Je le revois lever sa patte et la poser sur ma

cuisse au moindre bruit de papier froissé ; obliquer son regard sur la main qui tenait la friandise. Ma main. Je le revois assis sur le siège passager de mon pick-up, scrutant les lacets de la route avec un sérieux qui me faisait oublier le mien.

Mon Alibi, c'est toi que je revois à travers toutes tes tendresses, tes présences indélébiles, ton infailible fidélité. Toi que j'ai sorti du chenil, toi qui as sauvé ma pauvre vieille carcasse. Depuis quatorze ans nous patageons ensemble dans nos vies et c'est avec toi que je veux la partager jusqu'au bout.

J'en étais là de mes réflexions quand une voix de crécelle emplit les couloirs de la MDR d'un joyeux et extravagant : « Salut les jeunes ! Alors ça gaze à tous les étages ? ». Voix qui s'arrêtait à chaque porte ouverte et montrait sa petite tête de moineau dans chaque entrebâillement.

Manquait plus que ça, une hurluberlue de plus, comme si y en avait pas déjà assez ici. Elle déboula dans ma chambre sans prendre la peine de frapper, aussi vive qu'un pétard à mèche courte.

« Coucou Monsieur, allez zou, attention j'arrive et ça va pas vous faire de mal de sortir un peu de votre chambre ! Je vous attends dans cinq minutes dans la salle d'animations ! Allez, zou, hop hop hop, on bouge son déambulateur high-tech et roulez jeunesse ! »

Cette drôle de fille ne savait parler qu'en points d'exclamation ma parole. J'allais lui montrer si j'avais besoin d'un déambulateur !

Elle était totalement surexcitée, survoltée, sur tout ce que tu veux, mais surtout sa tête me disait quelque chose...

Mon carton

Mon Flic

Avec tout ça tu crois que j'ai oublié de te parler du carton ?

Certainement pas, ah ça non je ne risque pas d'oublier. Je viens seulement de découvrir que j'ai une tête bien remplie, ce n'est pas pour la perdre tout de suite.

Alors, tu veux toujours savoir ce qu'il y avait dans le carton que le flic avait déposé sur mon lit ?

Ce petit flic au grand cœur avait l'envergure des héros des films de Clint Eastwood, sauf que là nous n'étions ni au cinéma, ni à la télé, ni dans un livre, nous étions dans la vie, la vraie vie, la mienne. Ma vie.

Nous étions dans une chambre d'hôpital, moi perché sur mes souvenirs, lui penché sur mon corps intact éclaté en mille morceaux. J'ai entendu une petite fille passer dans le couloir, enfiler son regard par la porte de ma chambre et repartir en courant comme une fugitive vers sa mère, et lui dire :

« T'as vu maman, à l'hôpital ils guérissent même des enfants qui n'ont rien !? »

- Mais qu'est-ce que tu racontes ma chérie ? Arrête de dire des sottises...

- Mais si maman, je te jure, je viens de voir un petit garçon allongé sur son lit, il avait rien du tout. Rien du tout je te dis ! Pas de plâtre, pas de tuyaux, pas de pansements, pas de croûte, pas de piqûres, pas de bleus, pas de sang, pas de bosses, rien, je te dis qu'il a rien. Rien du tout !

Va voir si tu me crois pas.

- Bon arrête un peu maintenant, ça suffit ! Il a peut-être une maladie qui ne se voit pas, c'est tout. C'est quoi ces sornettes de dire qu'à l'hôpital ils soignent des enfants qui ne sont pas malades ? C'est nouveau ça... »

Cette petite fille avait de la chance et elle ne s'en rendait même pas compte. On se rend souvent compte de ce qu'on n'a pas ; pas de ce qu'on a. Ou alors quand on se rend compte de ce qu'on a c'est souvent pour s'en plaindre.

Elle avait la chance d'avoir ses parents, elle était suffisamment heureuse et innocente pour croire qu'un corps sans pansements, sans blessure, sans sang, sans cicatrices, qu'un corps qui n'était pas malade, qu'un corps intact était un corps qui ne souffrait pas et qui n'avait pas besoin d'être soigné.

Elle avait la chance d'ignorer encore que la tête et le cœur faisaient partie du corps.

Elle qui pensait que le malheur qui ne saignait pas c'était tout simplement du bonheur.

Et que ce qui ne se voyait pas n'existait pas.

Ne faisait pas mal.

Elle avait la chance que sa mère la gronde en l'appelant « ma chérie » et la prenne par la main pour la conduire à la sortie de l'hôpital. Elle, qui n'était pas malade.

Alors j'ai détourné mes oreilles de ce couloir invisible de là où je me trouvais, et j'ai tourné mon regard vers Mon Flic. Il était la seule personne vivante qui me restait finalement. Il était à moi désormais.

« T'ouvres pas ton carton ? Vas-y c'est pour toi mon bonhomme. C'est cadeau. »

Il ne parlait pas beaucoup ce flic, il ne parlait pas long, on aurait dit qu'il était obligé d'économiser ses mots comme s'il avait peur de ne pas en avoir assez pour parler jusqu'à la fin de sa vie. J'aurais pu trouver ça rigolo si je n'avais pas été orphelin depuis la veille.

Je me suis redressé sur mon lit, en position assise, mes yeux passaient du flic au carton, du carton au flic, du flic au carton, pour s'égarer dans le vide, j'avais perdu ma famille et on me faisait un cadeau. Je ne savais plus quoi penser. Je ne savais plus ce que je sentais. Je ne savais plus ce que c'était tout ça, la vie. Tout se mélangeait dans cette vie, il n'y avait plus d'un côté ce qui faisait du bien et de l'autre ce qui faisait du mal. Non, au contraire, depuis hier soir et à partir de maintenant il y aurait de tout, tout mélangé, jamais plus séparés les bons, les brutes des truands. Jamais plus séparé le jaune du blanc de mon œuf. Je ne savais pas si les larmes qui me débordaient les yeux me faisaient mal ou me faisaient du bien. Je ne savais pas si je pleurais parce que mes parents étaient morts ou si je pleurais parce qu'on me faisait ce cadeau parce que mes parents et ma sœur étaient morts. Je ne savais pas si je pleurais parce que quelqu'un que je ne connaissais pas était gentil avec moi ou si je pleurais parce que la veille, des gens que je ne connaissais pas avaient massacré ma famille. Je ne savais plus si je pleurais parce que je me sentais seul ou parce que je me sentais si près de ce flic.

Je ne savais plus si je pleurais parce que j'étais content d'avoir un cadeau à ouvrir ou si je pleurais parce que ça faisait mal d'être content quand on était triste. De ressentir du bonheur quand on était malheureux.

J'ai regardé le carton sans le toucher, je l'ai regardé par le dessus puis sur un côté. J'ai vu un petit trou, plusieurs petits trous, alors j'ai pensé que c'était un carton-cadeau-passoire, j'étais déçu, c'est pas beau un cadeau troué en carton, tout marron, sans ficelle, sans ruban en forme de queue de cochon pour tirer dessus pour qu'il se défasse et se déballe tout seul.

Et puis là, comme ça, d'un seul coup, j'ai vu le carton qui bougeait tout seul, comme s'il était vivant et voulait sortir de lui-même, alors j'ai approché mes yeux des petits trous et j'ai vu un petit bout de ses petits yeux me regarder comme s'il venait de naître, de découvrir qu'il était vivant et qu'il pouvait bouger ; j'ai senti un petit bout mouillé de son nez se frotter contre le doigt que j'avais passé à travers le plus gros des petits trous.

Et je suis devenu fou. Fou. Fou de joie, fou de vie, fou de ce chien. Fou de Mon Flic.

J'ai arraché le scotch marron qui entourait le carton, j'ai tout déchiqueté et le chiot a fini le boulot. On était déjà complémentaires. Il a tout arraché tout mordillé, a sauté du carton sur mon lit, tourné autour de moi une fois, trois fois, sept fois, dix fois de suite, j'arrivais plus à compter, il me donnait le tournis, le tournis de la vie. Le tournis de ma vie.

Tu vois, c'est ça qu'il y avait dans mon carton, et là on n'était pas à la télé, on n'était pas chez Walt Disney, on était dans la vraie vie, ma vie.

Et dans ma vie, il y avait ce chiot tout minuscule tout doux qui sentait bon et pas bon à la fois le bébé chien, tout plein de couleurs comme un feu d'artifice, avec des petites pattes trop grosses pour lui, comme si elles avaient grandi avant tout le reste de lui, et dans lesquelles il s'empêtrait sans cesse pour marcher. Il avait une petite tête qui dodelinait comme un petit jouet posé sur le rebord de la lunette arrière des voitures des gens qui partent au camping.

Il me regardait avec des yeux ouverts en grand sur les miens, prêt à bondir sur moi pour me faire des chatouilles avec sa langue et ses poils, pour me faire des blagues avec ses pattes. Il bougeait sa queue dans tous les sens, il était tellement content qu'il n'arrivait pas à se retenir de faire pipi et je voyais des petites gouttes s'écouler des poils sous son ventre et faire des petits ronds jaunes sur mes draps. Houlàlà, les infirmières n'allaient pas être contentes du tout, du tout. Du tout... Il me regardait comme si c'était moi le cadeau, j'étais son cadeau et ça, ça me faisait du bien. J'allais devenir quelqu'un pour lui.

J'allais devoir vivre pour quelqu'un. Pour lui.

Il jouait avec moi sans savoir ma nouvelle vie, sans faire attention à ma vie d'orphelin. Et c'était bon.

Et puis le flic s'est penché sur moi.

J'ai remis mes bras autour de son cou.

Pour qu'il m'emmène avec lui.

Comme la première fois à la maison.

Mais il a desserré mes doigts enfoncés dans la chair de sa nuque.

A déposé un baiser sur mon front.

Comme pour bénir quelque chose qui m'avait déjà fait trop de mal.

Est parti.

Je ne l'ai jamais revu.

Jamais.

Mon carton, mon chien

Ma vie, la vraie vie.

Et maintenant, tu veux savoir ce qu'est devenu mon chien ? Eh bien figure-toi que je n'avais même pas encore eu le temps de lui trouver un nom qu'on me l'avait déjà enlevé. Comme on m'avait enlevé mes parents et ma sœur.

Il faisait un raffut du tonnerre mon chiot, on l'entendait à travers la porte de ma chambre, dans tout le couloir. Alors ce qui devait arriver arriva : les infirmières ont déboulé dans ma chambre comme des boulets de canon. « Les animaux ne sont pas admis dans l'enceinte de l'établissement. Il y a des gens malades ici ! De toute façon, là où tu vas tu ne pourras pas prendre ton chien. »

Là où j'allais les chiens n'étaient pas acceptés.

Comme ici aujourd'hui à la MDR.

Ce jour-là on m'a définitivement arraché mon chien, des êtres humains m'ont déchiré de lui et nous ont séparés. On m'a repris mon cadeau. Celui de Mon Flic. Celui qui m'aidait à vivre et à croire encore en quelque chose. Et ça, jamais je n'ai jamais pu l'oublier jamais pu le pardonner. Alors tu comprends mieux pourquoi je ne peux pas accepter qu'on m'enlève mon Alibi ; tu comprends mieux pourquoi je veux retrouver mon Alibi et mourir avec lui, là-haut dans nos montagnes.

Voilà, c'est ça ma vie.

La vie.

La vraie.

Ma vraie vie.

Je ne demande pas grand-chose tu sais. Je ne demande pas la guérison, je ne demande pas la vie, je demande simplement qu'on me laisse voir mon chien, mon Alibi. Qu'on me laisse sortir d'ici, qu'on me laisse rejoindre mon vieux pépère qui, lui aussi, commence sérieusement à compter ses poussières, et qu'on nous laisse mourir là-haut tous les deux, tout en haut, au sommet de nos montagnes.

C'est tout ce que je demande.

En plus, faut voir le bon côté des choses, ils devraient être contents ici, ça libérera une place plus rapidement pour tous ceux qui rêvent de finir leur vie ici et qui sont sur liste d'attente depuis déjà un bon moment.

Pour une fois dans ma vie, je vais faire des heureux.

Vous devriez vous en réjouir.

Nos portraits encre de Chine

Je t'ai reconnue sans même te connaître.

Oui, cette tête me disait quelque chose. La voix, non, la voix ne me disait rien du tout. Une voix à la limite de l'hystérie collective. Une voix détestable. Et que j'ai immédiatement détestée.

En revanche, ce visage, oui, ce visage aux aguets dans lequel étaient plantés des yeux noirs, le noir qui t'aspire et te projette à des années-lumière de l'atmosphère, dans l'apesanteur de ton cerveau spatial, celui-ci oui, je le connaissais. Mais je n'arrivais pas à le reconnaître. Je l'avais pourtant déjà vu, j'en étais certain.

Lorsqu'elle était passée dans mon entrebâillement, comme un courant d'air pur, j'avais juste eu le temps d'apercevoir une légère couleur mordorée qui satinait la peau de son cou et la naissance de ses épaules cascadées de boucles vaporeuses brunes. Je n'avais rien vu d'aussi beau depuis que j'avais précipitamment quitté mes montagnes. On aurait dit qu'elle portait le coucher de soleil au creux de ses clavicules, j'en fus totalement bouleversé.

En sortant de ma chambre pour rejoindre la salle d'animations – que veux-tu faut pas être sauvage, faut parfois savoir se plier aux règles de la société qui t'accueille – j'ai senti les vapeurs du sable humide que son corps avait semée dans les couloirs flotter autour de mes narines. J'avais les sens enivrés, je l'avais détaillée comme la petite infirmière dépiautait son petit kiné d'amour. Ouhhhh c'était pas bon signe ça... Ressaisis-toi mon Vieux, tu n'as plus l'âge des grandes émotions ni des grands sentiments, concentre-toi sur sa voix, cette voix de crécelle qui a achevé le peu de tympanes qu'il te restait... Cette voix détestable.

Lorsque je suis arrivé dans la salle, elle était en train de préparer la table en vue de son atelier d'écriture sur laquelle elle avait posé des stylos, des cahiers, des dictionnaires. Elle avait installé un tableau sur trépied avec de grandes feuilles blanches que l'on pouvait arracher d'un mouvement brusque pour les jeter ou les conserver. Elle l'avait installé au milieu de la pièce, avait écrit en gros caractères et en lettres capitales au milieu de la première feuille, une citation de Lao Tseu :

***QUAND TU ACCUEILLES QUELQU'UN, PENSE À TOUT LE CHEMIN QU'IL A FAIT
POUR VENIR JUSQU'À TOI.***

Oui, ça tu peux me croire, j'en ai fait un sacré chemin pour venir de ma chambre à cette salle impersonnelle. Au moins vingt mètres. Et des poussières.

Et le chemin était encore plus difficile pour certains, notamment tous ceux qui déambulaient avec leur engin à roulettes, quatre roues motrices, un panier de ménagère devant pour ranger toutes leurs petites affaires, deux poignées rembourrées, des freins sous chaque main, une vraie Formule 1. Les « déambulés » je les appelais. Eux oui, ils en avaient fait du chemin pour venir jusqu'à toi mon petit Tseu.

Nous étions sept autour de la table et, durant l'animation, certains partiraient pour leur séance de chimio, d'autres pour honorer la visite d'un proche, certains en auraient tout simplement assez et à leur âge ils ne s'encombraient plus de patience ou de politesses inutiles, d'autres viendraient spontanément et progressivement se greffer à l'atelier. Et il y avait moi, ici mais déjà ailleurs. Seul, mais avec Alibi, toujours.

« Bonjour, je m'appelle Champa et je serai là tout au long de l'année pour partager de bons moments avec vous. Que de bons moments !

Nos séances d'écriture dureront entre 1 h 00 et 1 h 30, et à l'issue de celles-ci je vous réserve une petite surprise qui ne devrait pas vous déplaire...bien au contraire...

Comme je ne vous connais pas encore, j'aimerais faire un petit tour de table afin que chacune puisse se présenter. »

J'avais l'impression d'être retourné sur les bancs de l'école, elle s'adressait à nous comme si nous étions des gamins. Pff ça promettait, ça m'apprendrait à vouloir être sociable tiens ! Elle nous mettait même la carotte sous le nez pour nous faire rester à son atelier jusqu'à la fin en nous promettant une surprise. Non mais je te jure, elle nous prenait vraiment pour des branquignols.

En revanche, ce qui me fascinait et continuait à me remuer les tripes, c'était la manière dont sa voix s'était métamorphosée. Lors de son arrivée, elle avait cru bon criarder à travers les couloirs et là, subitement, sa voix s'était adoucie, elle était devenue suave et maternelle. J'adorais cette voix que je détestais dix minutes auparavant. Comment était-ce possible ?

Et c'est cette voix-là que je reconnus tout à coup. Champa, c'était elle. La fille de la télé. La fille de La Grande Librairie, l'écrivain qui écrivait en vain depuis des années. L'auteur-tiroir du *Bonnet orange*. Elle, l'auteur du manuscrit que j'avais pu me procurer si facilement en me faisant passer pour un conseiller éditorial, et que j'avais dévoré. Elle avait signé là un livre surprenant, totalement inclassable et dérangeant, un livre qui donnait voix à une enfant morte ainsi qu'à son meurtrier. Bien évidemment, l'histoire de cette gosse avait bouleversé le vieux flic que j'avais été tant ce roman me rappelait mes heures passées sur le terrain de la mort et de la violence, mais plus encore que le

sujet traité c'est le style de sa plume qui m'avait agréablement perturbé et surpris. Et je peux te dire qu'il fallait se lever de bonne heure pour arriver à me surprendre !

Petit bout de femme à qui aucun éditeur n'accordait le moindre crédit, mais qui avait tout de même eu le toupet de venir exposer sa frimousse sur un plateau télé. Il fallait absolument que je fasse quelque chose pour elle, on ne pouvait pas laisser son manuscrit reposer au fond d'un tiroir indéfiniment. Et la vieille Fouine que j'étais avait bien une petite idée pour filer un coup de pouce au destin...

Le tour de table n'avait même pas pris le temps d'un tour de trotteuse sur le cadran de l'horloge, personne n'ayant eu l'envie de se présenter. Voilà une animation qui commençait bien, quel succès !
« Bon, ce n'est pas bien grave, nous allons apprendre à faire connaissance différemment. Et *au fil du temps*.

- Oui, du moins pour ceux qui seront encore là la prochaine fois... parce que, je ne voudrais pas casser l'ambiance, mais pour bon nombre d'entre nous le fil du temps est déjà bien usé et le peu de fil qu'il reste ne suffirait même pas à recoudre le bouton de votre chemisier.

- Oui bravo !!! Bien vu Monsieur, et c'est si bien dit... Monsieur... Monsieur ? C'est comment votre nom ?

- La Fouine. Moi c'est La Fouine. Ou Le Petit Vieux. C'est vous qui voyez. Ce qui sied le mieux à vos oreilles.

- Allons bon... Donc, Monsieur La Foui...

- Ah non ! mais là je t'arrête tout de suite Madame Champa, l'un ne va pas du tout avec l'autre, tu choisis : ce sera soit Monsieur tout court, soit La Fouine. Avec des majuscules dans ta bouche s'il te plaît. Mais franchement, *Monsieur La Fouine*, je n'ai jamais entendu une combinaison aussi ridicule. Hahaha ! on me l'avait pas encore faite celle-là, tu vis sur quel continent toi ? Pff, heureusement que je ne suis pas incontinent, sinon je crois bien que j'aurais pissé dans mon froc tellement c'est drôle.

- Oui en effet c'est très drôle.

Bon, je propose donc de vous distribuer une feuille chacun, feuille sur laquelle vous aurez une série de questions à laquelle j'aimerais que nous répondions tous, moi comprise. Comme ça nous serons sur un pied d'égalité. Si certaines questions vous paraissent trop intrusives, laissez-les de côté, je ne suis pas là pour vous mettre mal à l'aise, bien au contraire. Ce jeu s'intitule « Le questionnaire chinois de Proust ». Prenez tout le temps nécessaire, nous ne sommes pas pressés.

- Ah ça c'est certain, nous ne sommes pas pressés... »

Champa fit le tour de la table et distribua son questionnaire aux sept résidents présents.

Lorsque je vis toutes ces questions, je pris peur, et en même temps, je dois l'avouer, ce petit jeu attisa ma curiosité. J'avais hâte de découvrir mes réponses ! Et j'étais aussi quelque peu curieux de découvrir celles de notre nouvelle recrue, notre Champa.

Questionnaire de La Fouine :

1. Si j'étais un animal, je serais : mon Alibi
2. Ma vertu préférée : les défauts des autres
3. Si j'étais un objet, je serais : une femme
4. Le principal trait de mon caractère : une parallèle
5. Si j'étais une série télé, je serais : Columbo
6. La qualité que je préfère chez les hommes : leur intelligence
7. Si j'étais un plat, je serais : le plat pays
8. La qualité que je préfère chez les femmes : la bêtise
9. Si j'étais un pays, je serais : le plat pays
10. Mon principal défaut : mon intelligence
11. Si j'étais un livre, je serais : *Le Bonnet orange*
12. Ma principale qualité : mon âge
13. Si j'étais un chanteur, je serais : fou de ma voix
14. Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : pff c'est bien trop long, j'en ai 30 millions
15. Si j'étais un héros, je serais : ton héros
16. Mon occupation préférée : regarder les montagnes en caressant mon chien
17. Si j'étais un vêtement, je serais : l'échancrure de ton corsage
18. Mon rêve de bonheur : qu'on me dise une dernière fois que j'ai la peau douce
19. Si j'étais un bonbon, je serais : bon, bon très bon
20. Quel serait mon plus grand malheur ? : de mourir ici, *au fil du temps*
21. Si j'étais un meuble, je serais : un lit pour épouser tes formes
22. La couleur que je préfère : celle de tes yeux
23. Mes poètes préférés : les maudits
24. Si j'étais un film, je serais : *Les vestiges du jour*

25. Comment j'aimerais mourir : au sommet de ma montagne, avec mon chien
Alibi, ensemble, au même instant
26. La faute qui m'inspire le plus d'indulgence : mes erreurs
27. Ma devise : même les noyers flottent

Questionnaire de Champa :

1. Si j'étais un animal, je serais : un animal en voie d'extinction
2. Ma vertu préférée : la bienveillance
3. Si j'étais un objet, je serais : une petite cuillère
4. Le principal trait de mon caractère : la bienveillance
5. Si j'étais une série télé, je serais : une fin de série
6. La qualité que je préfère chez les hommes : leurs fragilités
7. Si j'étais un plat, je serais : un plat épicé
8. La qualité que je préfère chez les femmes : la lucidité
9. Si j'étais un pays, je serais : les quatre coins du monde
10. Mon principal défaut : mon impatience
11. Si j'étais un livre, je serais : *Le Bonnet orange*
12. Ma principale qualité : l'endurance
13. Si j'étais un chanteur, je serais : le meilleur
14. Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : leur rareté
15. Si j'étais un héros, je serais : Wonder Woman
16. Mon occupation préférée : prendre soin des autres
17. Si j'étais un vêtement, je serais : un gant, pour mieux vous retourner
18. Mon rêve de bonheur : aimer et être aimée
19. Si j'étais un bonbon, je serais : un crocodile Haribo
20. Quel serait mon plus grand malheur ? : que ceux que j'aime meurent avant moi
21. Si j'étais un meuble, je serais : un lit
22. La couleur que je préfère : le bleu
23. Mes poètes préférés : Georges Perros
24. Si j'étais un film, je serais : *Se souvenir des belles choses* et/ou *La route de Madison*

25. Comment j'aimerais mourir : vivante
26. La faute qui m'inspire le plus d'indulgence : les erreurs des autres
27. Ma devise : toujours tenir ses promesses. Même celles que l'on ne fait pas.

À l'issue du questionnaire, chacun fit tourner ses réponses aux autres, et le plus intéressant eut lieu lorsque Champa prit le mien et que je pris le sien.

Champa et moi avons croisé nos regards dans le même mouvement de surprise, dans le même temps, lorsque nous avons, simultanément, lu nos réponses, notamment la n°11. Nous avions exactement la même réponse. Si celle-ci semblait évidente la concernant, elle se demanda en revanche comment un résident avait pu apporter une telle réponse. Et comment il pouvait connaître quelque chose qu'elle seule était censée connaître. Comment avait-il bien pu se procurer son manuscrit alors qu'aucun éditeur à ce jour ne l'avait publié ?

Plus Champa découvrait les réponses de La Fouine, plus elle était sous le charme de cette personnalité, elle en oubliait l'âge de ce bonhomme qui, déjà, semblait révolutionner sa vie.

En un questionnaire, je déplumai le petit oiseau que j'avais face à moi. Et le plumage de ce petit oiseau me bouleversa. Moi que plus rien ne bouleversait, moi le tatoué de l'omoplate, moi et ma « tu meurs » au cerveau fraîchement découverte, moi la pierre au cœur, comment se pouvait-il qu'un moineau des îles bouleverse ma vieille carcasse à ce point ?

« Si je peux me permettre, Ma Dame Champa, tu as triché. *(Elle n'avait pas entendu que j'avais prononcé Madame en deux mots. Heureusement).*

- Ah bon, et comment donc ? Où ça ? Je serais curieuse que vous me l'appreniez.

- Ah mais volontiers. Je te l'apprendrais volontiers. *(Si tu me laissais la prendre...ta main, oui je la prendrais volontiers dans la mienne. Mais ça, je l'ajoutais dans ma tête, elle ne pouvait donc pas l'entendre. Heureusement).*

- Et bien allez-y jeune homme, je vous écoute.

- Ahhhh toi, tu sais parler aux hommes.

Je disais donc que tu as triché à la réponse n°24. Tu as donné deux réponses alors que nous n'avons droit qu'à une réponse par question.

- Ah mais non, il ne s'agit pas de triche, simplement d'une indécision. Je n'ai pas pu choisir entre les deux films, et comme vous devez le savoir, « choisir c'est renoncer ». Aussi n'ai-je pu renoncer ni à l'un ni à l'autre.

Chacun pourra également apprécier votre humour qui ne manque pas de finesse, surtout en ce qui concerne votre objet préféré.

- Ah mais il ne s'agit pas d'humour, je te l'affirme et te le confirme. Je suis tout à fait sérieux.

- Quant à votre réponse n°26, elle est très intéressante, c'est le moins que l'on puisse dire La Fouine.

- Oui, en effet, la faute qui m'inspire le plus d'indulgence ce sont mes erreurs ; quant à toi, la faute qui t'inspire le plus d'indulgence sont les erreurs des autres. Voilà un bon début ! Nous sommes en parfait accord me semble-t-il. Faits l'un pour l'autre. »

Et en effet, lorsque nous mettions nos réponses en parallèles, le résultat était très intéressant.

J'avais reconnu cette petite bonne femme sans même la connaître.

Mon pull à huit manches

Là où je vais.

Bien évidemment, tu veux savoir où on allait m'emmener après ma sortie de l'hôpital, une fois qu'on m'avait enlevé mon chien.

Tu le sais déjà, tu t'en doutes en tout cas, mais tu as besoin de l'entendre, tu as besoin que je te le dise afin d'être certain de ce que tu sais déjà.

Les infirmières ont pris mon petit chien, me l'ont littéralement arraché des bras et de mes draps. C'était la troisième fois en deux jours qu'on m'arrachait quelque chose de moi. Mes parents et ma sœur. Puis le flic, parti sans moi. Enfin mon chiot. Ça commençait à faire beaucoup pour un seul petit homme. Beaucoup trop même.

« Ici, c'est pas fait pour les chiens. Ici on soigne les humains.

Et demain matin, tu pars. »

Et en effet, le lendemain matin, un homme et une femme sont venus me chercher dans ma chambre. Je les ai suivis, sans savoir où j'allais. Avais-je le choix ?

Ils avaient l'air d'être tout de même plus gentils que l'infirmière qui m'avait enlevé mon chien.

« Bonjour mon bonhomme, nous allons nous occuper de toi et t'emmener dans ta nouvelle maison.

- On va où Madame ?

- T'inquiète pas mon bonhomme, on va à la MECS, tu vas voir ça va te plaire, c'est un endroit fait exprès pour les enfants. Un endroit où des adultes prennent soin des enfants.

- À la Mecque ? On va à la Mec ? C'est que pour les garçons alors ?

- Non mon fiston, la MECS c'est la Maison d'Enfants à Caractère Social, et il y a des filles et des garçons. Un lieu où tout est conçu pour les enfants qui n'ont plus leurs parents, ou si peu... »

J'ai rien compris.

Mais rien compris du tout.

Je crois bien que j'en avais un peu rien à faire à vrai dire.

Je n'avais plus vraiment envie de comprendre.

Je suis parti avec mon petit sac à dos presque vide, l'odeur de mon chien au creux de mes mains et celle de Mon Flic autour du cou. C'était dommage tout ça, oui c'était bien dommage tout ça, un beau gâchis même, car avant j'avais une belle petite vie qui me plaisait, et j'étais bien moi avant. Je voulais pas changer de vie. Je l'aimais bien ma vie.

Mes parents me manquaient comme si j'avais un trou en moi à la surface de mon ventre et plus profond encore, et depuis, c'était comme si les fenêtres de mes yeux ne laissaient plus passer les mêmes images. Comme si on en avait fermé les volets et qu'il faisait tout noir à l'intérieur de mes images. J'avais l'impression que mes yeux ne laisseraient jamais plus passer la lumière jusqu'à moi. Ma sœur me manquait comme si j'allais désormais devoir marcher sur du vide, sur une terre transparente et sans substance. Ma sœur était le prolongement de mes pensées, mon second ventricule, ma sœur était la meilleure moitié de moi, celle qui guidait mes petits doigts sur la partition de nos vies. Elle était ma joie de vivre et la femme qui faisait de ma vie ce qu'elle était. Et serait.

J'étais seul désormais. Et désormais, il faudrait faire seul ce que j'aurais dû faire avec nous quatre. Mais les choses, en mettant un pied devant l'autre, se feraient. Je le savais aussi. Un jour après l'autre. J'allais devoir vivre pour défaire d'abord ce qui aurait dû se faire, et refaire ce qu'il restait à construire. C'est-à-dire tout.

J'allais devoir apprendre à détricoter une vie aux dimensions familiales pour reticoter un pull à ma dimension, un tout petit pull qui, au fil du temps grandirait avec moi, prendrait une ampleur, une réelle ampleur.

Alors, j'ai détricoté ma vie, et ça, détricoter ça va vite, mais c'est pas forcément simple car parfois quand on tire trop vite ça fait des nœuds, et les nœuds c'est énervant, ça ralentit ton rythme, décourage ton travail, les nœuds si tu veux pas couper ta pelote et avancer, il faut absolument les dénouer et c'est vraiment agaçant un nœud ; alors j'ai détricoté, il a suffi de tirer sur le fil de la pelote et ma vie s'est défaite avant même d'être faite. Clac, comme ça, comme le coup de feu, mais sans bruit. En silence même. Dans le silence de la laine. Une laine épaisse comme une moquette toute neuve sur laquelle tu peux marcher sans peser sur la surface de la terre. La laine filait entre mes doigts telle une petite cascade silencieuse. J'ai rembobiné la pelote de notre avenir, rangé ma sœur au fond de mon cœur, glissé mes parents dans chaque interstice de mes souvenirs et j'ai tricoté. Des quatre pelotes je n'en ai fait qu'une. Une seule certes, mais énorme, une pelote qui prendrait toute la place qu'on avait voulu nous voler, et cette pelote, elle serait pour moi, rien que pour moi, rien qu'à moi. Et de cette pelote géante je ferai un pull moelleux et douillet, un pull aux couleurs les plus chaudes de la terre, aux fibres si soyeuses que même les plus grands couturiers convoiteraient mon pull.

Un pull à huit manches.

Alors j'ai tricoté.

J'ai tricoté et tricoté.

Jour et nuit.

Jour après jour.

Année après année.

Et j'ai réussi à le faire mon pull à huit manches.

Eh oui, tu me croiras ou pas, mais je suis comme ça moi, je parviens toujours à mes fins.

Zoothérapie

La voilà ma carotte.

À la fin de la séance, et comme promis, Champa nous sortit sa carotte, et quelle carotte, ah ça tu peux me croire, quelle salade, quelle macédoine ! Encore plus dégueulasse que celle de la cantine. Elle a débarrassé la table, rangé les crayons et tout le bazar, a conservé nos portraits de Proust à la sauce chinoise, a pris soin de déposer le mien en haut de la pile, juste sous le sien ; je sentais sa feuille sur la mienne et ça me faisait des vibrations tout ça. Un courant d'air frais a traversé la pièce et soulevé le rebord de sa feuille, s'est engouffré dans les voiles de son corsage pour dévoiler le galbe de son sein et j'ai simplement eu le temps de percevoir le fin duvet de sa peau glabre se dresser et remonter le long de sa petite nuque escarpée. Le frisson qui la parcourut à cet instant-là acheva sa course le long de mon échine pour se perdre à l'autre bout de la salle, lorsque Champa partit fermer la porte laissée ouverte.

Je me mis à incarner nos feuilles et j'imaginai la sienne dire à la mienne que mes fibres étaient douces, les fibres de sa feuille tenaient chaud aux miennes, et c'était beau, et c'était bon. Magique. J'entendais Champa me dire que j'avais la peau douce. Et que mon cœur, même usé, était encore bon à autre chose qu'à se battre contre la maladie et la mort. Je rêvais que Champa se jette à mon cou, s'empare de mon cœur et ne le lâche plus, jamais plus. Qu'elle m'emmène avec elle, loin de là, loin d'Al, loin avec elle. Mais être avec elle c'était déjà être loin.

« Ohé coucou La Fouine, vous m'entendez ? Vous êtes avec nous là ou vous êtes ailleurs ?

- Je suis loin, si loin déjà... si tu savais... *(et si près de toi. Mais ça non plus elle ne le saurait pas. Malheureusement).*

- Vous préférez rester avec nous ou rejoindre votre chambre ?

- Oh si vous insistez, je veux bien rester, faut parfois savoir se sacrifier. C'est pas que j'en ai follement envie et si ça ne tenait qu'à moi...pff ma foi...je serais déjà dans ma chambre.

- Bon alors dans ce cas je vous remercie La Fouine, ne bougez surtout pas, je reviens tout de suite. Dans cinq minutes, pas plus !

Avec la surprise dont je vous parlais tout à l'heure... »

La petite Champa partit rejoindre sa voiture et revint, moins de cinq minutes plus tard, avec son petit zoo portatif : deux lapins nains, un chat, une chienne et son chiot, et une espèce de hamster qui ressemblait plus à un jouet mécanique à clé vissée au derrière qu'à un rongeur vivant. Non mais j'te jure qu'est-ce qui faut pas faire pour maintenir les vieux croûtons comme moi en vie. Et alors

là, lorsque j'ai entendu les exclamations ébahies des résidents à l'entrée de Champa, j'ai rendu mon tablier. C'en était trop. On nous prenait vraiment pour des décervelés.

Chacun a pris son petit animal comme s'il détenait le Graal, celui qui leur attribuerait la vie éternelle. La jeunesse reprenait le dessus, et crois-moi, un vieux rattrapé par la jeunesse c'est pas beau à voir. Mais vraiment pas beau à voir. T'as déjà vu une bouche tordue par la vieillesse, rongée par les rides, se déplier par le sourire de l'enfant qu'il était ? Non ? Eh bien estime-toi heureux, parce que c'est pas joli joli.

Ah mes pauvres vieux... Pathétiques, mes pauvres vieux, mes pauvres vieilles, vous êtes vraiment pathétiques. Vous extasiez devant des bestioles à quatre pattes, si c'est pas malheureux de voir ça. Et regardez-la l'autre là-bas avec son chiot. On dirait qu'elle a vu le Père Noël, comme si son chien allait pouvoir accomplir un miracle. Ils vont tous finir par devenir gagas avec ça si ça continue. Non mais franchement, qu'est-ce qui lui prend à Champa ? C'est ça sa surprise ? Si elle croit que je vais toucher un seul poil de ses horribles bêtes de foire, alors là elle se trompe sur toute la ligne la gonzesse. Pff, j'te jure, manquait plus que ça...

Ils feraient mieux de s'occuper de mon Alibi plutôt que de faire venir des bestioles qui n'ont rien demandé. C'est pas ça qui va faire mon bonheur. Ni celui de mon chien.

Je veux bien faire des efforts, mais faut pas trop m'en demander non plus.

« Et vous La Fouine, lequel voulez-vous ? Regardez cette chienne, elle n'attend que vous. Regardez le regard qu'elle vous offre, c'est merveilleux vous ne trouvez pas ? Qui pourrait résister à un tel regard ?

- Non mais j'en veux pas de ta chienne ! Cette fois c'en est trop pour moi, j'me casse. Vous me faites tous chier.

Re-Victor

Je propose et je dispose.

Lorsque Victor est revenu deux jours plus tard pour évaluer la situation, mon poil était toujours d'aussi mauvaise humeur.

Il frappa trois fois avant d'entrouvrir la porte et d'oser avancer sa tête inclinée à l'intérieur de ma chambre. Et il avait bien raison de demeurer sur ses gardes.

« Alors mon petit Victor, as-tu réfléchi à ce que je t'ai dit la dernière fois ?

- Oui La Fouine, j'ai réfléchi, j'ai bien réfléchi et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il allait falloir passer à la vitesse supérieure et se recentrer sur votre état de santé. Ça ne s'arrange pas La Fouine, et ça ne va pas s'améliorer au fil du temps.

- Toi aussi tu t'y mets ? Mais bon sang qu'est-ce que vous avez tous avec votre « fil du temps » ? Tu n'as pas bien compris mon petit Victor. Je ne te parle pas de moi, je te parle de mon chien. Je te demande si tu as réfléchi à mon chien. *Mon. Chien.* Si tu as essayé de trouver une solution. *Une. Solution.*

- Vous êtes malade La Fouine et ça, j'ai l'impression que vous ne voulez pas l'entendre. Il va pourtant bien falloir l'admettre.

- Mon chien j'te dis ! Si tu trouves une solution pour mon chien, alors je veux bien étudier la question de ma maladie. Et faire un effort pour justifier tes déplacements.

Réfléchis à ma proposition et après on voit.

- Mais quelle proposition ? Je pourrais à la rigueur envisager de prendre votre chien chez moi. Mais sincèrement, ce n'est pas une solution envisageable. Un chien a besoin de présence, et je cavale du matin au soir, je ne suis jamais chez moi.

- Tu comprends vraiment rien mon pauvre Victor ! Qu'est-ce que tu peux être con parfois. Tu le fais exprès ou quoi ? Je ne te parle pas de ça. Il est hors de question que mon chien passe ses journées à attendre ton retour, enfermé dans ta garçonnière. Non, moi, ce que je te propose est beaucoup plus simple : va chercher mon Alibi au chenil et ramène-le-moi ici. C'est tout ce que je te demande. Et quand j'aurai mon Alibi, alors j'accepterai que tu reposes tes sales pattes sur moi.

- Alors là La Fouine, vous m'en demandez trop. Je ne peux pas...

- Alors fous le camp Victor ! Tu entends, dégage d'ici et ne remets plus les pieds dans ma vie ! J'ai pas besoin de tes papouilles et de tes attentions de bonne sœur. »

Le rendez-vous du hasard

Nos latérales

Cette fois c'en était trop également pour Victor. Il voulait bien être compréhensif, il voulait bien, par amitié, franchir les limites du métier, il voulait bien entendre ce que le Petit Vieux avait à lui dire, il voulait bien admettre que ce n'était pas facile pour ce vieil ours solitaire et indépendant de se retrouver en cage du jour au lendemain à tout devoir attendre des autres, ces autres, ces inconnus devenus trop familiers en quelques heures, mais il en avait trop entendu pour aujourd'hui. Il avait beau avoir un caractère caoutchouc, à force de tirer sur l'élastique ça le distend et quand l'élastique cède il vous claque brutalement au visage dans une douleur si vive que ça vous arrache des larmes réflexes impossibles à contenir. Et le Petit Vieux avait trop tiré. Il l'avait traité de con et d'incapable, et Victor n'était plus un gamin, encore moins celui de ce vieux malade.

Victor ne viendrait donc plus. Son patient l'avait ainsi décidé. Et il respecterait ce choix, même s'il ne l'approuvait absolument pas. On ne peut pas s'acharner à aider ceux qui le refusent, alors que d'autres, ailleurs, n'attendent et ne demandent que cela. Victor n'eut ni à rassembler ni à ranger ses affaires puisqu'il n'avait même pas eu le temps de les sortir. Mais il était tout de même en pétard et le fit un petit peu comprendre avant de prendre la porte en sens inverse. La mèche de son épaisse chevelure se rebella lorsqu'il tourna brusquement le dos à son patient, signe de colère, ses talons claquèrent l'un contre l'autre, signe de fierté, et ses épaules, imperceptiblement se voûtèrent, signe de résignation. Ce qui n'était pas vraiment bon signe. Mais un signe est un signe, et même un mauvais signe demeure tout de même bon signe, le signe que quelque chose se passe encore.

Il faut alors cependant avoir conscience d'une chose. Une chose essentielle.

Car pendant que tout cela se déroulait dans la chambre du Petit Vieux, une autre scène, dans le même temps, avait lieu à l'entrée de la Maison de retraite, mais avec d'autres personnages. Parmi eux, il y avait Champa. Champa qui, lors de la première séance avait oublié son dossier de *Suivi des résidents* sur le bureau du directeur. Et qui tentait tant bien que mal plutôt mal d'ailleurs dans un parler mitrailleuse incompréhensible les pensées chevauchant ses mots et les mots débordant ses pensées d'expliquer à la secrétaire qui elle était et l'objet de son irruption si soudainement proche de l'éruption. Alors Champa, comme nous tous, reprit son souffle. Alors Champa était pressée, car ce détour n'était pas prévu dans son planning, et lorsque Champa était pressée, elle ne prenait bien évidemment pas le temps de regarder sur les côtés, elle fonçait droit devant tête baissée vers son but, sans réfléchir aux possibilités latérales de la vie.

Et les latérales, c'est important dans la vie. Primordiales même. Pas forcément secondaires comme on a trop souvent tendance à le croire.

Les possibilités aussi c'est important. Oui, si l'on s'en donne la peine, nos vies sont faites de beaucoup plus de possibles que d'impossibles.

Alors le temps que tous ces personnages dispersés vivent indépendamment leur scène, le temps de ce temps-là parvint tout à coup à réunir certains acteurs dispersés et les assembla au même moment au même endroit. Au bon endroit, au bon moment.

Certains pourraient penser : au mauvais endroit, au mauvais moment car tel est trop souvent le cas dans la vie. Mais il arrive parfois que la vie soit bien faite. Oui, la vie est bien faite de tout.

Au moment donc où Victor, furieux et dépité, sortait de la chambre de notre Petit Vieux, Champa courait sa vie dans les couloirs de la Maison de retraite et plus particulièrement dans le même couloir que celui où se trouvait notre cher kiné ; dans le même temps, dans le même élan, avec la même urgence, l'un percuta l'autre, lequel des deux nous ne le saurons jamais. Oui, qui percuta l'autre ? Victor percuta Champa, autant que Champa percuta Victor. Ils se télescopèrent sans soupçonner un seul instant que quelqu'un d'autre au monde qu'eux puisse exister à ce moment-là. Mais se foncer ainsi l'un dans l'autre, ça fait mal, c'est très désagréable, ça surprend, ça suspend le temps de la surprise, le temps de se reprendre, de reprendre ses esprits ; alors oui, nous pourrions spontanément penser que la vie est mal faite et qu'ils se sont trouvés au mauvais endroit au mauvais moment.

Et pourtant non.

Non. Pas du tout.

Et pourquoi non ?

Pourquoi pas du tout ?

Eh bien tout simplement parce que, comme le disait le poète, notre cher Paul, « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous »⁴, et qui si Champa se retrouvait là au même moment que Victor, ce n'était pas sans raison. Cet accident corporel serait même déterminant pour la suite de leurs histoires, de leur histoire, et donc de la nôtre. Car sans cet événement qui pourrait vous sembler mineur, il n'y aurait pas eu la même suite à notre roman. Mais pas du tout. Ce roman n'aurait pas été celui qu'il sera. Sans cet incident, Champa et Victor ne se seraient jamais croisés, jamais rencontrés, n'auraient même jamais soupçonné l'existence de l'un de l'autre et n'auraient jamais pu unir leurs forces. Et l'infini beauté de leurs bontés.

⁴ Citation de Paul Eluard

« Aïïïeuhhhhh ! Zut de crotte de bique, vous pouvez pas faire un peu attention au monde qui vous entoure !!! Vous m’avez fait mal, j’aurais pu tomber, me déboîter l’épaule, me casser le bassin, me traumatiser le crâne, et même perdre connaissance.

- Rien que ça ! Vous n’en rajoutez pas un peu par hasard, Madame ?

- Non mais vous êtes pas bien vous, vous êtes complètement cinglé, faut vous faire soigner. C’est pas parce que vous portez une blouse blanche qu’il faut vous croire tout permis.

-Ah bah merci, je peux vous retourner le compliment, vous m’avez littéralement foncé dessus, comme si vous étiez seule au monde. Oui, c’est ça, seule au monde. Oh mais soyez rassurée, vous n’avez rien, absolument rien – à part peut-être un caractère de cochon, pensa-t-il en silence –, puisque tout le monde peut encore vous entendre hurler à travers tous les murs du bâtiment, même les plus durs de la feuille ! Et sincèrement, entre nous soit dit, – au moment-même où il prononçait ces mots, il s’apercevait qu’il était en train de parler comme son Petit Vieux, décidément il le poursuivait jusque dans sa manière de s’exprimer – cela aurait vraiment été dommage que vous perdiez connaissance Madame, car si vous aviez perdu connaissance, nous n’aurions jamais pu faire connaissance.

- ... et drôle avec ça...

- Bon allez, on ne va pas se fâcher pour si peu avant même d’avoir fait connaissance, non ? Qu’en pensez-vous ? Je vous demande pardon, en effet j’aurais pu faire un peu plus attention en sortant de cette chambre. Mais j’avais quelques circonstances exténuantes si vous voulez bien me passer l’expression... Je viens de me faire traiter de petit con par mon patient, et en plus il ne veut plus que je m’occupe de lui. Avouez que j’ai quelques raisons d’avoir la tête un peu ailleurs qu’à ce couloir. Alors, vous voulez bien me pardonner ?

- Oui d’accord je veux bien faire un petit effort puisque vous reconnaissez si facilement vos torts. Mais tout de même, si vous aviez fait attention, vous...

- Victor ! Je m’appelle Victor.

- Moi, c’est Champa, bougonna-t-elle.

- Oh tiens c’est original ça comme prénom, je n’avais encore jamais rencontré quelqu’un qui s’appelle Champa. C’est charmant, vraiment charmant, ça sent le bonheur et la joie de vivre, ça pétille sur le bout de la langue comme le...

- Comme le champagne, oui c’est ça, exactement ça. Une évidence pour mes parents. Je les soupçonne justement d’en avoir un peu abusé le jour où ils m’ont attribué ce prénom ridicule. Franchement, c’est moche, il ne me plaît pas du tout ce prénom, quelle idée saugrenue. Champa... qu’est-ce que j’ai pu souffrir des railleries de mes camarades à l’école, toutes plus subtiles les unes que les autres, comme vous pouvez vous en douter. « Un champeur sachant champer est un bon

champeur ; Champ par ci champ par là, champagnole, tu payes ta gnôle ? ; Hé Champagne, quand tu pètes tu fais des bulles ! » J'ai bien dû me faire une raison, et l'élan d'amour que ce prénom porte en lui efface tout le reste. Mes parents m'ont raconté qu'il était sorti de leur cœur avec une telle fulgurance qu'il ne pouvait en être autrement. J'étais la bulle diamantine miraculeuse, l'effervescence de leur vie, leur nectar et leur joie de vivre, leur chant cristallin de Bohême. Désormais, nous étions une famille. Et ça, la famille, on ne peut pas y toucher. Un prénom, même moche, c'est sacré. Remarquez, ça aurait pu être pire, ils auraient pu m'appeler Clicquot, Ruinart ou Pérignon, pourquoi pas Chandon, voire Moët ?!

- Quel programme dites-moi... ! Tenez, cela m'a donné la pépie. Ça vous dirait d'aller boire un bon café de jus de chaussettes dans la petite salle dédiée à la détente, au bien-être et au repos éternel ? Quand vous aurez terminé votre course athlétique, bien entendu. Je vous invite cela va de soi. J'ai tant à me faire pardonner.

- Vous savez que vous avez beaucoup d'humour pour un homme ?

- Oui, je sais. Mais hélas, souvent beaucoup trop subtil pour la gent féminine. C'est là le grand drame de ma vie !

- Bon allez, on va le boire ce jus de charentaises ? J'irai récupérer mon dossier après, c'est plus prudent, je ne voudrais pas risquer de l'oublier à la machine à café. Tête de moineau que je suis. Une fois ça suffit.

- Un petit moineau qui sent le champagne, c'est mignon tout ça dites-moi. »

Et voici comment ce qui aurait pu être une catastrophe et en rester là se métamorphosa en belle aventure. Et n'en resta pas là.

Et voici comment Victor était parvenu à désamorcer une situation conflictuelle pour en faire une situation excitante et pleine de promesses. Excitante et prometteuse ? Oui tout à fait. Mais il ne s'agit pas de la situation à laquelle vous pensez, petits morfales de l'amour que vous êtes, petits romantiques à l'eau de fleur bleue de rose que vous aimeriez être. Non, pas du tout.

Voilà, c'était ça la grandeur de Victor, sa force : désamorcer, apaiser, arranger, arrondir les angles, et faire d'un vilain conflit une belle histoire.

Victor, Champa, La Fouine

Nos profondeurs, nos silences.

« Alors mon cher Victor, qui êtes-vous et que faisiez-vous avant d'avoir failli me mettre sur le carreau ?

- Eh bien c'est simple, je suis celui qui passe dans les chambres des résidents pour faire des chatouilles et des papouilles sur toutes leurs zones sensibles. Je suis le prolongement de leurs corps et parfois même de leurs pensées, et certaines sont si embrouillées que ce n'est pas toujours évident pour moi de m'y retrouver. Et de les y retrouver. Je suis le prolongement de leurs maladies pour ceux qui en souffrent, je suis le prolongement de leur jeunesse, pour ceux qui en ont eu une, je suis celui qui absorbe et résorbe, celui qui creuse au plus profond des rides, celui qui souvent, bien trop souvent, les accompagne jusqu'à leur voie lactée, celui qui déplie leur vie et lit dans tous les plis de leur corps, et comme dit un de mes patients, un récalcitrant de premier ordre, La Fouine, « à nos âges ce ne sont pas les plis qui manquent » !

- La Fouine tu dis ?

Mais dis-moi, en vrai, tu fais quoi ici ?

- Une question à la fois s'il te plaît, c'est bien connu je n'ai pas plusieurs cerveaux moi, contrairement aux femmes. Donc, en vrai je suis kiné, et tout ce que je t'ai dit est vrai. Oui, La Fouine, un drôle de gars, je peux te le dire. Je le connais depuis des années, bien avant qu'il ne tombe malade, et cela fait des années que j'essaie de redresser ses travers, mais rien à faire, il est coriace comme la terre de ses montagnes. Je peux te dire que c'est un sacré numéro. Il est pénible et têtu comme c'est pas permis, mais c'est un homme exceptionnel, intègre, un homme au grand cœur.

- Ah bon, il est malade ? Je l'ignorais. Ça ne se voit pas, enfin je veux dire qu'on ne le croirait pas malade, il a l'air en super forme. Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est grave ?

- Tu le connais ?

- Pas beaucoup non, je ne l'ai vu qu'une fois, mais j'aimerais le connaître un peu mieux. Il a un charisme auquel on ne peut pas résister. Et j'ai l'impression que lui me connaît mieux que je ne le connais, et ça m'intrigue. Il m'intrigue. Il m'exaspère, il est exécrationnel et pourtant il m'attire. J'ai l'impression qu'il est odieusement adorable. Tu crois que c'est possible ça ?

- Oui c'est tout à fait possible, il me fait exactement le même effet. Et il est odieusement adorable, je te le confirme. Il est très malade. Il a une tumeur au cerveau et son état va rapidement se dégrader.

Plus vite qu'il ne veut l'admettre. Il refuse de considérer sa maladie, il essaie d'en faire une force, un atout, un charme même, mais il me fait peur. Il pense qu'en l'ignorant elle finira par disparaître comme si elle n'avait jamais existé. Mais elle aura raison de lui, avant qu'il puisse avoir raison d'elle.

- Et alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? Pourquoi t'a-t-il jeté de sa chambre ?

- Mais tu es toujours comme ça toi ? Tu poses toujours deux questions à la suite ? Figure-toi qu'il s'est mis en tête de récupérer son chien. Son vieux chien. Qui n'en a plus pour longtemps lui aussi. Qui commence lui aussi à traîner son petit popotin. Et mieux encore, il veut le récupérer, sortir d'ici et partir mourir avec lui dans ses montagnes, au sommet de sa montagne. Il veut avoir le dernier mot. Jusqu'au bout. Voilà, c'est tout ce qu'il désire, et il est totalement obnubilé par ce désir. Il ne pense qu'à ça et je suis bien ennuyé à vrai dire. Car je serais le premier à vouloir lui accorder cette ultime faveur. Mais comme tu dois t'en douter, ce n'est pas évident, c'est même contraire à la déontologie. Sa demande est extrêmement compliquée à gérer pour moi, d'un point de vue professionnel d'abord, mais également d'un point de vue personnel, car je suis devenu proche de lui depuis toutes ces années. Et je suis quelque peu tiraillé. Il est très seul, ou plutôt terriblement solitaire et n'a pas l'habitude qu'on lui dicte ce qu'il doit faire ou non. Et n'acceptera jamais qu'on lui impose une fin de vie qu'il ne souhaite pas. Essaie de discuter un peu avec lui si tu en as l'occasion et tu verras, il n'est pas vraiment conforme aux normes, ni même à la loi. Il est atypique et terriblement attachant. Il râle et bougonne à tue-tête, mais je ne l'ai jamais entendu se plaindre ni même réclamer quoi que ce soit. C'est la première fois qu'il me demande quelque chose.

- Tu vois, c'est bien que tu me dises tout ça, car il y a quelques jours, alors que je rencontrais les résidents pour la première fois, il est vrai qu'il m'est immédiatement apparu comme un être à part, un être complexe et profondément blessé. Un être des profondeurs. J'avais l'impression qu'il aurait voulu être content d'être avec nous, qu'il était même presque content d'être là, mais j'avais également la sensation qu'il refusait de l'admettre. Comme s'il n'arrivait pas à se laisser aller alors qu'il en avait terriblement envie. Comme s'il avait honte de pouvoir être heureux. Comme s'il voulait se fondre à nous sans se confondre à la masse. Je l'ai senti totalement écartelé. Et alors là, dès qu'il a senti que les choses lui échappaient et qu'il ne contrôlait plus vraiment la situation, il s'est emporté et est parti précipitamment. A tout quitté.

- Oui, c'est tout lui ça. Mais dis-moi Champa, tu es fine psychologue, je trouve que tu as tout à fait cerné ce grand gaillard sans jamais l'avoir vu auparavant. Et toi, tu fais quoi ici ?

- J'anime des ateliers d'écriture et je pratique également la zoothérapie. L'autre jour, il s'agissait de notre premier atelier, alors pour que chacun puisse se présenter et se détendre, je leur ai proposé un petit jeu genre mélange de portrait chinois et de questionnaire de Proust, et je dois t'avouer que j'ai été scotchée par les réponses de La Fouine. Il m'a immédiatement fascinée.

- Quoi ? Tu vas me dire que La Fouine a accepté d'assister, et même de participer à ton atelier ? Alors là chapeau ! Comment tu as fait pour le faire sortir de sa chambre ? Alors là tu m'épates, je n'en reviens pas ! Tu es trop forte Champa. Lui qui refuse toujours tout en bloc sans même chercher à comprendre de quoi il s'agit.

- Oui mais comme je te le dis, il y a tout de même eu un hic et même un choc. Lorsque je suis allée chercher mes animaux pour la séance de zoothérapie, là où les autres résidents ont manifesté un enthousiasme prévisible, lui a manifesté un manque d'enthousiasme imprévisible. Il a même réagi violemment lorsque je lui ai présenté une petite chienne adorable. Il a quitté la pièce avant la fin de la séance et je ne l'ai plus revu. Il était très en colère. Mais je comprends désormais, après tout ce que tu viens de me dire, sa maladie, la maison de retraite, et surtout son chien, oui je comprends que cette colère cachait manifestement une profonde détresse, une tristesse abyssale. Je ne supporte pas ça Victor. Tu sais, s'il y a bien une chose que je ne supporte pas sur cette terre c'est de voir les gens souffrir. Surtout tous ces p'tits vieux et toutes ces p'tites vieilles. Je les aime trop pour les laisser souffrir ainsi sans rien tenter. Même si je ne suis qu'une poussière, qu'un grain de folie dans leur vie, qu'une bulle de champagne le temps d'une heure, donc presque rien ou si peu, eh bien ce moment a le mérite d'exister. Et rien que pour cela, ma vie vaut la peine que je la vive.

Tu sais, beaucoup de gens se moquent gentiment de moi lorsque je leur parle de la zoothérapie, mais tu ne peux pas savoir à quel point ces moments que je leur offre, ces moments de partage qui sont bien plus que des cadeaux, et tout ce que ces animaux leur offrent sont merveilleux. Rien que pour ces moments-là je suis heureuse d'être en vie. Lorsque je vois les visages de ces personnes si fragilisées s'illuminer au contact de ces petits animaux, j'en ai les larmes aux yeux. Voir leurs doigts paralysés de rhumatismes se mettre à se détendre pour caresser les pelages des animaux, entendre des personnes habituellement très renfermées et quasi muettes se mettre subitement à parler à ces animaux comme s'il s'agissait d'un membre de leur famille, tu vois, tout ça, ça peut sembler tout con, mais moi, ça me bouleverse. »

Champa et Victor étaient comme abasourdis. Car dans leur esprit, tout là-bas, à l'horizon, se profilait un petit miracle.

Ils étaient restés ainsi suspendus à leur échange un bon moment et avaient agréablement prolongé leur silence. Un silence qui ne leur pesait pas, bien au contraire, un silence léger, un silence profond. Le silence. Celui qui fait du bien, celui qui vous rapproche. Celui qui vous dévore du regard. Celui qui vous parle et trouve forcément le mot juste.

Chacun était réfugié dans les pensées de l'autre.

Une seule et même pensée.

Le vif des sujets

Notre petit grumeau

Ah tiens ! C'est l'heure de la tisane, l'heure du mug qui torture ton effigie, l'heure de la citation hautement spirituelle et philosophique. C'est l'heure de l'heure ! Je me demande bien pourquoi, moi qui ai tout le temps de prendre le temps, moi qui ai tout le temps de ne pas l'avoir encore longtemps, moi pour qui le temps ne signifie plus grand chose d'autre que du passé, moi pour qui le temps a finalement si peu d'importance, oui je me demande bien pourquoi je prends toujours le même temps aux mêmes moments. Je me demande bien pourquoi je me dis toujours : ah tiens, c'est l'heure de l'heure. Il est l'heure d'être à l'heure. Mais à l'heure de quoi ? Franchement quand on y pense c'est totalement débile. Tu ne trouves pas ?

Comme si j'avais peur d'être en retard. De rater l'heure. Mais rater l'heure de quoi ?

Je me demande bien pourquoi je m'incrute une horloge, toujours la même, au fin fond du cerveau. C'est tout simplement que ça doit me rassurer, je ne vois pas d'autre explication.

Alors oui, voilà, c'est l'heure de la citation. Ça aussi c'est étrange : à quel point je sais qu'elles sont totalement insipides et à quel point pourtant je me fais un régal d'en déballer une chaque jour.

« Laissez votre cœur parler au cœur des autres. »

Pfff, tu vois je te l'avais bien dit, du grand n'importe quoi. Si je devais laisser parler mon cœur au cœur des autres, ce serait pas franchement reluisant. Et puis à quoi bon, tu as pu constater ce que ça a donné quand j'ai laissé mon cœur parler à celui de Victor. Un vrai roc son cœur. C'est pas un cœur ça, c'est un professionnel qui écoute ce que sa tête lui dit, qui écoute ce qu'on lui a appris à penser, qui applique sa déontologie, quitte à briser les cœurs des autres.

Mon cœur je le garde pour mes souvenirs, pour mon pull à huit manches, pour ma famille disparue aussi rapidement que le lapin apparaît dans le chapeau du magicien.

Mon cœur je le garde pour mon Alibi, mon vieux pépère que j'ai pas voulu abandonner mais ça revient tellement au même pour lui... Je t'oublie pas mon pépère, je le jure, je te le jure je ne t'oublie pas. Jamais je ne t'abandonnerai. Jamais je n'abandonnerai les souvenirs que j'ai de toi, tous ceux qu'on partage depuis quatorze ans déjà. Tu n'es pas là mais je te vois malgré tout à mes côtés. Je sens le souffle humide de ta truffe sur ma main. Cette main que tu es le seul à considérer. Cette main qui ne caresse que toi, celle que tu as su saisir lorsque je l'ai tendue vers toi. Je sens la douceur de ton regard sur ma vieille carcasse me faire tomber à la renverse. Je compte tous tes pas dans les

miens. Mon Alibi, m'entends-tu ? Sais-tu combien tu me manques ? J'aimerais tant que tu sois encore à mes côtés.

Comme tous les êtres sensibles et ordinaires, comme tous les gens qui ont souvent mal au cœur, je conserve précieusement, à l'abri des regards indiscrets, tout au fond des plis de mon portefeuille, la petite photo fripée de ma petite famille. La vraie. La mienne. La seule.

On est là, tous les quatre, comme dans un rêve, comme si nous n'avions jamais existé, comme si on nous avait inventés, comme si je regardais un mensonge. Notre bonheur est gravé ici et là, figé, incrusté sur ce morceau de papier qui aurait pu servir à imprimer n'importe quoi d'autre, la photo d'une plage du bout du monde, celle d'un monument historique, celle du portrait d'une femme au regard insoutenable, celle du sommet d'une montagne noyé dans le ciel d'un bleu électrique, celle d'un bonhomme de neige, celle d'un chien assis face à son maître, celle d'un petit garçon qui pleure ou encore celle d'une nature morte. Mais ce papier a servi à imprimer et graver ma famille. Et lorsque je prends le temps de la regarder, alors je réalise que non seulement ce moment-là a bel et bien existé, mais que c'est bien nous qui l'avons vécu. Nous le vivions au moment même où un photographe l'a figé. Du passé toujours présent aujourd'hui, du passé très vif, du présent déjà passé au moment même où le photographe a appuyé sur sa gâchette.

Tel un assassin.

Tiens, cela me fait penser au jour où mon père avait acheté une petite caméra d'occasion, histoire de filmer l'histoire de sa famille, de la dérouler sur la pellicule et de la voir s'agiter dans tous les sens. Il regardait nos vies défilier à travers le trou de sa caméra et était heureux comme un réalisateur de chef-d'œuvre, le réalisateur de son chef-d'œuvre familial. « Oubliez-moi ! » s'exclamait-il. Il nous disait de faire comme si on ne le voyait pas, comme s'il n'était pas là, de vivre comme on vivait habituellement. On avait beau lui expliquer que c'était bien beau de dire ça, mais qu'avec toute l'agitation qu'il dégageait, ce n'était pas facile de faire comme s'il n'existait pas. Car mon père existait. Il existait même beaucoup. Il nous suivait partout avec sa caméra, comme s'il ne voulait surtout pas manquer le plus petit événement qui ferait notre grande vie. Sa caméra était devenue le prolongement de lui-même, et depuis, notre vie était devenue un vrai festival. Il nous filmait dans les éclaboussures du bain de la mousse plein le menton, il nous filmait à table ma sœur aspirant ses spaghettis à la tomate tout en tournant ses pointes d'oreilles entre son pouce et son index comme pour rembobiner ses pâtes en spirales à l'intérieur de son ventre, exagérant ses rires aux éclats, ses dents noyées dans le rouge de la sauce, il nous filmait au lit en batailles d'oreillers déplumés, boudeurs au petit matin la moustache de chocolat au lait autour de la bouche, en rires fous lorsque

notre mère nous portait aux cieux à nous en couper les souffles, dans nos parties de cache-cache pas cachés du tout, sur les chemins de randonnée lorsque ma sœur et moi nous écroulions dès les premiers pas en demandant « c'est quand qu'on arrive » et qu'il nous répondait que ce serait « cancancon n'arrêterait de se plaindre et de geindre ».

Il filmait ma mère sous tous ses angles et sous toutes ses rondeurs, usant des kilomètres d'amour de pellicule, des bobines de bobines, et elle, elle fixait l'œil de sa caméra allant droit au cœur de mon père. Mes parents s'aimaient et leur bonheur se reflétait sur nos enfances. Il irradiait nos cœurs et nos visages, il vertiginait nos vies.

Je me souviens de ma mère, notre mère, faisant la roue dans le jardin, une roue parfaite, sa robe dévoilant ses longues jambes fines élancées dans les profondeurs célestes, sa robe levant le voile sur sa culotte de dentelles blanche, ses pointes de pieds semblant vouloir décrocher les rayons de notre soleil pour les enrouler autour de tous nos cous, ses mains ancrées au sol doigts bien écartés en appui sur cette terre qui était nôtre. Cette envolée de robe, cette robe retournée sous les coulisses du tissu, gonflée telle une montgolfière par-dessus la tête de notre mère, noyant les pépites de ses rires en un filet de voix étouffée au fond de la douceur cotonneuse de cette étoffe. Et je me souviens une fois de la splendeur de l'éclat dans la voix de ma mère lorsqu'elle s'est redressée, droite comme un « i », a tout cessé, tout mouvement, toute parole, toute virevolte de tissus, puis a tourné son visage vers celui de mon père-caméra et a solennellement déclamé :

« Chéri, tu te rends compte, quand on verra ça dans quelques années... ! »

Comme si cette ribambelle de journées et de mois, qui était une de nos dernières ribambelles, n'était que la première d'une longue et belle vie.

La vie qui m'attendait allait être longue, surtout sans eux, surtout après l'hôpital et mon placement à la MECS.

Je n'étais pas si mal que cela à la MECS, je voyais que les gens faisaient des efforts pour moi. Je voyais bien qu'ils faisaient tous les efforts que je ne faisais pas. Ce n'était pas que je ne voulais pas les faire, mais je ne pouvais pas.

J'étais trop triste pour être bien dans cette Maison.

Ils avaient beau faire tous les efforts du monde, mon monde ne m'appartenait plus et je n'en voulais plus de ce monde. Je voulais mes parents, ma sœur, ma famille. Notre film, notre festival.

Je voulais Mon Flic. Je voulais son cou. Mes bras autour de son cou.

Je voulais mon chien. Son odeur qui sentait bon et mauvais, sa folie. Je voulais récupérer mon chien pour lui donner un nom.

Tu vois, déjà à l'époque je voulais retrouver mon chien. Décidément, l'histoire ne fait que se répéter, la vie est un éternel recommencement. Un renoncement éternel.

Un jour, un matin plus exactement, c'est souvent le matin que les choses importantes se font et se défont, un matin un couple est venu dans mon orphelinat et m'a regardé comme un paquet cadeau. Ils avaient un seul et même sourire idiot figé, paralysé au milieu de la figure, ils étaient moches et bêtes. C'est ainsi que j'en avais décidé. Ainsi qu'il en serait.

Je te passe les détails parce que franchement ils ne valent pas la peine d'être décortiqués et en plus je les ai oubliés ! Raison suffisante pour ne pas les évoquer. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont venus vers moi, la femme a posé sa main droite sur mon épaule droite (ah bah ça c'est un peu un détail tout de même), ils m'ont accompagné jusqu'à ma chambre pour prendre mes affaires. Puis, la nana de la MECS m'a ébouriffé les cheveux, parce que oui tu peux me croire à l'époque j'en avais une tignasse, m'a dit au revoir comme elle m'avait dit bonjour la première fois à l'hôpital, et on est partis.

« Aujourd'hui ta famille d'accueil va venir te chercher. Tu vas voir, ce sont des gens formidables. »

Je suis monté à l'arrière d'une voiture familiale, une grande voiture pour plein d'enfants et de parents formidables.

Et voilà, j'étais l'enfant-paquet, l'enfant-colis, l'enfant-cadeau qu'on trimballait d'un lieu à un autre, d'un être à un autre, d'une famille à un orphelinat à une famille d'accueil. Je n'ai pas à me plaindre. Oui, j'ai été bien accueilli. J'ai même été bien recueilli. Cueilli dès l'enfance, tout frais, tout neuf, tout défait, tout déformé par la perte.

Je ne comprenais pas pourquoi ce n'était pas Mon Flic qui était ma famille d'accueil. J'ai toujours conservé cet espoir en moi, celui qu'il reviendrait un jour pour me recueillir et me secourir comme il l'avait fait. Vite et bien. Sans poser de questions. Car les réponses, lui, les avait.

Toute ma vie ce flic serait mon héros.

Aujourd'hui encore il l'est, même si je sais très bien qu'il est mort lui aussi depuis belle lurette. Le temps défaisant son œuvre.

Ma famille d'accueil fut remarquable. Des gens dévoués et sincères. Des gens aimants qui m'ont immédiatement intégré aux autres membres de la famille, aux autres enfants. Mais les autres c'était les autres, et j'avais beaucoup de mal à me greffer aux autres. « Un récalcitrant », comme l'écrivait le rapport. Et pourtant, j'essayais de faire des efforts.

Mais j'avais beau faire des efforts, je n'y arrivais pas. J'avais la sensation d'être le grumeau de la famille, celui qui, irrémédiablement, transformait la pâte la plus voluptueuse en infâme boule compacte indigeste. L'ingrédient qui faisait tourner la sauce.

Le jour de mes vingt-et-un ans, j'ai pris mon baluchon, presque toujours le même, j'ai remercié du fond du reste de mon cœur cette famille qui avait tout fait pour m'accueillir et m'offrir tout ce qu'elle avait à m'offrir, et je me suis rendu chez un tatoueur.

Je lui ai demandé qu'il m'encre une étoile noire juste au-dessus de l'omoplate gauche.

Ce qu'il fit sans poser la moindre question.

Je sais que toi tu te poses des questions petit curieux, mais sois patient, j'y répondrai bientôt.

Ses noces

Son océan de bonheur

« Dis donc Toi, tu crois que je suis pas au courant espèce de sale bidouille ?

- Mais de quoi tu parles encore ? T'en as pas marre de raconter des sornettes, vieille foldingue ?

- Pouah, ne t'inquiète pas pour la foldingue, crois-moi je suis peut-être à la dérive, je suis peut-être folle, comme tu te plais à me le répéter, mais je ne suis pas bête.

- Pour un peu je te croirais dis donc...

- Arrête ! Arrêteuhhh ça tout de suite ! Toudsuiteuh tu m'entends ? Tu crois que je sais pas que de quoi tu parles à Victor dans le secret tout bas de ses oreilles ? Mais même tout bas, mon canari il vous entend avec ses oreilles de lynx et après il me répète tout. Tout. Toutou, toutoutouhhhhh tchou-tchou, ouhhhhh. Tu crois que je sais pas ce que tu mijotes ?

Mon mari, sache-le une bonne fois pour toutes, est de la *Malice*, si tu vois ce que je veux dire, tu sais ces gens qui luttent contre ceux de ton espèce ; et il va te dénoncer, ça j'en suis sûre il me l'a dit pas plus tard qu'hier de demain.

- Ça y est la voilà qui déraile à nouveau... tu me fatigues Al. Si tu savais à quel point tu me fatigues. Et d'abord, de quoi tu parles ? Au courant de quoi ?

- Franchement, à ton âge, mon pauvre vieux gargouille t'es vraiment pathétique. Et pas que tes tics, haha, je sais tout La Fouine. Je sais que tu veux partir. T'as pas honte ? Fuguer à ton âge, non mais t'as pas trouvé mieux comme crise d'ado-descente ? Tu t'imagines escalader le portail verrouillé à triple tour avec tes vieilles charentaises de vachies et ton dos tout penché vers le diable ? Je sais que tu comptes tes poussières, t'arrêtes pas de le radoter dans les couloirs de la maison du mort de rire, et tu vois, ça même si je voulais l'oublier j'y arriverais pas ! Tu es mon comble La Fouine. Tu crois que radoter c'est drôle et intéressant mais méfie-toi mon escafignon bibi, la radote c'est pas bon non plus ça pour ton cerveau de vrac. Car je suis peut-être folle, mais je voudrais pas dire, euh, pas direuhhh, je sais pas lequel des deux est le plus à plaindre.

- Sors de ma chambre Al. Sors d'ici, ça suffit maintenant, tu m'exaspères ! et dis à ton canari qu'il arrête de te rapporter des mensonges. Et puis de toute façon, dans dix minutes tu auras oublié tout ce qu'il t'a dit.

- Que tu crois, mon petit maquignon vénéneux d'la trompette en doré mi facileuuuhhhh. Que tu crois, croa, crowah, wouah wouah. Ouaf ! »

Du fin fond de sa folie Al demeurait un génie ignoré de la vie.

Hormis écouter aux portes, et plus particulièrement à celle du Petit Vieux, elle avait bien d'autres manies comme des pulsions, pulsations de son corps, et l'une d'elles consistait à la guider, presque chaque nuit, parfois même plusieurs fois par nuit, sur le chemin des cuisines sombres et désertes. Va savoir pourquoi, son canari était insomniaque et avait faim la nuit. Alors, lorsque tout dormait ou presque, Al et son canari sortaient à pas de velours déterminés de leur chambre, contournaient la salle des aides-soignantes pour se diriger vers la cantine. Le ménage avait beau être fait de manière irréprochable, il restait toujours suffisamment de miettes pour satisfaire son petit oiseau d'appétit. « Mange mon canari bibiriri, mange. Tu ne sais pas qui te mangera. »

Et pendant que bibi picorait les miettes de vies, mies croûtes, mi mies, Al déambulait.

Une nuit, son regard tomba sur une clé suspendue à un badge négligemment oubliés sur le plan de travail par une cantinière ou une femme de ménage. Le badge ne cessait de lui faire des clins d'œil rouges très agaçants, régulièrement, précisément toutes les cinq secondes selon ses comptes. Très en colère, elle arracha la clé du badge et la jeta au fond de la poubelle. Elle saisit le badge, lui ordonnant de cesser immédiatement ses clignotements, mais celui-ci ne sembla nullement intimidé. Elle le tourna, lui donna une tape, le retourna, mais rien à faire il clignotait toujours aussi rouge. Elle appuya de toutes ses forces sur le bouton situé en bas de l'objet, il était souple et doux comme une caresse, il roula comme du velours sous son index, chatouilla le bout de son doigt, c'était vraiment rigolo tout ça ! D'autant plus rigolo lorsque le clignotement passa au vert et, dans un sursaut, « clac », déverrouilla la porte surplombée d'un boîtier vert rectangulaire sur lequel Al put voir une flèche blanche accompagnée d'un petit bonhomme, tout aussi blanc, qui semblait courir et s'enfuir loin d'ici.

Alors, Al se mit à courir, et de déambulations en déambulateurs, elle parvint aux confins des frontières d'ici là-bas. L'extérieur. Et enfin, le portail.

Cela faisait des mois que Al déambulait au cœur de la nuit, guettant l'arrivée de son mari de l'autre côté de l'enceinte de l'établissement. Mais ce fut bien cette nuit-là que ses efforts furent récompensés. De loin. Au loin, tout près d'ici, dans la rue désormais épaisse des écumes solitaires étendue par-delà le portail, tellement par-delà qu'elle seule put la distinguer, elle aperçut une ombre lumineuse. La silhouette anguleuse impeccablement ficelée dans un long tissu sombrement élimé se dirigeait merveilleusement vers le portail.

Vers Al.

« Chérie, murmura-t-il. »

Chérie. Ce mot qui était le leur. Cher i. Lettre tant aimée.

« Ouvre. C'est moi. Chérie, ouvre-moi.

- Oui, oui, ouiiiiiiii. Regarde ce que j'ai dans la main.

- Tu es géniale ma chérie ! Mais fais vite, je suis pressé.
- Bordeleuhhhh, j'y arrive pas. Je comprends pas...
- Sans vouloir te vexer, ce n'est pas avec ce badge que tu vas pouvoir ouvrir. Mais dépêche-toi ! Si tu n'ouvres pas ce portail je vais mourir.
- Non, non ne fais pas ça je t'en supplieuhhh.
- Essaie encore.
- Attends, je reviens toudsuite. J'ai une idée, bonne ! »

De toutes ses forces flageolantes, Al retourna aux cuisines, plongea les bras au fond de la poubelle, récupéra la clé à la dérobée de ses démons, prit son canari sous son bras, se précipita vers la silhouette aimée et lui ouvrit le portail.

La chambre accueillit le couple sans que personne ne s'en aperçoive. Comme si de rien n'était. Elle s'endormit en chien de fusil, la tête posée sur l'épaule de son mari, son corps fané enroulé autour du flanc rassurant de l'homme tant attendu, le nez enfoui dans l'odeur subtilement parfumée de ses cheveux, les doigts crispés sur la clé qu'elle avait à nouveau accrochée au badge.

L'hippocampe

Il arrive parfois que l'hippocampe dérive à contre-courant de notre cerveau.

Le lendemain matin, lorsque Al déboula dans la chambre du Petit Vieux, celui-ci était absorbé dans les eaux vaporeuses de sa tisane providentielle. Il songeait à son étoile noire et à tout ce qu'elle signifiait pour lui.

« Viens vite Toi, viens vite !

- *Toi*, figure-toi qu'il s'appelle, et qu'il s'appelle même La Fouine.

- Vite, s'il te plaît dépêche-toi, mon canari a disparu. Je ne le trouve plus. Je suis sûre que c'est mon mari qui est parti avec. Il me l'a volé et puis c'est tout. Cette nuit il me l'a dit. Il m'a dit que si je n'écoutais pas les infirmières et que si je ne me tenais pas à carreaux, alors il m'enlèverait mon canari.

- Mmm, j'arrive... »

Et le temps que le Petit Vieux enfile ses pantoufles pour la suivre, celle-ci avait uriné toute sa vessie sur le lino de sa chambre.

« Ah non merde Al, tu fais chier. Tu commences vraiment à m'emmerder. Mais regarde ce que tu viens de faire ! Tu pouvais pas te retenir un peu ou aller aux chiottes ? C'est quand même pas compliqué ! Tu fais chier Al !

- Dis plutôt que je fais pisser mon petit météorisme enchifrené !

- T'es vraiment pas drôle Al. En plus je comprends rien à ce que tu me dis, ça n'a ni queue ni tête.

- Nikeu nitète, ouh ! que c'est drôle ça, c'est joli, nikeu nitète tamère !! Nycthémère !

- Arrête ton slam vieille peau de folle et montre-moi ta chambre, je vais le retrouver en moins de deux moi ton canari.

- Oh c'est vrai ? Tu ferais ça pour moi ? C'est gentil je sais que t'es gentil Toi, c'est pour ça que je veux faire l'amour avec toi toute la vie. »

La pauvre Al avait perdu tous ses repères. Elle ne parvenait plus à se souvenir de ce qui existait et de ce qui avait fait sa vie, en revanche elle se souvenait parfaitement de tout ce qui n'existait pas.

D'où sortait-elle ce canari que personne n'avait jamais vu ? Pourquoi ne voyait-elle plus ses enfants alors même qu'ils étaient sous ses yeux ? Comment pouvait-on attendre le retour d'un mari qui avait disparu depuis si longtemps et qui ne reviendrait jamais ?

Le Petit Vieux commençait à en avoir assez de cette vieille bique, il se demandait pourquoi c'était toujours vers lui qu'elle venait. En même temps, cette petite bécasse lui soulevait le cœur, il aurait

bien voulu l'aider, mais il savait qu'il ne pouvait plus rien pour elle. Que sa maladie l'entraînait dans un pays qui lui était totalement étranger et auquel il n'aurait jamais accès.

Elle était habillée comme un as de pique, tout était à l'envers, ce qui aurait dû se trouver dessus était dessous, et forcément, ce qui aurait dû être dessous était dessus. Elle avait fait un effort, pour une fois elle avait mis une culotte, mais elle l'avait mise par-dessus son collant. Puis elle avait enfilé son peignoir dos devant, laissant ainsi son derrière à la vue de tous, avait mis sa savate gauche au pied droit et oublié de mettre la droite au pied gauche.

Le Petit Vieux râlait car oui il faisait souvent les choses en râlant, mais il les faisait toujours de bon cœur. Il râlait donc de bon cœur en se dirigeant vers la chambre d'Al, celle-ci pendue à son bras comme s'il portait un vieux linge sale plié sur son avant-bras, subitement totalement amorphe. Mais il était fier de ce qu'il faisait pour ce petit bout de femme, car oui il le savait et ne voulait pas l'oublier, Al avait été une enfant avant d'être cette vieille femme, elle avait été une femme avant d'être cette femme. Une femme désirable et désirée. Une mère aussi. Alors s'il pouvait l'aider, ne serait-ce qu'un petit peu dans ce qui lui restait de vie, il en serait heureux.

En arrivant dans la chambre d'Al, le Petit Vieux fut saisi par les regards fantomatiques de ses enfants accrochés aux murs de cette chambre insipide. Ils étaient là, suspendus au passé effacé de sa mémoire, mais rien à faire ils n'y reviendraient pas. Sous chaque portrait était pourtant étiqueté un prénom : Hannah, Sarah puis Abel. Les enfants d'Al avaient accroché leurs prénoms à leurs visages, s'accrochant au moindre espoir. En vain. Ce qui était parti ne reviendrait pas. Le passé ne repasserait jamais plus par Al, il ne se déclinerait jamais plus au présent des souvenirs. Le présent dégorgeait le passé tout en aspirant l'avenir d'Al et de son entourage.

Lorsqu'elle vit le regard du Petit Vieux sur les portraits de ses enfants, elle prit un des cadres entre ses mains, celui de son fils Abel, elle ne savait plus compter combien de cadres correspondaient aux étiquettes. Elle prit le cadre dans ses mains, le posa tout contre son cœur, à droite sur sa poitrine, et interpella fièrement le Petit Vieux :

« T'as vu, il est beau mon mari. Hein, il est beau mon mari ?

- Oui Al, il est beau ton mari. Il a l'air gentil.

- Oh oui, je suis heureuse avec lui, si tu savais comme je suis heureuse avec lui...

- Ça se voit que tu es heureuse. »

Et elle se mit à pleurer tout son bonheur.

Maladroitement, car oui cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas déshabillé une femme, il prit son peignoir et le lui remit à l'endroit. Puis lui demanda de s'asseoir sur le bord de son lit, ôta sa savate gauche de son pied droit, et la pria d'ôter sa culotte car elle n'avait rien à faire sur son collant.

« Al, la culotte, ça se met sous le collant. Pas dessus. Y a que Superman qui a le droit de mettre son slip par-dessus son collant. »

Il était heureux de pouvoir l'aider, de voir qu'elle se laissait faire comme une enfant, l'enfant qu'elle avait été. Il songeait à sa solitude, se faisant la réflexion que oui, la solitude c'était le pied, c'était la facilité, la liberté, mais que tout de même, deux solitudes pouvaient accomplir de belles choses, même les plus infimes. La preuve.

« Mais vous êtes qui vous ? hurla subitement Al.

Au secours !!! Au secours, ma culotte, il arrache ma culotte !

Dégagez de ma chambre gros dégueulasse ou j'appelle mon mari. »

Oui, la solitude a du bon. La preuve.

Les mains pleines

Mes mains pleines de toi, ma vie.

Champa préparait toujours ses séances à la perfection. Avec précision. Celle des orfèvres. Tout devait paraître naturel et spontané alors que tout était parfaitement peaufiné et minutieusement prémédité. Bien évidemment, les surprises, les inattendus faisaient partie intégrante de son métier, mais justement, il fallait pouvoir limiter les débordements et les contenir. Préparer ses séances l'aidait à ne pas se laisser trop surprendre par les surprises.

Mais cette séance était encore plus importante que la première et elle avait tenu à la travailler et la retravailler jusqu'au dernier moment.

Elle ne voulait pas que La Fouine lui échappe comme la dernière fois. Elle voulait capter son attention et l'attirer à elle. Le capturer.

Et aujourd'hui, elle avait les arguments. Tous les arguments.

Bien évidemment, il était resté dans sa chambre et n'était pas dans la salle à l'heure convenue. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas y assister. C'est surtout qu'il avait envie de résister. Il crevait d'envie d'y aller, uniquement pour retrouver Champa, sa petite Champa. Il n'attendait que ça. Depuis la séance précédente il n'attendait que la suivante. Il attendait Champa. Mais il voulait que ce soit elle qui vienne le chercher, il voulait lui donner l'impression qu'elle venait l'arracher à sa solitude, à sa chambre, alors qu'il lui suffisait de l'y cueillir.

Le Petit Vieux était bien trop fier pour laisser filtrer si facilement ses sentiments.

Alors il résistait.

« Allez zou, si vous croyez que je ne devine pas votre petit manège. Laissez-moi rire La Fouine ! Voilà, vous avez eu ce que vous vouliez ? Vous vouliez que je vienne vous chercher, que je vous supplie de venir assister à ma séance d'écriture, eh bien voilà c'est chose faite. Alors maintenant on arrête de faire son bébé et on me suit. »

Quant à lui, il était réellement à court d'arguments et ne put même pas émettre un son tant l'aplomb de cette femme l'impressionnait.

Elle parvenait si bien à se glisser en lui sans qu'il s'en aperçoive qu'elle l'agaçait au plus haut point.

Et lorsqu'il s'en apercevait il était déjà trop tard. Bien trop tard.

« Tu m'énerves Champa. Tu peux pas savoir à quel point tu m'énerves.

- Je le sais. Oh que si, je le sais. Mais ça vous plaît tellement... »

Le Petit Vieux était éperdument agacé.

« Bon alors maintenant que nous sommes au complet, nous allons pouvoir commencer notre atelier. Aujourd'hui je vous propose un petit exercice plutôt rigolo puisqu'il s'agira pour chacun d'entre nous de trouver un maximum d'expressions de la langue française contenant le mot « main ». J'aimerais que vous illustriez chacune de vos trouvailles par un exemple concret. Je vous fournis moi-même un exemple de cette consigne : imaginons que je trouve l'expression « avoir la haute main ». Et pour que chacun puisse saisir le sens de cette expression, je la complète par un exemple en l'utilisant dans une phrase : « oui, désormais je le savais, face à lui j'avais la haute main, je le dominais sans la moindre difficulté ».

Ai-je été suffisamment claire ? Vous avez compris ?

- Oui. C'est parfaitement clair, affirma La Fouine.

- Très bien, dans ce cas, il ne vous reste plus qu'à prendre une feuille, un stylo et à faire travailler vos méninges. »

Le Petit Vieux débuta sa petite histoire, histoire d'épater sa dominatrice d'animatrice :

D'une main de fer dans son gant de velours, en un tour de main, il exécuta son vol à main armée en moins de quatre minutes.

Son complice lui demanda s'il voulait un coup de main, mais le voleur qui malgré tout ce qu'on aurait pu croire, avait le cœur sur la main, lui répondit que cela était inutile et qu'il pouvait très bien se débrouiller seul.

Lorsqu'il eut récupéré tout le butin, celui-ci lui remit sa part de la main à la main et lui dit : « maintenant dégage et rentre chez toi, je ne veux plus entendre parler de toi, j'ai la situation bien en main. Je n'ai plus besoin de toi. Tu n'as plus besoin de moi. » Il ne voulait plus le voir, ce type était un bon à rien, et en plus il avait un poil dans la main qui n'en finissait plus de pousser.

Le voleur était content, en ce moment tout lui réussissait, il avait vraiment la main heureuse ! Avec son butin, il allait pouvoir se la couler douce et avoir sous la main toutes les nénétes de première main qu'il voulait. Ça, il en était certain, il en aurait même donner sa main à couper.

Champa leur indiqua la fin de l'exercice :

« C'est bon, tout le monde a pu trouver quelques expressions ou certains ont-ils besoin d'un coup de main ?

- C'était fastoche, dit La Fouine, j'ai fait ça en un tour de main, le tout sans ma face-à-main !

- Oh mais oui dites-moi, non seulement vous avez œuvré vite, mais vous avez travaillé en sous-main avant de venir, c'est pas possible autrement ? »

Entre Champa et le Petit Vieux se jouait une véritable partie de ping-pong, ils adoraient ça, la complicité qui s'instaurait entre eux leur faisait oublier qu'ils n'étaient pas seuls autour de la table. Ils étaient une évidence. L'un était l'évidence de l'autre. Penchée par-dessus l'épaule du Petit Vieux, Champa lisait, sourire aux lèvres, la petite histoire qu'il venait d'écrire. Elle adorait le cerveau de ce vieux bougon, il était fait pour elle. Chaque parcelle de sa matière grise lui mettait le rose aux joues et s'emboîtait à merveille dans la sienne.

Il pouvait sentir le parfum naturel de sa peau mordorée, elle était un voyage au bout du monde à elle seule. Il devinait l'échancrure de son chemisier et son cerveau tout entier y était plongé. Il ne s'était jamais senti aussi vivant que depuis qu'il savait qu'il allait mourir. Il ignorait si c'était triste ou si ça ne l'était pas. Il s'en foutait. C'était. Et c'était bien.

Mes arguments

Elles sont belles nos folies, vous ne trouvez pas ?

L'atelier d'écriture était terminé, il restait désormais le meilleur, et Champa aimait garder le meilleur pour la fin. Elle rangea les cahiers, les feuilles, les stylos, prit les clés de son véhicule et partit chercher ses animaux.

Non, le Petit Vieux n'y assisterait pas, ça il en était certain, il ne se ferait pas avoir une seconde fois. Il était hors de question qu'il se rabaisse à faire gouzi-gouzi avec des tas de poils sans aucun intérêt. Il était en train de prendre ses jambes à son cou, lorsque Champa se planta devant lui, les yeux plus noirs que la mort morte, sans lui laisser le moindre choix :

« Stop ! Vous, La Fouine, vous ne bougez pas ! Vous restez là. Assis j'ai dit. »

Et elle le prit par le bras, lui fit exécuter un demi-tour militaire des plus catégoriques, et le cloua, sans un mot de plus, sur sa chaise. Il ne put que la regarder lui tourner le dos, s'éloigner et se diriger comme une toupie vers la sortie pour aller chercher ses animaux. Champa allait à vive allure, elle fonçait droit sur ses arguments, cette fois était la bonne, il ne lui échapperait pas. Elle en était certaine. Elle se précipita sur sa voiture comme s'il en allait de sa survie, elle était heureuse comme le soleil sur l'été, comme l'été sur sa peau dorée. Elle trépignait et avait hâte.

Elle les sortit un à un, les chiens sautant les premiers du véhicule, gesticulant tout autour de ses jambes. Ils lui faisaient la fête comme si elle s'était absentée trois jours. Seul un des chiens lui avait échappé, il fonçait tête baissée, queue droite, langue pendante, poils hirsutes, joie non contenue, la vie lui débordant de tout son corps robuste, fonçant droit devant, droit dedans, une course folle à travers les couloirs de la MDR.

Il n'eut pas besoin de chercher, il trouva immédiatement. Il savait. Il sentait. Il crépitait. Il vivait.

Il n'eut pas le temps de voir son maître qu'il était déjà dans ses bras. Mais son maître, lui, avait eu le temps de le voir arriver. Oui, il avait eu le temps de le voir foncer sur lui, mais il n'avait pas eu le temps de comprendre. Le temps était allé trop vite, bien trop vite d'un coup, un déferlement de temps, une avalanche spatiotemporelle, le tsunami de sa vie. Sa folie. Son Alibi.

« Mais c'est pas vrai ?! Mon Alibi, mon vieux pépère, mais qu'est-ce que tu fais là ? Comment tu as pu... »

Les larmes lui débordèrent la voix comme si on venait de lui sectionner les cordes vocales et de lui couper son souffle, accélérant les battements de son pauvre petit cœur.

Puis il vit la frêle silhouette de sa petite Champa fièrement dressée face à lui, son sourire féérique lui lacérant le visage et il comprit. Son petit miracle mordoré se tenait devant lui, si petite et si grande à la fois. Comment ce petit bout de femme, ce sergent-chef aux allures de moineau avait pu lui faire un tel cadeau ?

Comment avait-elle pu être au courant ?

Elle était dressée fièrement devant lui, et surtout elle resplendissait de joie et de bonheur de voir sa petite Fouine pleurant à chaudes larmes, son vieux chien d'Alibi dans les bras.

La carte postale était magnifique et à jamais gravée dans le cœur de Champa. La vie est faite de cartes postales. La vie est une carte postale. C'est beau une carte postale.

Le maître et son chien enfin réunis, la vie pouvait reprendre son cours.

« Tu es folle ma Champa. Mais que je t'aime ta folie, si tu savais. »

Champa invita le Petit Vieux à prendre son bras pour le raccompagner à sa chambre. Jamais le chemin qui le mènerait à cette pièce ne lui semblerait aussi merveilleux. Le trio était aux anges. Le Petit Vieux était aujourd'hui le plus heureux et le plus comblé des hommes.

Alibi identifia immédiatement l'endroit le plus confortable et le plus moelleux de la chambre. Il se précipita sur le lit de son maître. Enfin, il tenta de s'y précipiter, de l'escalader même, son arrière-train le rappelant rapidement à l'ordre, le laissant comme un imbécile le derrière sur le lino et les pattes avant cramponnées aux draps ; tête et regard tournés vers son maître, l'implorant de l'aider, l'implorant de le porter jusqu'à ce petit coin de paradis.

Tout cela n'était pas admis par le règlement, tout cela se déroulerait donc clandestinement, mais Champa n'en était plus à une folie près. Elle assumerait tout si quelqu'un venait à découvrir leur petit manège.

« Surtout tu ne bouges pas mon pépère. On revient, on va juste manger un bout à la cantoche. »

Mais nul besoin de le lui dire, Alibi n'avait vraiment pas envie de bouger. Quelle idée !

« C'est moi qui t'invite ma petite Champa ! T'es contente j'espère ? Ce midi, tu as le choix petite veinarde, c'est tripes, boudin ou andouillette. Tu vois, je le répète sans cesse à Victor, mais il refuse de me croire, ici on ne bouffe que de la merde. La preuve.

- Votre invitation me touche La Fouine et jamais je ne me suis autant réjouie de manger de la merde. Bio le boyau j'espère, car je ne mange que du bio.

- Mais ici tout est bio ma Champa ! La vie, la mort, le paradis, le savon, les listes d'attente, les soins, les draps, le bain, les infirmières, tout. Tout est bio.

Depuis que tu es là ma Champa, tout est beau dans ma vie. Tout sent bon. Tout est bon. Tout recommence, mais en mieux. »

Champa procéda par élimination : les tripes, il en était hors de question, les andouillettes qui puent le vomi, rien que d'y penser elle en avait des haut-le-cœur, restait donc le boudin, le moins pire du pire. Elle pourrait au moins manger les pommes qui l'accompagneraient. Commencer par les fruits, après tout il paraît que c'est très bon pour la digestion.

Une fois leur choix effectué, ils se rendirent, bras dessus bras dessous, vers le buffet, le Petit Vieux dodelinant fièrement du popotin, tricotant son regard malicieux dans le sourire lumineux de Champa. Défilèrent alors des dizaines de visages aux regards hébétés, mâchoires décrochées sur des bouches édentées, dérangés et surpris dans la routine quotidienne de leur repas. Le duo avançait ses pas assurés d'une seule et même cadence, celle du tapis rouge que la cantinière déroulait devant eux, la cadence des comédies musicales, leur festival, les micros les entouraient et les caméras filmaient les moindres de leurs mouvements. Lui, gorge déployée au ciel laissant les échos de ses rires mourir en mille éclats dans la voix de sa petite complice. Les vedettes, les stars de la MDR, l'Ours d'or et sa Palme fondue dans le même métal précieux.

L'odeur de l'andouillette ramena rapidement Champa à la réalité de la situation, et la voix éraillée d'Al réclamant à tue-tête son jambon en plastique, ramena tout aussi rapidement le Petit Vieux à la réalité des lieux.

Durant le repas, ils discutèrent un peu plus sérieusement car le Petit Vieux ne comprenait toujours pas comment un tel miracle avait pu se produire. Il demanda à Champa comment elle avait pu être au courant pour Alibi.

« C'est simple, c'est tout simple. Figurez-vous que je suis tombée sur votre kiné et qu'il m'a expliqué la situation. Il m'a même dit que vous l'aviez traité de con et menacé de cesser définitivement les séances s'il ne faisait rien pour vous.

- Tu es tombé sur mon kiné ? Ne me parle surtout pas de lui, je veux plus le voir ! C'est un déontologiquement sans cœur. Une cruauté à lui seul.

- Oui. *Tombée*. C'est le terme exact. Bref, je vous passe les détails, mais vous avez tort de ne plus vouloir le voir. Car c'est lui qui m'a parlé d'Alibi, et si Alibi est là aujourd'hui, c'est aussi grâce à lui. Avant tout grâce à lui. Car s'il ne m'avait pas parlé de vous et de lui, et croyez-moi il était tout autant ému que moi de votre histoire, eh bien Alibi ne serait pas sur votre lit à l'heure qu'il est.

- Oh le petit salopard... Oh le petit con... Oh le bel enfoiré... Oh...

- Oui, comme vous le dites, votre petit salopard de Victor vous a bien eu. C'est pas bien ça de faire du chantage à son kiné... Car en plus, maintenant il va falloir que vous alliez lui présenter des excuses à votre petit con de Victor. Et ça, je sens bien que ce n'est pas ce que vous préférez faire dans la vie, les excuses. Je me trompe ? »

Champa avait laissé la moitié de son assiette, à savoir qu'elle avait mangé ses pommes boudinées et laissé son boudin paumé tout seul sur le rebord de son assiette.

« Tu ne manges pas ton boudin ? lui demanda le Petit Vieux.

- Non je n'aime pas ça.

- Bah alors, pourquoi tu as pris du boudin si tu n'aimes pas ça ?

- C'était le moins pire de ce que je n'aimais pas en fait.

- Bon et bien alors, si on a terminé, on peut y aller ? J'ai hâte, tu comprends...

- Oui, mais vous, pourquoi ne finissez-vous pas votre assiette ?

- Mais je l'ai terminée, regarde j'ai tout mangé ! Plus la moindre miette de merde dans mon assiette. Elle est comme neuve, tout propre sortie du lave-vaisselle ! »

Champa était inquiète. Victor l'avait prévenue, et en effet, le Petit Vieux commençait sérieusement à décliner. Elle avait lu, dans une revue médicale consacrée aux tumeurs cérébrales, que certains patients, arrivés à un certain stade de la maladie, pouvaient développer une héminégligence. Et la scène à laquelle elle assistait à cet instant précis lui faisait inévitablement penser à cette anomalie significative. Le Petit Vieux ne voyait pas qu'il n'avait pas terminé son assiette, il ne voyait pas qu'il n'avait mangé que la moitié de ce qui se trouvait dans son assiette. Il avait mangé tout ce qui était situé dans la moitié droite, laissant entier le contenu situé dans l'autre moitié, la gauche.

Aussi, Champa n'insista pas auprès de lui, mais il fallait qu'elle puisse en parler à Victor le plus vite possible.

« Tu me raccompagnes à ma chambre petite sauterelle ?

- Oui, bien évidemment. »

Le sol des couloirs de la résidence glissait tout seul sous les pieds du Petit Vieux, cela faisait belle lurette qu'il n'avait pas flotté si légèrement sur la vie. Il sentait tout. Toutes les cicatrices de ses bonheurs passés s'ouvraient sur ce bonheur présent. Si sa tumeur au cerveau lui avait permis de découvrir qu'il avait un cerveau, la présence de Champa et le cadeau qu'elle venait de lui offrir – son Alibi retrouvé – lui rappelaient qu'il était bel et bien vivant. Comme jamais. Il sentait à nouveau en lui l'impatience de vivre, vivre vite, vivre beau avant de mourir. Car il ne fallait pas l'oublier, le Petit Vieux allait mourir bientôt. Et le Petit Vieux voulait choisir sa mort.

C'est en entrant dans la chambre que l'angoisse saisit véritablement Champa, lorsqu'elle vit à quel point le Petit Vieux négligeait le champ gauche de lui-même. Il entra en se cognant l'épaule et une partie du bras contre la porte, comme si la moitié gauche de lui-même n'existait plus.

S'il avait été conscient de tout cela, de tout ce qui arrivait, ce qui arrivait si vite, elle aurait pu l'entendre lui dire :

« Tu vois ma pauvre Champa, je ne suis plus que la moitié de moi-même. Dis mon petit fuligule, tu veux bien être l'autre moitié de moi, ma moitié gauche ? »

Au lieu de cela, il s'était précipité vers son Alibi, puis avait pris le temps de se retourner vers Champa pour lui murmurer du plus profond de sa voix :

« Tu es folle ma Champa !

- Elles sont belles nos folies, vous ne trouvez pas ? lui répondit-elle du plus profond de son être. »

Le manuscrit

Notre manuscrit

Avec tout ça, ça fait un moment que je n'ai pas parlé. Tu comprends, le problème à mon âge, c'est que si je ne parle pas pendant un moment, j'oublie vite où j'en suis...

Oui d'ailleurs, où en étais-je ?

J'en étais à plusieurs choses, trop de choses à la fois pour moi. Heureusement que je peux chapitrer ma vie, ça m'aide à m'y retrouver. J'en étais à devoir présenter mes excuses à Victor et à devoir accepter à nouveau sa présence à mes côtés. Mais bon, à vrai dire j'y serai gagnant car je dois avouer qu'il me manque un peu ce petit con. Mais ça, je ne le lui dirai pas. Il peut toujours courir. Accepter sa présence seulement, car entamer à nouveau de vrais soins, ça ce sera uniquement lorsqu'il aura rempli sa mission en entier : la vie dehors, le retour à la vie avec mon chien, et le reste de ma vie, la fin, là-haut, tout là-haut, sur le sommet le plus haut de mes montagnes. Mais lorsque nous en serons là, alors je n'aurai plus besoin de lui, et la Sécurité sociale sera soulagée d'un poids lourd.

Et puis j'en étais surtout à cette histoire de manuscrit. Tu t'en souviens j'espère ? Non, évidemment et c'est bien normal car figure-toi que moi non plus je ne m'en souviens pas ! Non, je blague, j'rigole, « MDR » comme disent les jeunes qui viennent nous narguer à la Maison De Retraite, heureusement que je m'en souviens car sinon comment ferais-je pour t'expliquer dans de plus amples détails ce que j'ai fait de ce manuscrit ?

Pour le moment je n'ai pas été très clair je te l'accorde. Alors je vais te raconter ce qui s'est passé pendant que tu étais absorbé dans ta lecture. J'avais été totalement emballé par ma découverte du *Bonnet orange* et de son auteur-tiroir et, à ce titre, je voulais absolument aider cette inconnue – Champa dont le prénom avait fondu dans ma gorge aussi subtilement qu'une fine bulle de champagne à la bordure d'une coupe – à trouver un éditeur.

J'ai donc contacté un de mes anciens collègues flic à qui j'avais envoyé pas mal d'ascenseurs pleins de pistons et qui m'avait trop souvent renvoyé le même ascenseur totalement vide, et qui me devait plus d'un service. Flic un jour, flic toujours, on ne se perdait jamais totalement de vue. Je savais qu'à l'heure de sa retraite, il avait eu la belle idée de créer sa petite maison d'édition spécialisée en polars cela va de soi. Tu vois un peu mieux où je veux en venir... ?

Je lui ai donc fait parvenir *Le Bonnet orange*, le priant de bien vouloir le lire au plus vite et, sans lui laisser le temps de la réflexion ni même du refus, de le publier immédiatement. J'étais pressé tu comprends. Il ne put que valider ma demande.

Et comme il avait fait ce qu'il avait à faire, je pris l'épaisse enveloppe en papier kraft brun ondulé qu'il m'avait envoyée en retour, l'enrubannai d'un fil de laine orange, ouvris le tiroir de ma table de nuit, et le glissai dans les profondeurs du petit meuble.

Flash*Back*

Champa avait rendez-vous avec la responsable à 9 heures.

À 8 h 45 cependant, elle était devant la grille, scrutant anxieusement les alentours. Elle n'aimait pas ces endroits, elle n'y était définitivement pas à l'aise. C'était vraiment pour lui qu'elle avait fait ça.

« Et bien vous n'êtes pas en retard ! Entrez, entrez donc, ne restez pas là à attendre dans la gadoue. J'espère que vous avez pris vos bottes car là-bas c'est une vraie patinoire et la boue colle aux pattes. »

Champa entra et resta derrière la responsable, elle n'était vraiment pas à son aise. Elles longèrent une allée qui donnait dans le bureau central. La responsable en question mit un violent coup de tampon sur un cahier d'un autre temps. Puis elles sortirent par une porte à l'autre bout de la pièce. Elles traversèrent plusieurs allées avant d'arriver là où Champa sut immédiatement.

Les cages se succédaient les unes aux autres et pourtant, au milieu de tous ces jappements, ces hurlements, ces aboiements, au milieu de tous ces regards à l'affût, elle le reconnut. Le seul qui ne bougeait pas, le seul qui n'émettait aucun son, le seul qui n'attendait pas un maître providentiel.

« Vous voyez, c'est lui là. Il ne veut plus rien savoir, rien entendre, rien voir. Il ne touche plus à sa gamelle. Je crois bien, Madame, qu'il se laisse littéralement mourir. De chagrin. Il n'est plus que l'ombre de lui-même depuis qu'il n'est plus avec son maître. Je pense qu'il est vraiment temps de faire quelque chose pour ce chien. »

Alibi était enroulé autour de lui-même dans une cage bien trop petite pour l'amour qu'il avait reçu de son maître. Ses compagnons de cage hurlaient leur détresse ou leur espoir à longueur de journée. Il ne leva même pas un sourcil lorsque les deux femmes passèrent devant sa cage et s'y arrêtaient. Champa s'accroupit face aux barreaux et regarda Alibi un moment, guettant le moindre frisson de vie. Mon pauvre toutou, si son maître le voyait, il en serait malade.

Champa n'eut rien à faire de plus.

Seulement deux mots à prononcer. Ou plutôt un nom. Un seul.

Un son.

« La Fouine ?! Hein, La Fouine ? Il est où La Fouine, mon Alibi ? »

Le chien si apathique la seconde précédente, se redressa sur ses pattes comme sur des ressorts, bondit sur son derrière, et agrippa ses pattes avant sur le grillage de sa cage. Un tour de clé. Il bondit sur Champa, renifla l'odeur de son maître sur les mains de ce petit miracle qui lui faisait face.

Ma poussière d'étoile

Tu es celle que mon père a tissée pour moi.

« Je vais devoir partir La Fouine, je vais devoir rentrer chez moi. Et comme vous devez vous en douter, Alibi ne peut pas rester avec vous. Si les infirmières le voient, je suis foutue ! Je suis désolée, je dois à nouveau vous l'enlever. Mais il reviendra vite, ça je vous le promets. Très vite même. Ne vous inquiétez pas, il ne retournera pas au chenil. Je le prends avec moi. Chez moi. Il ne sera pas malheureux, vous pouvez en être certain.

- Et moi Champa ? Que fais-tu de moi ? Hein ? Tu veux bien me prendre aussi chez toi ? S'il te plaît ? »

Le Petit Vieux prit la main de Champa dans la sienne, il n'arrivait même plus à être en colère, c'était mauvais signe ça. Le signe du bonheur. Le bonheur qui pointait le bout de son nez depuis plusieurs jours. Bon sang, c'était pas trop tôt !

Il ôta son T-shirt, l'envoya valdinguer dans les airs de sa chambre saturée de ce bonheur trop tardif, tourna le dos à Champa et s'enfuit dans les plis de ses draps. Elle vint le rejoindre à la bordure de son lit, elle était belle, si belle, ses pigments ambrés le faisaient sombrer dans les transparences orangées de sa peau si finement brodée à l'or fin. Il avait envie de la border, elle le débordait de tout ce qu'il était.

« Il en a de la chance mon Alibi... Oui ça on peut le dire, il en a de la chance. »

Plus elle côtoyait le Petit Vieux, moins elle voyait les rides qui cernaient ses yeux et alourdissaient ses paupières, plus elle regardait ses mains, moins elle percevait les taches qui les auréolaient, plus il lui tournait le dos, moins elle sentait le poids des ans sur cette voûte torsadée, plus elle s'approchait de lui, moins les arcanes du grand âge l'effrayaient.

Plus elle s'approchait du chaos, plus elle se sentait en vie. En belle vie.

« Dites La Fouine, je peux vous poser une question indiscrète ?

- Toi ma petite Champa, je ne peux désormais plus rien te refuser, alors vas-y que veux-tu que je te dise... ?

- C'est quoi cette mystérieuse étoile noire que vous portez au-dessus de l'omoplate ?

- Ah ça ma Champa, c'est une longue histoire. Si courte, bien trop courte cependant. C'est l'histoire de ma vie que je porte ici, celle qui m'a tourné le dos il y a si longtemps déjà. Je ne connais pas la signification de cette étoile et je ne la connaîtrai jamais. Mais peu importe. Ce que je sais en

revanche, c'est pourquoi elle est là et ce qu'elle y fait. C'est celle que mon père a tissée pour moi. Il avait la même. La même, au même endroit. Je l'ai toujours vu porter son étoile noire et lorsque je lui demandais ce que ça signifiait, il me répondait toujours qu'il me répondrait plus tard, lorsque je serai grand. Plus grand. J'ai eu le temps de devenir plus grand, plus grand au point d'être si vieux aujourd'hui. Au point même de te connaître. Mais lui n'a jamais eu le temps de me répondre. Car il est mort avant. Bien avant que je sois grand.

Alors, en hommage à mon père, et surtout pour porter un peu plus de lui en moi plus longtemps, pour l'encre au plus profond de moi, refaire le même chemin que lui, j'ai fait graver cette étoile. La même que la sienne au même endroit. À peu de choses près, si peu de choses, si près. À six ans et des poussières j'étais déjà orphelin. Et je le suis toujours aujourd'hui. Te rends-tu compte ?

- Et votre boucle d'oreille, pourquoi la portez-vous parfois à droite, parfois à gauche ?

- Oh là ma Tartinette carabée je t'arrête immédiatement, ça fait deux questions indiscrettes ça, non ?

- Oui mais siouplaît dites-le moi...siouplaît.

- Bon, c'est bien parce que c'est toi, hein ! Cette boucle d'oreille, que veux-tu que je te dise, c'est une petite fantaisie de ma part, juste pour qu'on me pose la question ! Si j'avais eu la paire cela aurait été plus simple, mais comme je n'en possède qu'une, pour qu'aucune de mes oreilles ne soit jalouse j'alterne, à l'oreille gauche les semaines paires, à droite les semaines impaires. Je ne veux pas la quitter, c'est tout ce qui m'importe. Ce tout petit diamant appartenait à ma mère, je ne l'ai jamais vue le quitter. À l'époque, elle possédait les deux boucles et les portait tous les jours ; elle se couchait avec, se douchait avec, riait avec, courait avec, mangeait avec, pleurait avec, elle vivait avec comme si elles faisaient partie d'elle-même. Il est l'unique objet que j'ai pu conserver en son souvenir. Oui, tu peux me croire, elle ne les quittait jamais. Jusqu'au moment de sa mort, ce jour de Toussaint. Une seule d'elles s'est détachée sous le choc de sa chute sur le sol pour rouler jusqu'à mes pieds. Je me suis alors penché pour la ramasser, l'ai enfouie au fond de ma poche. C'est le dernier geste que j'ai pu accomplir avant que la peur m'empêche de bouger et que Mon Flic m'emmène loin de chez moi.

Ils échangèrent durant de longues heures autour de l'omoplate et des oreilles du Petit Vieux, chacun sondant les mystères de l'autre, chacun tâtonnant l'enfance de l'autre. Tous deux découvrant leur blessure commune. Chaque enfance coïncidant avec celle de l'autre. Chaque souffrance s'emboîtant dans celle de l'autre, chaque regard dévorant celui de l'autre, chaque parole buvant celle de l'autre, chaque cœur sentant celui de l'autre. Les sentiments envahissaient peu à peu la moindre particule de leur être, s'incrétant au plus profond.

« Sauf que toi ma Champa, au final tu as eu quatre parents : tes parents biologiques vivant à l'autre bout de toi, loin de toi, et tes parents cultivés exprès pour toi, ceux qui ont poussé tout autour de toi, près de toi, avec toi durant toutes tes années, vivant à un autre bout de toi. Alors que moi, à l'autre bout de moi, il n'y avait plus que des fantômes. Et cette étoile, preuve que mes fantômes ont existé. »

Al Capote

Quel embrouillamini mon petit riquiqui d'amour.

Le Petit Vieux entra dans la chambre d'Al et la trouva totalement nue égarée au milieu de son lit. Noyée dans son propre corps, elle tentait tant bien que mal de regagner le rivage, les yeux accrochés au plafond à la recherche de ses lambeaux de mémoire. Peu à peu, la vie quittait Al et finirait par la laisser, seule, perdue dans des souvenirs qu'elle n'avait pas vécus et qui ne lui appartenaient déjà plus.

Ses draps et le sol de la pièce étaient jonchés de centaines et de centaines de morceaux de papier toilette déchirés avec acharnement, déchiquetés à la force de sa colère.

Ses petits bouts de papier minuscules, la vie, sa vie, la vie d'Al répandue ainsi sur un sol déraciné.

« Mais qu'est-ce que tu fais là, mon petit foutriquet nullipare ? s'égosilla-t-elle.

Tu ne vois pas que je suis en train de donner à manger à mon canari ?

- Au fait Al, dis-moi, il s'appelle comment ton canari ? Parce que je vois que tu t'en occupes bien, tu en prends soin, bien soin, tu dois vraiment l'aimer, mais je ne sais toujours pas comment il s'appelle ?

- Oh oui je l'aime beaucoup, je l'aime, je l'aime, je l'aimeuhhhh, meuhhhh que je l'aime !

C'est mon petit Père Hoquet. Voilà comment il s'appelle. Ça lui va bien, hein ? Hein que ça lui va bien ? Hein, hein, hein ? Hein, ça lui va bien, hein ?

- Oui Al, ça lui va très bien. Tu lui as trouvé là un joli nom.

- Et moi, tu veux savoir comment je m'appelle ?

- Eh bien je le sais, tu t'appelles Al, c'est toi qui me l'as dit.

- Oui je sais ! Je sais que je m'appelle Al. Je m'appelle Al. Al Capote. Et si tu m'embêtes, je dégomme ta petite cervelle d'embrouillamini. T'as compris ?

- Oui Al, j'ai compris. Dis-moi, ça te dirait de venir faire un tour avec moi à la salle d'animations ? Aujourd'hui il y a un atelier spécial animé par notre chère petite Champa, ça va te plaire tu verras. Elle est gentille Champa, et tu peux même venir avec ton canari Père Hoquet.

- Oh ouiiiiii La Fouine, ouiiiiii ça me plairait beaucoup de venir avec toi. Et après on fera l'amour toute la vie. Tu es gentil Toi. Tu es si gentil. C'est pour ça que je veux faire l'amour avec toi toute la vie. Toute ma vie.

- ... faut peut-être pas exagérer tout de même...

- Quoi ? Qu'est-ce que tu dis, j'ai pas entendu ?

- Rien. J'ai rien dit. »

Pendant ce temps, le Petit Vieux s'était dirigé progressivement vers le lit. Parvenu sur les rivages du matelas affaissé, il y posa une moitié de fesse, tendit ses mains vers les poings serrés d'Al, les saisit fermement et la tracta jusqu'à lui pour l'extirper de ses draps tempétueux. Bon sang, d'où tirait-elle cette force ? Comment une si petite brindille de femme était capable de mettre un lit dans un tel état ? Il la laissa ainsi, assise à la bordure, les jambes flottant dans le vide, passa de l'autre côté du lit afin de lui redonner un aspect plus respectable. Si la grande asperge d'infirmière avait l'idée de débouler maintenant et qu'elle tombait sur un tel champ de bataille, Al en prendrait pour son grade. Il défroissa les morceaux de tissu, tira dessus pour les aplatir et les ajuster au lit, secoua le traversin pour lui redonner sa forme de saucisson originelle, balaya le matelas du revers de sa main jusqu'à ce que celle-ci bute sur un obstacle.

« C'est quoi ça, Al ?

- Ben j'en sais rien.

- Cesse tes enfantillages, tu le sais aussi bien que moi. Il s'agit d'une clé accrochée à un badge.

- Ahhhhh bah oui tu as raison, c'est bien ça, peut-être oui...

- Et ça vient d'où, tu peux me le dire ?

- Pouët-pouët j'en sais rien !

- Elle est quand même pas arrivée là, dans ton lit, toute seule cette clé ?

- Ben non tu le vois bien, elle est pas toute seule, elle est arrivée avec son petit copain le badge.

- T'en as pas marre de te moquer de moi ?

- Mais je sais pas d'où ça vient tout ça, comment veux-tu que je le sache ? Laisse-moi tranquille à la fin, j'en ai rien à faire de tes questions. De toute façon j'en ai pas besoin de ces breloques. Prends-les et va-t'en. »

Le Petit Vieux, toute bonne Fouine qu'il était, porta sa main derrière sa tête et commença à gratter la couche profonde de son cerveau pour faire crépiter ses ingénieuses pensées : si toute clé sert à fermer une serrure – surtout ici ! – elle sert également et surtout à ouvrir des portes. Lesquelles ? Il ne le savait pas encore. Ouvrir, c'est partir. Et partir, c'est...

Saisi par l'excitation d'une telle perspective, il ne put aller au bout de sa pensée, s'empara du badge avec la clé et les fit disparaître au fond de la poche de son gilet XXL.

Il prit soin d'habiller son petit bandit correctement, choisit un pantalon de velours épais, un pullover doux et chaud, et lui enfila délicatement ses pantoufles à l'endroit. Elle avait de petits pieds et des orteils de porcelaine minuscules, on se serait cru dans le remake de Cendrillon version MDR.

Al se mit à pleurer lorsqu'il s'occupa d'elle. Elle déversait sur son épaule toutes les larmes de ses bonheurs évaporés, elle pleurait sa tristesse sur cette épaule à l'abandon, offerte à une femme désertée qui passait son temps à attendre un mari fugueur qui n'apparaissait que pour mieux disparaître.

« Allez ma petite Superman de Cendrillon, on y va ? »

Ils arpentèrent les couloirs de la MDR avant d'atteindre la salle où les attendaient Champa et les autres résidents.

Elle ressemblait à un petit chiffon accroché au bras du Petit Vieux, suspendue entre deux cordes, entre deux vies, deux brouillards, deux terres, entre deux étincelles de lucidité. Une petite luciole fragile, posée échouée déposée à la cime d'un brin d'herbe tendre chancelant et gracile. Une petite luciole nichée entre ombre et lumière, entre la vie et la mort.

Les Fées Mères

Nos noyades

Le lendemain, c'était jour de repos pour Champa, elle n'avait alors aucune raison de se trouver dans les locaux de la MDR. La séance de la veille avait épuisé sa patience et la présence d'Al avait écourté la rencontre. Celle-ci était arrivée en nage dans la salle, agrippée au bras du Petit Vieux, enjambant frénétiquement la vague qui dévorait ses talons, cernée par les récifs laminés des regards anonymes aux aguets des lambeaux qu'elle semait sur son chemin. Elle incarnait ses ongles dans les chairs du Petit Vieux, le suppliciant de ne pas la lâcher, ne pas la laisser tomber, ne pas la quitter.

Elle était très excitée et agressive, Champa avait dû adapter son programme et surtout abréger sa séance. Elle avait entendu la peur dans les yeux des résidents, elle les avait vus quitter la pièce, un à un, et le plus souvent deux par deux, soulagés de pouvoir s'abriter dans le silence réconfortant de leurs chambres. Viscéralement, chacun redoutait d'être contaminé et d'attraper la « Al », comme le murmuraient bruyamment les murs de l'établissement.

Champa avait donc profité de cette journée de liberté pour faire quelques emplettes, en compagnie d'Alibi pour qui ce nouveau rythme de vie était des plus fatigants. Il tentait tant bien que mal de caler ses pas sur ceux de Champa, sans grand succès.

« Toi alors, t'es bien le chien de ton maître, tu veux pas que je t'achète un déambulateur pendant qu'on y est ?! Mon pauvre vieil Alibi, d'accord tu n'es guère vaillant, mais tu n'en rajoutes pas un peu... ? »

L'animal profita de cet intermède des plus lyriques pour s'asseoir au beau milieu du trottoir, leva la tête vers sa maîtresse intérimaire, l'inclina sur la gauche, cassant l'oreille opposée comme pour lui signifier qu'il était très à l'écoute, l'inclina sur la droite, cassant l'autre oreille très sensible à l'énergie submersive de Champa ; remit subitement sa tête dans l'axe vertical de son cou, aboya en direction de Champa et s'écrasa de tout son poids sur le bitume.

« Je vois que Monsieur est fatigué, Monsieur fait son caprice et refuse d'avancer. Allez Alibi, bouge ton vieux derrière mon pépère, encore un petit effort, allez zou dépêche-toi, on est bientôt arrivés à la maison. »

Elle le fit grimper dans sa voiture, prit le chemin du retour et ne put s'empêcher de faire un léger détour par la MDR avant de rentrer chez elle. Elle était à peine engagée sur le parking lorsqu'Alibi eut un regain de vie fulgurant, ses yeux se mirent à pétarader d'impatience, il remua frénétiquement

sa queue, fouettant vigoureusement le bras de sa maîtresse. Il n'était pourtant venu qu'une seule fois ici et, aux dernières nouvelles, son maître ne lui avait pas appris à lire.

« Aïe, tu m'fais mal, espèce de brute ! Bon, tu restes là, je n'en ai pas pour longtemps. Je suis désolée mon vieux, tu sais bien que tu n'as pas le droit de venir avec moi, j'ai déjà pris suffisamment de risques pour toi je te signale. »

Il la regardait s'éloigner du véhicule, ses pattes avant posées sur le rebord de la lunette arrière et ne voyait rien d'autre que celle qui partait rejoindre son maître. Champa se retourna, vit sa tête entièrement tendue vers elle, sa langue pendante lessivant la vitre, crut voir rouler une larme au coin de son œil et se noyer dans son poil.

Du bout de ses ongles, tel un chaton timide, elle gratta à la porte du Petit Vieux pour annoncer sa présence.

Il savait que c'était elle.

« Bon sang, c'est quoi encore ? On peut jamais être tranquille dans cette fichue baraque de fin du bout du monde ! Je te préviens Al, si c'est encore toi c'est même pas la peine d'insister.

- C'est Champa...

- Ah c'est toi... ben entre, ne reste pas plantée dans le couloir.

- Je vous dérange ?

- Ma foi, je n'allais pas tarder à m'allonger, je prépare le terrain tu comprends. Passer le reste de son éternité à l'horizontal demande un certain niveau d'entraînement. Et, entre nous soit dit, je n'ai plus le temps de perdre du temps. Assez tergiversé, comment va mon vieil Alibi ? J'espère que tu prends bien soin de lui – mieux que de moi, râla-t-il au fond de son cerveau – et que tu ne lui imposes pas ton rythme de pile électrique. Et surtout n'oublie pas de le nourrir, de lui laisser une gamelle d'eau en permanence, de le sortir au moins trois fois par jour, à son âge...

- Ne vous inquiétez pas pour lui, il est entre de bonnes mains. Je suis adorable avec lui ! Mais si ce n'est pas le moment et que vous devez vous coucher, je peux partir, ce n'est pas un problème, je passais juste comme ça vous faire un petit coucou avant de rentrer chez moi.

- Bah maintenant que tu es là tu peux rester deux minutes, que veux-tu que je te dise ? Mais bon, je suis en train de lire un super bouquin et tu comprends, j'ai hâte de savoir la suite. Je ne voudrais pas mourir avant d'en connaître la fin.

- Alors je vais faire vite. Tenez, ça c'est pour vous. Celui-ci est tout neuf ! »

De ses mains tremblantes, il déchiqueta le papier cadeau bon marché, pestant après tous ces entortillements de machin bolduc truc, déplia fébrilement le gilet. Tout neuf, tout propre, aux couleurs crépusculaires chatoyantes, aux douceurs mordorées passant de l'or le plus raffiné à

l'orange le plus amer. Il était doux et épais, il sentait le confort, avait une bande de fourrure artificiellement bien imitée autour du col, des coudières couleur chocolat chaud des refuges de haute montagne. Et une capuche. Il avait toujours rêvé d'avoir un gilet à coudières et à capuche, mais il ignorait pour quelle raison stupide il n'avait jamais osé en acheter.

« J'espère que c'est du XXL parce que sinon tu peux repartir avec et... »

- C'est du XXL !

- Si tu le dis.

- Vous voulez l'essayer ? »

Elle fit le tour du bonhomme, l'examina sous tous ses ourlets, même les plus décousus, enveloppa sa vieille carcasse dans la chaleur du pull, remonta délicatement la fermeture en un éclair de joie, prenant subitement le temps du geste suspendu au niveau du rythme cardiaque palpitant du Petit Vieux, et lui demanda de faire un tour sur lui-même.

- Non, ça va encore me faire tourner la tête. Je n'ai pas le droit d'avoir la tête tourneboulée, c'est Victor, mon kiné, qui me l'a dit.

- Quelle classe ! Un vrai mannequin. On devrait organiser un défilé de mode à la mode MDR, qu'en dites-vous ?

- T'as de ces idées toi parfois... J'te jure, si j'avais dix ans de moins et un cerveau intégral, je t'épouserais sur-le-champ ma Champa !

- Pff faites-moi rire, vous, épouser une femme ? Mais quelle femme pourrait vous supporter, il faudrait être sourde et aveugle pour supporter vos bougonnements, votre sauvagerie, et votre physique ingrat tout tordu. C'est pas écrit Croix-Rouge sur mon front ! »

Elle s'empara alors du vieux gilet XXL puant accroché au portemanteau derrière la porte de sa chambre et le plia en deux sur son avant-bras cintré à la perpendiculaire de son coude.

« Mais qu'est-ce que tu fais ma belette des îles ? »

- Et bien je jette celui-ci pardi ! Il est tellement moche et informe ; en plus il pue le vieux chien pourri mouillé.

- Figure-toi que le vieux chien pourri c'est mon Alibi, que ce gilet que tu veux jeter c'est mon préféré et que j'aime son odeur répugnante. C'est celle de mon chien et j'en ai besoin. Je te préviens Champa, si tu jettes ce pull c'est mon chien que tu jettes. Et ça... »

De rage, il ôta le gilet neuf, le lança maladroitement aux pieds de Champa, et lui arracha le vieux de son bras.

Elle insista malgré tout pour le récupérer. Et chacun ferait une concession : non seulement elle ne le mettrait pas à la poubelle, mais en plus elle ne le laverait pas afin de préserver son odeur ; en revanche il acceptait qu'elle raccommode ses boutons chancelants tels des pantins désarticulés.

« Marché conclu ! »

En sortant de la chambre, Champa se sentait légère et pesante. Légèrement pesante, comme le poids du bonheur qui se repose un instant sur une épaule avant de s'éloigner vers une autre. Elle songeait aux éphémères, ces insectes du fond des âges, qui par milliards prenaient leur envol pour s'accoupler dans les airs, les femelles rejoignant ensuite les eaux pour y libérer leurs œufs et mourir quelques petites heures plus tard, faisant le bonheur des animaux environnants. C'est sa mère qui lui avait appris tout ça. Un dimanche après-midi, alors qu'elles se promenaient au bord d'un étang, Champa aperçut un nuage d'insectes.

« Maman ! Regarde maman !

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a mon trésor ?

- Mais regarde, là ! C'est fou ce que je vois dans le ciel !

- Ça ma chérie, ce sont des éphémères.

- Oh maman quel joli nom Les Fées Mères. Je veux les adopter. Toutes.

- Oui ma puce, en effet c'est très joli. On les appelle également les Mouches de mai et les pêcheurs de truite en rivière en raffolent. Tu as déjà assisté à une pêche à la mouche ? En rivière de montagne, ce sont les plus belles. Un jour il faudra que je t'emmène voir ça. C'est beau, si tu savais comme c'est beau. Une véritable danse aquatique, un ballet aérien du lancer aux gestes souples et fluides comme une évidence. Tu sais, dans la vie, ce qui semble évident est parfois le plus difficile à réaliser. L'évidence, c'est lorsque tu ne te poses pas de questions, mais aussi lorsque tu ne t'aperçois pas de la difficulté qui se cache derrière la facilité.

Tiens, toi qui aimes les jolis mots, sais-tu comment on appelle les larves des éphémères ?

- Ah non j'en sais rien du tout !

- Les naïades. C'est beau hein ?

- Oh non, je ne trouve pas ça très joli comme mot, *les noyades*, non c'est pas beau.

- Elles restent dans l'eau plusieurs années, sans se noyer !, puis s'envolent, comme tu peux le voir présentement. Tiens, approche-toi, regarde leurs ailes diaphanes comme elles sont belles et fragiles. L'éphémère aime la lumière. C'est la vie que tu vois à travers.

- Et la fourche au bout de leur corps, c'est quoi ?

- Ça ma fille, c'est l'amour. L'amour. »

Arrivée sur le parking, elle ouvrit son sac à main, fouilla dans tous ses recoins pour y trouver ses clés de voiture, fit un demi-tour sur elle-même avant d'ouvrir la portière. Aperçut la silhouette du Petit Vieux empêtrée dans les ombres nocturnes de sa fenêtre. Elle devina son visage échoué dans

le voile du rideau jauni par le temps, il n'était plus qu'une forme. Un départ. Une poussière s'incrusta au plus profond de son œil. Elle grogna un bon moment avant de parvenir à l'ôter. Mit sa ceinture. La radio. Démarra la voiture dans les trombes d'une marche arrière. Jeta son œil douloureux dans le rétroviseur.

Il était là, juste derrière son véhicule, chancelant sur le seuil de la porte d'entrée, emmitouflé dans les sueurs de sa précipitation, agitant ses bras comme les vents d'un moulin, hurlant ses poumons entre deux souffles entrecoupés de halètements.

« Champa ! Attends ! Les boutons... noirs. Je les veux noirs. »

*

* *

Champa avait posé le vieux gilet XXL à côté d'elle, à la place du mort. Il sentait vraiment le chien pourri, quelle odeur détestable ! Le temps perd ses dents, le temps perd ses ouïes, sa souplesse, estompe ou amplifie ses souvenirs, le temps perd son odorat, mais pas son odeur. Une infection ! Arrivée à son domicile, elle se dirigea dans la buanderie, ouvrit le tambour de la machine à laver les odeurs, y déposa le gilet, régla le programme laine et, d'un geste brusque, retira le gilet. Non, elle ne pouvait pas. Elle préférerait supporter ses haut-le-cœur plutôt que de trahir son Petit Vieux de Fouine.

En retirant le gilet, un bruit métallique attira son regard sur le sol carrelé. À ses pieds, un badge et une clé. Au revers des objets, gravés en minuscules, si minuscules qu'elle dut prendre une loupe : « accès secours cuisine + portail 3. »

Champa n'aurait plus qu'à mener sa petite enquête interne, mais elle avait déjà bien sa petite idée...

Scène de manège

Un dernier petit tour

Plusieurs semaines passèrent.

Plusieurs semaines étaient passées. Et quelques petits mois avec.

Et rien ne s'arrangeait à la MDR. D'ailleurs, comment les choses auraient-elles pu s'arranger ?

Ici, ça sentait toujours la fin de monde, de plus en plus même. J'avais beau me boucher le nez, l'odeur passait malgré tout à travers le moindre interstice pour venir me pourrir les narines. J'étais toujours là, mais mon cerveau ne suivait plus trop les rails, il me jouait bien des tours. Et des détours de farce. Tous les midis, j'entendais la cantinière déverser la même ritournelle par-dessus mon épaule :

« Alors La Fouine, on finit pas son assiette aujourd'hui ? Ben alors, on n'a plus faim ? C'est pas bien ça de laisser de la nourriture dans son assiette ! Faut penser à tous ces petits enfants qui ne mangent pas à leur faim et qui seraient bien contents d'avoir ce que vous avez. »

Et tous les jours, je lui répétais :

« Gnagnagni et gnagnagna, bien sûr que si j'ai fini mon assiette, j'ai tout fini, tout mangé, bon sang de bonsoir ! Et d'abord de quoi j'me mêle, on n'est pas à la crèche ici à ce que je sache ! »

Ma petite Champa était de plus en plus belle. Et c'est elle qui m'avait expliqué pourquoi cette satanée cantinière s'acharnait à voir mon assiette à moitié pleine alors que je la voyais vide. Et son explication n'était pas reluisante, elle ne me plaisait pas du tout. Mais vraiment pas du tout. Il était temps pour moi de suivre ma voie lactée et de m'y délecter.

Victor en prenait de plus en plus pour son grade à chacune de ses visites, le pauvre je ne lui passais rien, mais sa fidélité demeurait sans faille et je savais qu'il m'accompagnerait jusqu'au bout ce petit salopard. Il savait qui j'étais. Il me savait. Par cœur.

Tous les deux savaient pertinemment que je ne me battais pas pour vivre, mais pour mourir comme je le souhaitais.

Quant à Al, elle avait tiré sa révérence quelques jours après avoir assisté à l'atelier de zoothérapie de Champa. À l'issue de la séance elle semblait un peu plus apaisée, mais elle était de plus en plus désorientée et sa déraison avait eu raison de son pauvre petit cœur ; elle avait tout de même eu le temps de nous faire un dernier numéro de clown désenchanté. Et ses cabrioles lexicales me manqueraient.

« Il est oùùùùù mon petit cervelet de vieille Fouine ? hurlait-elle.

- Là ! Je suis là Al. Calme-toi scrogneugneu.

- Ohhhhh attention à ce que tu dis Toi, tu t'égares Allan Poe ! Non ne pars pas, reste là avec moi, près de moi, viens vite mon chéri riquiqui d'amour de cacostomie, j'ai eu tellement peur si tu savais, j'ai cru que tu avais disparu. Tu es gentil Toi. Si gentil. Viens avec moi, viens t'abriter sous mon tutu mon petit rot de l'apéro. Toi et moi on fera l'amour toute la vie. Toute ma vie ! »

Elle avait enfin réussi à rejoindre son mari, le vrai, et ses trois enfants avaient ainsi pu reprendre leurs places. Al leur avait cerné les yeux jusqu'au bout, l'épuisement se lisait dans leurs creux, elle avait essoré leurs cœurs jusqu'à la dernière goutte, et ils lui avaient fermé les yeux comme on ferme un volet sur une journée éprouvante dont on ne souhaite malgré tout nullement voir la fin.

Avant de nous quitter, elle m'avait confié son petit Père Hoquet de canari.

« Tiens, Toi. Je ne tiens plus debout, je peux plus m'occuper de mon petit canari. Je te le confie, avec toi je sais qu'il sera heureux et que tu en prendras soin. Dis, tu t'en occuperas bien hein ? Hein, hein, Toi, hein ? Hein, tu t'en occuperas bien, hein ?

- Oui, Al ne t'inquiète pas. Bien sûr que j'en prendrai soin, je m'en occuperai comme si c'était le mien. Mais regarde comme tu es fagotée, Al. Tu dois avoir froid, laisse-moi te mettre le pull que ton mari t'a offert hier. Touche comme il est doux, il est chaud tout chaud comme tu aimes, tu seras bien dedans, tu vas voir, tu vas pouvoir faire une belle et longue nuit.

- Tu es gentil Toi. Tu es si gentil. Tellement gentil que...

- Toute la vie. Oui, Al, toute ta vie. »

Mon homme des poussières

Mon petit Papyrus

Le Petit Vieux avait tout expliqué à Champa, il s'était livré à elle corps et âme pour se délivrer de son poids. Il le lui avait dit très explicitement :

« Ma petite Champa, tu es belle, tu es magi-fique, merveilleuse, je ne te connais pas et je t'ai pourtant immédiatement reconnue. Tout cela est incroyable, inexplicable, totalement irrationnel, ne me demande pas pourquoi c'est toi que j'ai choisie. Mais moi je n'ai rien choisi je te le dis, rien décidé, tu es une évidence tout naturellement apparue dans ma vie. Pour y demeurer. Alors voilà ce que je veux que tu comprennes une bonne fois pour toutes, mes yeux dans les tiens, ma voix dans ta voix, mes pensées dans les tiennes, ma vie au creux de ton petit cœur : je veux sortir d'ici, je veux retrouver mon Alibi, je veux rejoindre la montagne que j'aime et je veux y mourir avec lui tout contre moi. Lui et moi pour toujours, mourir ensemble.

Mais seul, je n'y arriverai pas.

Je sais ma Champa que je te demande là l'impossible, je te demande ce que personne ne serait capable de faire. À part toi. Toi. Parce que toi ma Champa, tu as un grand cœur, suffisamment grand pour accomplir ce genre de miracle. Je sais que tu portes en toi le plus beau de ce qu'un individu peut posséder. Ma vie t'appartient ma Champa. Je te demande d'en prendre soin et de m'offrir la plus belle des morts qui soit. Je n'ai pas vécu heureux, ou si peu et si loin, et désormais si tardif ; alors je veux mourir heureux. Je veux mourir de toi. La maladie me ronge le cerveau, me dévore par petits bouts, sournoisement, et je refuse que ce soit elle qui m'emmène loin de toi. Je veux que ce soit toi qui m'emmènes tout près de toi. Je veux partir en ayant toute conscience de cet amour qui me porte au creux de toi, au creux de tes étoiles qui pétillent là, dans le noir de tes yeux. »

Champa avait pris sa main dans la sienne. Elle avait massé ses doigts un à un, puis les avait croisés dans les siens. Elle avait porté la main du Petit Vieux à sa joue et l'avait laissée ainsi un moment, guettant ses moindres tremblements d'émotion. Elle lui avait dit qu'il avait la peau douce. En le regardant au fond des yeux. Tout au fond. Dans les profondeurs abyssales de son regard. Là où la vie sentait le poulet-frites du dimanche, là où les visages de ses parents et de sa sœur illuminaient son regard, là où virevoltaient les pétales de la fête des Morts.

Et Champa avait compris.

Plus elle le regardait moins elle voyait en lui un vieil homme, et plus elle était convaincue que dans une autre vie, elle aurait pu passer sa vie avec lui. Et toutes les autres vies.

Champa savait qu'elle n'avait jamais su rendre un homme heureux. Elle savait ici, à cet instant même, qu'elle en avait désormais la possibilité et qu'elle ne laisserait pas passer cette ultime chance. Elle savait qu'elle n'avait jamais profondément aimé un homme. Mais que celui-ci, ailleurs, dans un autre temps, elle aurait pu l'aimer infiniment, indéfiniment, jusqu'à la fin de l'éternité.

Le Petit Vieux était beau, il possédait désormais la beauté des flocons d'étoiles, la beauté du crépuscule, il n'était plus qu'une petite lueur à l'horizon, celle qui suffisait à guider votre cœur à l'autre bout du tunnel, il était le petit filament de nos vies. Le firmament.

Elle aurait voulu se blottir dans ses bras, caresser son dos et respirer sa peau si douce. Elle aurait voulu faire sien ce corps à l'abandon, ce corps que plus personne ne regardait autrement que comme un corps du passé, un corps appartenant à un homme qui n'existait déjà plus ou si peu. Ce corps que le regard des autres avait fossilisé, mais qui ne l'était pourtant pas. Ce corps qui n'était plus qu'un corps médicalisé, logistique même.

Mais c'était bien ce corps qui enchantait Champa. Et qui, dans le même temps, l'intriguait, l'inquiétait même un peu, ce petit îlot inconnu et mystérieux, cet abri d'un autre temps. Qui y avait-il sous cette peau ? Qu'y avait-il entre les plis de cette peau fripée ? Qu'y avait-il sous la plante de ces pieds ? Qui y avait-il derrière ces yeux au regard délavé ?

Le Petit Vieux put percevoir la crainte dans le regard de Champa, et tous ses points en forme d'interrogations. Car Champa était impressionnée.

« Mon corps a changé. Oui, mon corps a beaucoup changé, je ne me reconnais même plus quand je me regarde dans une glace, pire, je me fais peur ! Toi aussi tu peux avoir peur de mes plis et de mes déliés, mais tu n'as rien à craindre de mon cœur. Mon cœur lui n'a pas pris une ride, un petit souffle à la rigueur, mais mon cœur est neuf. Je suis le même.

- Votre peau ressemble à du papyrus. Et pourtant, elle est si douce. Tellement douce qu'on croirait caresser les volutes du duvet de l'air. Vous avez une peau de papyrus. Vous avez la peau douce.

- Oui ma Champa, je suis ton p'tit Papy russe ! Quelle chance tu as !

- Mais pourquoi faut-il toujours que vous vous échappiez en pirouettes ?

- Mais ma petite Champa tu ne te rends vraiment pas compte de la chance que tu as ! Tu es là, face à un vieux schnock encore capable de faire des pirouettes, et tu t'en plains. Mais c'est scandaleux !

- C'est la vie qui est scandaleuse La Fouine. Pourquoi ça ? Pourquoi vous ? Pourquoi nous ? Pourquoi pas nous ? Pourquoi nos vies se sont-elles ratées de si près ?

- Arrête avec tes questions sans réponses, c'est insupportable. Tu vas nous faire du mal. Et moi je ne te demande pas de m'aimer. Seulement de m'aider. Ce sera encore plus beau, tu verras. Fais-moi confiance. »

Les yeux de Champa pétillèrent lorsque les derniers mots tintèrent dans la bouche du Petit Vieux, et la petite bulle qui s'écoula sur sa joue cristalline s'échoua sur le dos de la main de son petit Papyrusse.

« Vous avez la peau douce. Si douce. »

La belle vie

C'est mon cadeau

« Pssst... La Fouine ? Réveillez-vous s'il vous plaît.

- Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que...

- Habillez-vous vite, dépêchez-vous, Victor nous attend en bas dans la voiture.

- Champa ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as fait peur espèce de gourde !

- Je viens vous chercher, on va faire une petite balade avec Alibi.

- Ah ! Enfin ma petite Champa se décide à me kidnapper. Je t'adore ma petite Marmaronette marbrée.

- Bon allez, vite, dépêchez-vous, ce n'est vraiment pas le moment des grandes déclarations. Allez, zou, enfiler-moi ça et hop on y va avant qu'on nous repère. »

Les deux petits brigands s'échappèrent à l'heure la plus profonde de la nuit, bras-dessus bras-dessous tels deux gamins surexcités à l'idée de commettre une bêtise. Et de ne pas se faire prendre. Jamais ce fichu couloir n'avait paru aussi long au Petit Vieux, à croire qu'il était sans fin.

Le froid glacial de la nuit le happa violemment, la vie du dehors lui fouetta le visage, la vie la vraie cinglait sa peau, ils étaient cinglés, oui il était en vie, vivant, bien vivant, et il fuguait avec ses trois compagnons.

« Vous êtes fous, totalement fous, mais vous êtes mes folies douces. Je vous adore ! Jamais je n'ai connu petit salopard aussi généreux que toi mon Victor. Je te lègue tous mes organes pour la peine que tu te donnes.

- Sans oublier les risques que je prends pour vous, ajouta Victor.

- Tous. Tu les auras tous, je te lègue tous mes organes. Sauf un. Que je réserve à ma petite Champa.

- Et je dois vous remercier peut-être ? Vous vous moquez de moi j'espère ? Que voulez-vous que je fasse de toutes ces pièces détachées d'occasion ? Qui en voudrait ? Tout est bancal, tout est usé jusqu'à la corde, rien ne peut servir, vous parlez d'un cadeau. Pas même un bout de dent à recycler, ça me fait une belle jambe tout ça. Non La Fouine, gardez tout, et laissez seulement à Champa ce qui lui revient. J'ai tout ce qu'il me faut, franchement je ne suis pas dans le besoin. Mais merci quand même, je tâcherai de m'en souvenir.

- Oui, moi, dit-elle, je prends, je le prends, je l'enfourrai au plus profond de moi, et tout le monde pourra entendre ses battements résonner dans les entrailles de vos montagnes.

- Allez Victor, fonce mon ami ! Appuie sur le champignon bon sang, démarre scrogneugneu ! La vie nous attend ! »

Je regardais la nuit défiler par la fenêtre arrière du bolide, ma petite Champa assise à mes côtés, et notre vieil Alibi de copilote couché sur le siège passager à la droite de Victor. Lui aussi avait pris un sacré coup de vieux ces dernières semaines. Nous avons peu de temps pour profiter des miettes de vie qu'il nous restait, très peu de temps et nous avons bien l'intention d'en profiter au maximum. J'enroulai la main de Champa dans la mienne, j'écharpai un baiser imaginaire au coin de sa lèvre si divinement ourlée, remis une boucle de sa chevelure derrière son oreille, plongeai mon regard dans l'humidité de ses paupières, et disparus au fond de ses pupilles ; elle avait la main chaude et rassurante. Une main de femme qui sait ce qu'elle veut, une main de femme qui se donne les moyens de vivre ce qu'elle a à vivre. Une femme déterminée à répandre le bonheur autour d'elle, qu'elles qu'en soient les conséquences pour elle. Une fée, ma petite fée, la mienne, et oui j'en étais fier.

La nuit n'était plus la même ici, oui la nuit à travers la vitre de la voiture était différente de la nuit que je voyais à travers la fenêtre de ma chambre, la vie d'ici n'était pas la vie de là-bas. Ici, les étoiles tapissaient le ciel à l'infini, je devinais les ombres rugissantes des montagnes à l'horizon, et plus nous tournions le dos à la MDR, plus les montagnes s'approchaient de nous. Quelques flocons virevoltaient dans le ciel, tels les pétales de la fête des Morts il y a de cela soixante-dix sept ans.

« Arrête-toi là Victor !

- Ici ? Maintenant ? Là, tout de suite ?

- Bah oui Victor voyons ! Si je te dis de t'arrêter là c'est que j'ai envie de m'arrêter là.

- Mais pour quoi faire ?

- Si tu savais à quel point ça me ferait plaisir de pisser là, en pleine nuit, ici, pris dans ce froid glacial, sous les reflets de la lune, face à des cascades gelées que je devine encore à peine.

- Ce mec est fou Champa, crois-moi !

- Je ne suis pas fou, je suis heureux ! »

Nous arrivâmes au chalet au petit matin, et tout y était parfaitement en ordre. Victor et Champa avaient tout orchestré, depuis plusieurs jours déjà ils avaient prémédité leur enlèvement, ça pèserait lourd dans leurs dossiers tout ça.

Il n'y avait plus aucune trace du passage des secours. Ils avaient chauffé la maison, fait des courses gargantuesques, empilé le bois, préparé les couvertures, les couettes et les édredons, la vie quoi !

Même les sacs à dos étaient prêts.

« Dis-moi Champa, il y a tout de même une question qui me taraude un peu. Entre nous soit dit, comment as-tu fait pour entrer comme ça, en pleine nuit, dans la MDR ?

- Ahhh ça La Fouine, c'est un mystère n'est-ce pas ? Je ne vous en dirai pas plus, mais je suis certaine que si vous réfléchissez un tout petit peu vous finirez par trouver. Victor m'a dit que vous creuser la cervelle ferait le plus grand bien à votre tumeur.

- Tu es cruelle, oh que tu es cruelle avec moi ma Champa. Tu n'as vraiment aucune pitié pour les vieux de mon espèce.

- Tout ce que je peux vous dire c'est que ce cadeau de la vie vous le devez beaucoup à vous-même. Pas mal à votre gilet. Et un peu à moi. »

Il fallut un certain temps au Petit Vieux pour que les morceaux du puzzle remontent les contre-courants tumoraux de sa boîte crânienne et parviennent à s'assembler dans le bon ordre.

« - Mais oui, mais bien sûr, imbécile que je suis ! Comment ai-je pu oublier cela ? Le matelas, le badge, la clé, la poche du gilet. L'oubli... »

Il était terrorisé par ce qu'il était en train de comprendre. Il oubliait. Il avait oublié qu'il avait oublié le trousseau au fond de la poche de son gilet XXL pourri. Oublié que Champa l'avait emporté pour en recoudre les boutons. Oublié tout, tout oublié.

« Ça y est La Fouine, vous commencez à saisir ?

- Ah mais non seulement je retrouve mes esprits, mais je peux même ajouter que c'est avant tout grâce à cette vieille bique d'Al que tout cela a été possible. C'est elle qu'il faut remercier ma petite fragrance tropicale ! La clé de cette histoire, si tu me permets cette expression, c'est elle ! Comment a-t-elle pu obtenir ce trousseau, elle seule aurait pu nous le dire, mais elle est partie avec son secret oublié. Viens là et écoute, je vais t'expliquer tout ce que je sais. »

La chance aux malchanceux

Mais un malchanceux qui a de la chance en est-il toujours un ?

Lorsque Champa était venue le chercher, le Petit Vieux avait quitté la MDR précipitamment, dans le désordre de sa nuit, mais il n'en avait pas pour autant oublié l'essentiel.

Il avait pris le temps de récupérer l'épaisse enveloppe marron, en papier kraft ondulé, précieusement rangée au fond du tiroir de sa table de nuit.

La chance tourne ma petite Champa et ton tour est venu.

L'écrin

L'heure du Flic

Nous avons passé ici les derniers plus beaux jours de ma vie. Nous vécûmes, au fond de ce chalet, à l'abri de tout malheur. Dans un véritable écrin de bonheur.

Si Al avait été là, elle aurait veillé à ce que je prenne bien soin de son petit canari, elle m'aurait poursuivi à travers le tour de mon lit pour faire l'amour avec moi toute sa vie.

Si elle avait été là, j'aurais broyé ses petits bras d'oisillon déplumé entre mes gros bras et lui aurais chuchoté au creux du tout bas de son oreille : *Merci*. Infiniment.

Victor s'occupait de moi comme si j'étais destiné à survivre éternellement, comme si l'immortalité allait miraculeusement me frapper. Il m'incitait à marcher un peu chaque jour, et lorsqu'il me massait, tout mon corps partait en apesanteur et les vapeurs de mon cerveau embaumaient toute la pièce.

Champa nous mitonnait de bons petits plats dont elle seule possédait les secrets, et mon préféré demeurait le plus simple, celui qu'elle réussissait à merveille et auquel je ne manquais jamais d'ajouter ma petite touche personnelle finale. Ainsi unis, à deux nous accomplissions les meilleures omelettes au monde. La mère Poulard pouvait toujours s'accrocher, l'omelette du père La Fouine et de la mère Champa était autrement meilleure.

Après le déjeuner nous partions promener nos digestions sur le petit chemin qui s'escarpait derrière le chalet, et le plus souvent nous y semions notre vieil Alibi que nous récupérions au retour. Nous suivions le ruisseau qui nous murmurait la fonte des neiges et guidait nos pas jusque dans les sous-bois frais et humides.

Je prenais la main de Champa dans la mienne, elle portait mon sac à dos pour me soulager et ne bronchait pas. J'étais sur le point de lui parler, je voulais lui dire..., qu'elle sache... à quel point..., mais elle tourna la tête vers moi à cet instant-là et le regard qu'elle m'adressa me coupa la parole. C'était le regard de l'ultime, celui qui dévoila toute la solitude dans laquelle j'étais sur le point de la laisser.

Le temps passait, ici et ailleurs. Il passait cependant mieux ici qu'ailleurs, notamment à la MDR où j'étais activement recherché depuis ma fuite. Je n'en avais strictement rien à cirer, j'avais encore le droit de faire ce que je voulais de ma vie. Bien évidemment, les gendarmes étaient venus jusqu'au

chalet, ils avaient trouvé Champa et Victor, les avaient interrogés et les deux garnements avaient feint l'innocence heureuse d'un couple en villégiature. Bien sûr, s'ils avaient des nouvelles du fugueur la gendarmerie serait la première avertie.

L'hiver commençait à céder la place aux prémices des douceurs printanières. La neige avait fondu, seuls les plus hauts sommets en étaient encore recouverts.

Nous avons refait le monde, nous avons vécu tous les trois, avec Alibi. Nous avons vécu comme si nous ne devions jamais mourir. Comme si je devais mourir demain. Comme si nous vivions nos derniers instants. Ces instants si précieux. Précieux non pas parce qu'ils étaient les derniers, les ultimes, mais tout simplement parce qu'ils avaient le mérite d'exister.

Le Petit Vieux était parti se coucher de bonne heure, demain ils prendraient leur sac à dos et iraient déchirer le bleu du ciel tous ensemble. Alibi était déjà installé à l'autre bout du lit, là où l'on met habituellement les édredons. Il ne bougeait plus de là, sa gamelle ne l'intéressait guère plus, ses oreilles frémissaient à peine quand on l'appelait, ses yeux s'entrouvraient à peine lorsqu'on lui parlait. Il passait son temps à roupiller.

Champa était assise sur le rebord de son lit, elle tenait fermement sa main et lui lisait une histoire. « N'oublie pas de lire jusqu'à la fin ma Champa, c'est ce soir que je veux connaître la fin de l'histoire.

- Demain ?

- Demain il n'y aura pas de demain ma Champa. »

Elle avait terminé sa lecture la gorge à vif, des soubresauts vocables plein les cordes, et les derniers mots qui étaient restés coincés dans sa bouche avaient le goût du poison.

Elle avait quitté la chambre du Petit Vieux les deux pieds dans le même sabot.

« Tu peux y aller Victor, il t'attend. »

Victor avait frappé avant d'entrer, il avait, comme à ses habitudes de la MDR, passé sa tête dans l'entrebâillement de la porte, l'inclinant légèrement à la manière d'Alibi. Il connaissait bien son phénomène de vieille Fouine et savait pertinemment qu'il ne pouvait pas résister à une telle attitude.

Le Petit Vieux se redressa d'un coup d'un seul dans son lit, il bondit tel un cabri, sonda l'obscurité et scruta le visage de Victor.

« Alors ça... ça alors !!! Si on m'avait dit... Quelle surprise ! La surprise de ma vie ! Tu en as mis du temps pour venir jusqu'à moi, qu'est-ce que tu as fichu bordel ?

- La Fouine ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

- Je savais que tu reviendrais un jour. Ça fait combien d'années que je t'attends... J'ai toujours conservé l'infime espoir de te revoir. Pourquoi ne m'as-tu pas emmené avec toi ?

- Hé La Fouine ! C'est moi Victor, votre petit salopard préféré.

- Pourquoi as-tu desserré mes doigts de ton cou ?

- Je ne comprends rien à vos propos La Fouine...

- Oui c'est bien toi ! Mon Flic, le Flic de ma vie, celui que j'ai attendu toute ma vie. Tu peux pas savoir comme je suis heureux de te revoir. Je n'y croyais presque plus. Presque. Viens là. Viens. Viens vite, dépêche-toi. Viens là que je te touche pour savoir si je ne rêve pas. »

Le kiné se pencha sur lui.

Le Petit Vieux mit ses bras autour de son cou.

Pour qu'il l'emmène avec lui.

Victor déposa un baiser sur son front.

Comme pour bénir quelque chose qui lui avait déjà fait trop de mal.

Aussitôt le visage du Petit Vieux s'illumina.

Demain

Le haut du sommet de la cime

« Demain. C'est pour demain Champa. Tiens-toi prête. Il commence à avoir des hallucinations, il faut y aller Champa. On ne peut plus remettre à demain sans arrêt. Regarde, même Alibi n'arrive plus à suivre, il passe son temps à essayer de se lever, il a des grosseurs partout, il sent le chien pourri, on attend quoi là ? Si on attend encore, on ne pourra plus monter, ils n'en auront plus la force.

- Mais Victor, comment veux-tu que je me tienne prête ? Je ne serai jamais prête pour ça. Jamais. Tous les deux, vous me demandez l'impossible. Être prête. »

Et demain était arrivé. Demain était aujourd'hui et ne serait jamais plus demain.

Chacun avait pris son sac à dos.

Avec tout ce qu'il fallait pour tenir jusque là-haut.

L'ascension fut douloureuse, il avait fallu porter Alibi à bout de forces à bout de bras, Victor et Champa avaient le dos en compote.

Le Petit Vieux se moquerait d'eux jusqu'au bout :

« Ah la jeunesse n'est plus ce qu'elle était ! Non mais regarde-toi Victor, tu souffles comme un tracteur. Et toi ma Champa, tu es blanche comme un linge. Vous avez du sang de navet c'est pas possible autrement. Et qui arrivera le premier, hein je vous le demande ? C'est La Fouine comme d'habitude. »

Le regard du Petit Vieux se heurta à la silhouette volumineuse des montagnes qu'il aimait tant. Oui, il aimait les montagnes, les siennes plus encore. La sienne.

Il aimait cette immensité verticale qui s'imposait à son regard, à son mètre quatre-vingt-sept et ses poussières. Il aimait son silence qui ne ressemble à aucun autre. Un silence jamais totalement muet. Le silence des bruissements des herbes folles, des froissements d'ailes d'un papillon égaré, des mouvements imperceptibles des alchemilles, des feuillages, des campanules fluettes ou des ancolies. Le silence des filaments de cascades suspendus aux glaciers lointains d'un temps bientôt révolu, les silences des isards dégringolant les sommets fous d'allure, là juste devant vous, épris de vitesse et de survie. Le silence des bourdonnements d'insectes. Le calme de cette urgence à vivre et croître.

Et les couleurs, des palettes de couleurs, du blanc le plus sombre au gris le plus lumineux. Du bleu le plus pur au jaune le plus éblouissant. Les verts les plus improbables, du plus sombre au plus vif, du plus naturel au plus surnaturel. Des plus adamantins aux plus tendres.

De la terre la plus râpeuse à la roche la plus tendre, la terre des sous-bois étendue sous une mousse fraîche et humide, crémeuse et épaisse qui gonfle sous les semelles des chaussures, celles que vous avez immédiatement envie de retirer pour sentir la vie prendre forme sous les plantes de vos pieds ; les confettis de feuilles d'automne diaphanes piétinées, semblables aux petits papiers translucides en forme de cœur que l'on trouve sur le parvis des églises célébrant la sortie et l'union des jeunes mariés.

La neige virevoltant tout autour d'eux, sa sœur les bras écartés sur la vie prête à saisir son bonheur en plein vol, ses mains unies en forme de coupe pour y récolter les flocons et les lancer au visage de son frère, vite, vite avant que la chaleur de ses paumes ne les fasse fondre. Ce frère, ce Petit Vieux en devenir, ce frère aimé, adoré, ce frère qu'elle ne quittait jamais, le double de sa vie, celui qu'elle respirait à chaque recoin de chaque pièce, celui qu'elle exaspérait, taquinait à tout bout de champ, celui qu'elle consolait lorsqu'il prenait la faute à sa place, celui qui ne la quitterait jamais.

Sa moufle dans sa moufle, tous les deux sur le chemin du retour, leurs bouches crachant les vapeurs blanches de l'hiver, les yeux piqués par le froid mordant de la neige, et la blancheur de sa peau. La blancheur de la robe de sa mère, sous l'œil-caméra de son père, dans les lueurs d'un été sépia.

La neige tournoyant dans un ciel laiteux aux reflets d'argent, l'immensité démesurée du ciel piégée par la neige. Les pans ténus du manteau neigeux s'effilochant sur la cime de la montagne, le vent engouffré sous les filaments de neige éclatés en milliards de poudre de cristaux fondus aux étoiles des profondeurs célestes. Tous ces flocons innombrables suspendus aux voûtes, pris dans les prismes étincelants des lentilles de Fresnel réverbérés au fin fond de la voie lactée.

Semant la neige comme du sel. La poudre sur ses cheveux, les mains engourdies par le froid de la neige, cette conception immaculée de la nature. La tourmente, le calme.

La cime de la montagne effleurait le ciel, enfin, déjà. Elle déchirait les rares nuages qui s'y reposaient. Leurs quatre regards flottaient désormais au sommet, drapés par les effets du vent engouffrés dans leurs cœurs à la renverse.

De l'infini*Et tout commence*

J'avais pris Alibi dans mes vieux bras pour parcourir les derniers mètres, seuls, lui et moi. Je l'avais posé contre moi, comme s'il dormait à mes côtés.

J'avais laissé Champa et Victor entamer leur descente entre roches et mousses, entre herbes et cailloux, seuls, elle et lui. J'avais laissé le temps de la descente. Laisse le temps immortaliser notre histoire.

J'avais soudain perçu l'ombre lumineuse et délicate d'un canari éclipser le soleil et se fondre dans les profondeurs célestes.

Alors seulement, j'ai déplié mon vieux doigt fourchu, l'ai tendu aux étoiles et la Voie lactée m'a aspiré si délicatement que j'ai disparu de la surface de vos vies sans laisser la moindre trace, sans faire le moindre bruit, sans le moindre crissement de râle, sans la moindre rigole d'humidité au coin des yeux.

Sans le moindre rictus de regrets.

Aucun souffle n'a fait écho dans les plis de la montagne.

Un tout petit caillou se détacha de la paroi rocheuse, roula sur la terre friande, traversa les herbes rases d'un vert tendrement moelleux, ricocha dans l'opalescence d'une frêle cascade, sautilla par-dessus les petites pimprenelles et s'échoua aux pieds de la Petite Champa.

J'étais heureux.

Ma Petite Champa avait accompli des miracles.

Des myriades de miracles rien que pour moi.

On ne remercie pas les miracles.

Épilogue

Et puis...

Il avait fallu descendre. Et c'est bien connu, descendre est parfois bien plus difficile que monter. Champa et Victor étaient descendus. Seuls. Elle seule perçut le petit caillou qui s'échoua à ses pieds. Ils sentaient les présences du Petit Vieux et d'Alibi entre eux, ils n'avaient plus besoin de se parler. Le silence et les solitudes qui les unissaient suffisaient à sceller leur douleur.

Le lendemain, Champa et Victor plièrent les affaires du Petit Vieux.

Champa s'isola dans sa chambre, prit son casque qu'elle connecta à son ordinateur, lui-même connecté à la Playlist préférée du Petit Vieux. Elle s'allongea sur son lit, encore tout chaud de son corps, et le plafond aspira ses rêveries. Elle songeait au questionnaire chinois de Proust qu'elle avait proposé lors de leur première rencontre et à la réponse de La Fouine à la question 21 : « Si j'étais un meuble, je serais : un lit pour épouser tes formes. »

C'est exactement ce qu'elle faisait à l'instant même, oui elle épousait ses formes, comme il aurait souhaité le faire avec celles de la petite Champa.

La musique défilait et on était bien loin de Tino Rossi et Charles Trenet, à des années-lumière des petits bals perdus et des accords démantibulés des accordéons. La Playlist du Petit Vieux, c'était plutôt Leonard Cohen pour une dernière *Dance me to the end of love*, Lhasa qui n'aime qu'une fois, Guns N' Roses, The Cranberries ou encore Alain Bashung.

Décidément, même absent il ne cessait de la surprendre, et il n'avait laissé aucun répit à son pauvre cerveau malade.

Elle se releva, s'assit à la bordure du lit, prit sa tête entre ses mains et réalisa à quel point elle était seule. À quel point il lui manquait.

Mais à quel point également elle avait accompli son miracle à la perfection, à quel point elle avait su le rendre heureux. Et de ça, elle serait éternellement heureuse.

Elle enfila le vieux gilet XXL pourri de son Petit Vieux, enroula le surplus de tissu autour de son cou et enfouit le nez dans les spirales odorantes de sa peau de papyrus.

Elle ouvrit le tiroir de la table de nuit et son regard accrocha une épaisse enveloppe en papier kraft brun ondulé, entourée d'un fil de laine orange. Elle glissa sa main au fond du tiroir et en retira un bonnet orange tout froissé. Sur l'enveloppe était posée, ou plutôt déposée, une photo de famille

derrière laquelle Champa découvrit l'annotation suivante : « Mon pull à huit manches ». Elle reconnut les contours de la frimousse du petit garçon de quatre-vingt-trois ans et des poussières. Elle rangea la photo au fond de sa poche et saisit l'enveloppe.

Elle s'installa confortablement au bureau du Petit Vieux et posa le pli bien à plat face à elle. Elle prit son temps. Prit tout le temps. Le remonta. Le démontra. Tenta de le rafistoler, de le rembobiner dans l'espoir de voir apparaître celui qui lui avait appris à vivre. Elle décacheta l'enveloppe, y plongea une main fébrile et en sortit un livre à la couverture mate, souple et veloutée comme une peau de pêche, sur laquelle son nom et son prénom étaient inscrits en lettres capitales. Lorsqu'elle en découvrit le titre, son cœur s'interrompit le temps de trois ou quatre battements, puis reprit sa course de plus belle, accélérant de mille éclats ses palpitations en une joie infiniment mélancolique. Champa avait compris.

Elle ouvrit le livre à la page de garde et reconnut immédiatement l'écriture de sa Fouine :

« Ce *Bonnet orange*, pour toi ma Petite Champa, ma féerie miraculeuse.

Si avec ça tu ne remportes pas le *Prix Congourt*... !

Je t'aime »